VOLUME XXVII — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 24 AVRIL 1940 — NUMERO 51

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Les armées franco-anglaises vont attaquer l'ennemi à Trondheim

Canadiens et chasseurs alpins forment la tête de la colonne

STOCKHOLM — Les armées alliées et allemandes sont en contact sur plusieurs fronts situés entre le Cercle Arctique et le sud de la Norvège.

Des rapports fragmentaires indiquent que les Alliés ont lancé une attaque combinée par terre, par mer et dans l'air contre les 3,500 Allemands isolés à Narvik, dans le nord.

Les troupes canadiennes et les chasseurs alpins français forment la tête de l'armée alliée qui descend vers le sud le long de la ligne de chemin de fer de Namsos à Trondheim.

Dans le sud, les troupes anglo-françaises, réunies aux Norvégiens, sont en ligne de combat quelque part entre Hamar et Lillehammer, où peut se livrer la plus grande bataille de la guerre.

La marine britannique transporte continuellement en Norvège des troupes anglaises, françaises, canadiennes et polonaises.

Par les airs

L'Allemagne, ses communications coupées par la mer, utilise tous les aérodromes disponibles dans le sud pour débarquer ses troupes et leurs ravitaillements, qui arrivent par de gros avions de transports.

Tout le secteur de Namsos, l'une des principales bases de débarquement des Alliés, est l'objet de bombardements intenses. L'ennemi tente de désorganiser l'avance des troupes anglo-françaises et espère donner à ses propres troupes le temps de prendre position pour une bataille qui peut être décisive.

Pas un édifice ne reste debout à Namsos, mais les armées alliées et leur matériel sont déjà loin à l'intérieur du pays. Elles sont hautement mécanisées et bien équipées en chars légers, anti-chars, canons antiaériens et artillerie de campagne.

La ruse et l'espionnage au service de l'Allemagne

LONDRES — Un fonctionnaire norvégien qui vient d'arriver à Londres, a déclaré que l'Allemagne transporte environ 2,000 soldats par jour en Norvège par avions. Il estime que les Allemands ont actuellement environ 60,000 hommes en Norvège.

Nous avons perdu Oslo, Trondheim et Bergen, dit ce fonctionnaire norvégien, mais nous n'avons pas l'impression que c'est là un coup décisif. Le gouvernement a été rétabli et a repris l'exercice entier de ses pouvoirs après les trois premières journées qui ont été terribles. Comme mesure pratique, nous avons maintenant à Oslo, sous la direction de M. Christensen, un comité chargé de maintenir l'ordre dans la ville et le territoire occupés. Il ne faut pas considérer que M. Christensen et ses collaborateurs se sont mis à la disposition des Allemands.

Par la ruse

Les rapports au sujet d'actes de trahison d'officiers norvégiens ne doivent pas être acceptés sans réserve, dit-il. Il y a Narvik où la Norvège a été trahie par entente et non par accident, mais c'est par ruse que la flotte allemande a, par exemple, forcé l'entrée du fjord de Trondheim: les navires de guerre allemands ont forcé des barques de pêche norvégiennes à les précéder et les artilleurs de la forteresse d'Agdenes ont dû s'abstenir de tirer afin de ne pas massacrer leurs compatriotes.

En plusieurs autres endroits, de fréquentes émissions radiophoniques à l'effet que le gouvernement norvégien avait ordonné la capitulation ont jeté la confusion chez les militaires et retardé la résistance. C'est grâce à leur système d'espionnage que les aviateurs allemands ont pu suivre pendant plusieurs jours le roi Haakon et le gouvernement et les attaquer à sept reprises de leurs bombes.

Le roi Haakon

STOCKHOLM — Le roi Haakon de Norvège a publié une proclamation dans laquelle il déclare que le conseil d'administration, installé par les Allemands à Oslo, a dû se résigner à agir parce qu'il a été victime de la force brutale. Il ajoute que son peuple continue de résister énergiquement à l'envahisseur et qu'il résistera jusqu'à ce que la Norvège redevienne libre et indépendante.

"La Norvège n'a qu'un seul gouvernement, dit la proclamation. Ce gouvernement a été nommé par le roi et il jouit de l'entière confiance du parlement. La formation d'un conseil administratif à Oslo dans le but d'administrer les régions occupées par les Allemands est expliquée par la présente situation, une situation qui a été créée par la force brutale, laquelle a violé les droits légitimes du pays."

Hitler a manqué son coup dit l'«Osservatore Romano»

L'Osservatore Romano résume, en ces termes, la campagne allemande en Norvège jusqu'à présent: "L'échec du pseudo-gouvernement Quisling a, du point de vue intérieur, la valeur et la signification d'une victoire norvégienne. L'énergique conduite du roi Haakon et de son gouvernement confère à l'occupation allemande un caractère défini d'invasion, résultat moral dont le Reich ne désirait certes pas la réalisation en face de l'opinion mondiale.

"L'objectif militaire que se proposait d'atteindre l'aviation allemande, c'est-à-dire la création de nouvelles bases en face des côtes britanniques ne pourra être obtenu de façon efficace tant que les Allemands auront à faire face à la résistance intérieure norvégienne et à l'action de la flotte alliée. D'autre part, l'Allemagne ne peut plus compter sur la route de fer, depuis surtout que les Anglais débarquèrent à Narvik, et les journaux allemands tendent maintenant de minimiser l'importance de ce port. Enfin, l'entreprise allemande entraîna pour le Reich un autre désavantage: celui d'avoir considérablement allongé le front de combat de la mer du Nord en contraignant la flotte allemande à s'y mouvoir et donc à s'exposer à la flotte britannique et à accepter la bataille.

"Les Anglais inscrivent à l'actif des dernières opérations des Alliés le renforcement des positions occupées par les troupes débarquées en Norvège, l'affaiblissement des bases aériennes allemandes, ce qui entraîne par le fait même la création d'obstacles au ravitaillement allemand par la voie aérienne, la diminution de la menace que fait peser l'aviation allemande sur la Grande-Bretagne et sur les forces navales alliées, et enlève enfin à l'aviation du Reich la possibilité de protéger les unités de sa flotte disséminée dans les fjords norvégiens et dont l'activité et la liberté de mouvement sont ainsi de plus en plus limitées".

EN FRANCAIS!

Voici le moment de préparer les déclarations d'impôt sur le revenu pour l'année 1939. Nous espérons bien que tous les contribuables de langue française auront à coeur d'établir leurs déclarations en français. Demandez des formules françaises, insistez s'il le faut. On perd les droits qu'on n'exerce pas.

AU TRAVAIL ET AU JEU SUR LE FRONT DE L'OUEST



Bien que les communiqués mentionnent peu d'action sur le front de l'Ouest, les troupes françaises doivent être constamment en alerte contre les surprises des patrouilles allemandes. En haut, on voit des soldats en position dans leurs tranchées. En bas, les mêmes soldats, leur faction terminée, se distraient en jouant aux cartes.

L'oeuvre des Bourses du Collège de Saint-Boniface

Samedi de cette semaine a lieu la première de quatre causeries à la radio sur l'oeuvre des Bourses du Collège de Saint-Boniface. Afin d'expliquer l'entreprise, nous ne pouvons mieux faire que reproduire ici un feuillet que le Comité central vient de faire imprimer. Ce feuillet sera distribué à travers nos centres français. Nous aurons l'occasion de parler encore de la souscription qui durera du 19 mai au 9 juin.

Six questions et six réponses

1. Quelle est la plus ancienne institution d'enseignement supérieur dans l'Ouest Canadien?

Réponse. — Le collège de Saint-Boniface est la plus ancienne institution d'enseignement supérieur de l'Ouest canadien et américain. Il fut fondé par Monseigneur Provencher quelque temps après 1818. Il fut successivement dirigé par les prêtres Séculiers, les Frères des Ecoles Chrétiennes, les Oblats et depuis 1885 par les Jésuites. Depuis la fondation de l'Université du Manitoba (1877), le Collège en fait partie.

2. Quel but se proposèrent les fondateurs du Collège de Saint-Boniface?

Réponse. — Le recrutement du clergé et la formation intellectuelle et morale d'une élite. En général, l'objet qu'on avait en vue fut la défense des intérêts religieux et nationaux de notre population.

3. Comment ce but a-t-il été atteint?

Réponse. — Magnifiquement. Il est sorti du collège, des évêques et des centaines de prêtres et religieux distingués, ainsi qu'un vaste nombre de médecins, avocats, ingénieurs, instituteurs, commerçants et hommes publics qui font à la vieille maison une superbe couronne de gloire.

4. Quelle sorte d'études fait-on au Collège de Saint-Boniface?

Réponse.—Le système d'études est le célèbre "cours classique" dont la vertu formatrice est assez connue pour qu'on se dispense d'insister. On donne un soin croissant à l'étude de l'anglais et des sciences. Il y a aussi un cours commercial.

5. Pourquoi fait-on appel au public?

Réponse. — Le nombre des élèves fréquentant le collège tend à diminuer, et cela pour bien des raisons dont la principale est sans doute la crise économique. Il faudrait ménager à un nombre croissant de nos jeunes gens l'accès à ces études formatrices, si nous voulons assurer l'avenir de notre survivance. Il faudrait encore pouvoir développer le cours du Collège, l'adapter aux besoins de l'heure et faire de la vieille maison un centre de culture catholique et française. N'est-il pas temps que notre public reconnaisse un peu les sacrifices faits par des générations d'éducateurs qui se sont dépensés à la tâche? La contribution demandée, parce que répartie avec prudence et modération, sera d'ailleurs à la portée de tous.

6. Que veut-on faire de l'argent perçu?

Réponse. — Créer des bourses pour les élèves bien doués et aider les parents qui ne pourraient seuls les faire instruire. Chaque paroisse et chaque endroit qui auront fourni auront droit à ce qu'on choisisse d'abord des sujets de l'endroit, au pro rata de la somme fournie. Un Comité s'occupera du choix des boursiers.

Il s'agit de développer notre Collège, de sauvegarder notre avenir, de payer une dette de reconnaissance.

POUR AVOIR UN MINISTRE AVEC PORTEFEUILLE

Une délégation des Canadiens français du Manitoba auprès de l'hon. John Bracken.

Une délégaton de cent Canadiens français du Manitoba s'est présentée devant le premier ministre Bracken, jeudi, pour lui demander la nomination d'un ministre de langue française en charge d'un département.

M. J.-A. Marion et M. l'abbé A. d'Eschambault ont parlé au nom de la délégation, disant qu'un ministre de langue française a toujours été dans la tradition de la province et qu'ils n'exigeaient pas la nomination pour demain ou même l'année prochaine, mais lorsque l'occasion se présentera d'un changement dans le personnel du cabinet.

M. Bracken a répondu qu'il avait toujours désiré voir un représentant français dans le ministère, mais que lors des dernières nominations, il a dû tenir compte de l'expérience, de l'ancienneté et de la durée des services. Il a félicité les deux porte-parole pour la modération dont ils ont fait preuve.

L'élément français de la province est actuellement représenté par l'hon. Sauveur Marcoux, ministre sans portefeuille, et M. Bracken dit que celui-ci a voix au conseil comme tout autre ministre, même s'il n'administre pas de département.

La délégation comprenait des groupes de Winnipeg, Saint-Boniface, Lorette, Sainte-Anne, Fannystelle, La Broquerie, Letellier, Saint-Jean-Baptiste, Notre-Dame-de-Lourdes, Saint-Lazare, Sainte-Agathe, Sainte-Rose et Saint-Laurent.

Nouvelles Brèves

TORONTO — La grève de la navigation sur les grands lacs a pris fin, les compagnies et les marins ayant consenti à soumettre leurs différends à un bureau fédéral de conciliation.

LITTLE-FALLS, N.-Y. — Le New-York Lake Shore Limited, qui gagnait l'ouest le long de la vallée du Mohawks, a déraillé un peu avant minuit vendredi soir. Au moins 30 personnes ont été tuées et 100 blessées.

NEW-YORK — Une nouvelle de la British Brodcasting Company dit que la paquebot français "Ile de France", actuellement à New-York, sera bientôt mis en service, tout comme le "Queen Mary".

Les Pays-Bas ne veulent pas de la "protection" étrangère

LA HAYE, Pays-Bas— Le premier ministre Derek Jan de Geer a déclaré, dans un discours irradié, que les Pays-Bas résisteront par les armes à toute tentative d'une puissance étrangère pour les "protéger" et il a proclamé en même temps la loi martiale dans tout le pays.

Le premier ministre a fait appel à la nation hollandaise pour lui demander de garder son sang-froid en dépit des inquiétudes qui l'assaillent. Notre premier devoir, en ces temps difficiles, est de sauvegarder notre neutralité, dit-il. Nous avons reçu des assurances des deux belligérants à l'effet qu'ils sauvegarderaient notre neutralité. Nous espérons que nous pouvons compter sur ces assurances. En tout cas, nous voulons faire savoir de la façon la plus claire possible que nous sommes parfaitement capables de protéger notre neutralité et que nous sommes déterminés à le faire. Je veux profiter de cette occasion pour faire observer que la Hollande ne demande pas et n'est pas disposée à accepter l'assistance de quelque tierce puissance que ce soit pour maintenir sa neutralité. Nous espérons qu'avec l'aide de Dieu le gouvernement et la nation sauront rester fermes et défendre leur liberté.

Lors de la première crise qui a atteint les Pays-Bas, en novembre dernier, le gouvernement avait établi la loi martiale dans quelque 500 des 1,200 petites villes ou villages du pays, ceux qui étaient situés dans des endroits stratégiques. Le 14 janvier, le gouvernement décrétait la mobilisation presque complète et portait les effectifs de l'armée hollandaise à 400,000 hommes. La loi martiale est maintenant en vigueur dans tout le pays.

On a fait des perquisitions chez les chefs nazis hollandais.

Le 22e monte la garde durant quatre jours à Buckingham

LONDRES — Pour la première fois depuis le temps des Normands, la relève de la garde aux palais royaux de Buckingham et St. James a été marquée par des commandements donnés en anglais et en français, alors qu'un détachement choisi du 22e régiment canadien a défilé fièrement devant son roi pour faire sa relève aux historiques châteaux de la maison royale. Le "22e" a été de garde durant quatre jours. Il a été relevé à son tour par un détachement d'Ecossais canadiens de Toronto qui ont assuré la garde des deux palais, durant le même nombre de jours.

Des milliers de citoyens s'étaient massés sur la route suivie par les soldats du célèbre régiment, entre les casernes de Wellington et le palais Buckingham. Portant leur uniforme de bataille et le casque de métal, ainsi que leurs masques à gaz placés en bandoulière, les gars du "22e" ont fait l'admiration de tous les spectateurs par leur belle tenue.

Ils marchaient aux accents des cuivres des Canadian Grenadier Guards de Sa Majesté et des cornemuses des Gardes écossaises canadiennes.

Le roi et la reine les accueillent du haut d'un balcon

Lorsque les soldats canadiens-français ont passé les grilles de Buckingham, Leurs Majestés le roi et la reine sont apparus à un balcon du palais pour sourire à leur régiment du Canada. Les souverains sont restés ainsi pendant plusieurs minutes au balcon. C'était la seconde fois dans l'histoire que des Canadiens avaient l'honneur de relever la garde de Leurs Majestés. La première fois, ce fut durant les fêtes du couronnement, alors que quelques soldats du contingent canadien assurèrent durant 24 heures la relève en compagnie des soldats des autres Dominions. Mais c'était la première fois, depuis les Normands, qu'on entendait à Buckingham des commandements militaires en anglais et en français.

La cérémonie de la relève se déroula avec la majesté habituelle. Après la présentation des armes, le major de la vieille garde écossaise qui terminait sa garde présenta les clés du roi au capitaine Gérard Charlebois, commandant des Canadiens.

Après cette cérémonie, Leurs Majestés se retirèrent dans leur palais. Quelques minutes plus tard, M. Vincent Massey, haut-commissaire du Canada en Angleterre, le général A. G. L. McNaughton, commandant de la première division canadienne outre-mer et l'aide de camp de celui-ci, le lt-col. A. E. Walford, furent conduits auprès de Leurs Majestés.

Cent navires en construction dans les chantiers canadiens

OTTAWA — Le ministère des approvisionnements annonce que le programme de construction navale du Canada progresse, non seulement de façon normale, mais mieux qu'on le prévoyait. A l'heure actuelle, quelque 100 bateaux destinés au service de la marine et de l'aviation sont en construction dans 15 chantiers canadiens. Le coût total de ces bateaux s'élèvera à $50,000,000. On compte environ quatre mille hommes engagés dans cette construction navale, et l'on calcule que ce nombre sera plus que doublé dans quelques mois.

Ce programme de construction navale s'étendra sur une période de deux ans. Des 100 navires projetés, 64 sont des patrouilleurs et 26 des balayeurs de mines. Les contrats pour les huit autres bateaux à construire seront probablement accordés au cours des prochaines semaines. Des 90 bateaux en chantier, 10 sont destinés à l'Amirauté britannique.

Tous ces bateaux, qui sont en acier, mesurent de 170 à 190 pieds. Les premiers lancements seront faits dans trois mois environ.

Quant aux bateaux en bois plus petits, ils font partie d'un autre programme de construction et représentent une dépense de plusieurs centaines de mille dollars. Quelques-uns de ces bateaux ont déjà été livrés. Ils comprennent, des chaloupes de sauvetage, des vedettes pour l'aviation, des transporteurs de bombes et de provisions. Le ministère de l'approvisionnement fait remarquer que le programme de construction navale est en plein essort et qu'il sera adapté au fur et à mesure aux besoins créés par la guerre.

Les bateaux actuels en construction serviront à la marine royale canadienne, à la marine royale britannique et au corps d'hydravions de l'aviation royale.

Soyez aux écoutes!

Quatre causeries par le Collège de Saint-Boniface

Samedi soir 27 avril, de 7 h. 05 à 7 h. 15 (Poste CJRC). Rév. Père Béliveau, recteur du Collège.

Samedi soir 4 mai, de 7 h. 05 à 7 h. 15 (Poste CJRC). S. E. Mgr Emile Yelle.

Semedi soir 11 mai, de 7 h. 05 à 7 h. 15 (Poste CJRC). M. Sidney Smith, président de l'Université.

Samedi soir 18 mai, de 7 h. 05 à 7 h. 15 (Poste CJRC). M. Charland Prud'homme, président des Anciens Elèves.

LA GUERRE AU JOUR LE JOUR

Mercredi 17 avril

Les Etats du sud-est de l'Europe, qui craignent que l'armée allemande ne marche prochainement en direction des Balkans, viennent de prendre des mesures sévères pour mettre hors d'état de nuire les sympathisants nazis qu'ils peuvent avoir chez eux.

On rapporte qu'un violent bombardement aérien a apparemment réduit au silence les batteries de la forteresse norvégienne de Hegra, à 25 milles à l'est du port de Trondheim.

Le haut-commandement suisse vient de multiplier les mesures de précautions par tout le pays. Un rapport parvenu à Bâle mentionne la présence de 15 divisions allemandes sur la frontière.

Sur le front de l'Ouest, les Allemands attaquent deux avant-postes anglais, mais sont repoussés.

Des unités de la flotte anglaise ont bombardé pendant plus d'une heure l'aérodrome de Stavanger que les Allemands occupent depuis le début de la campagne de Norvège. Des avions allemands ont bombardé l'escadre pendant qu'elle rentrait à sa base. Un seul croiseur a été atteint et a pu rentrer à sa base.

Jeudi 18 avril

L'"Exchange Telegraph News Agency" dit tenir de l'un des survivants du "Stancliffe", la nouvelle que le paquebot allemand "Bremen" aurait été coulé au large de la côte norvégienne en transportant 15,000 hommes de troupes.

L'Amirauté a annoncé aujourd'hui que 5 officiers et 48 marins ont vraisemblement péri à bord du sous-marins "Thistle", dont on annonçait la perte hier.

Vendredi 19 avril

Dans les cercles militaires, on est d'avis que les Allemands viennent de lancer une nouvelle offensive dans la "guerre des nerfs", en faisant circuler toutes sortes de rumeurs au sujet d'attaques imminentes contre les Balkans, contre la Suisse, contre la Belgique et contre les Pays-Bas. On affirme qu'aucun renseignement d'ordre militaire n'est venu confirmer la rumeur d'une attaque prochaine contre la Suisse et qu'il faut accepter avec la plus grande réserve les rumeurs de nouvelles concentrations de troupes allemandes à l'est.

Une dépêche d'Ostersund, Suède, à l'Agence Reuters rapporte que les Norvégiens auraient établi une ligne, de Namsos à la frontière suédoise pour enrayer l'avance allemande. Les Allemands seraient descendus dans la région en parachute. On rapporte en même temps que Namsos et Bodo sont aux mains des Norvégiens qui opèrent de concert avec les Anglais, au sud de Narvik.

Le premier engagement entre troupes anglaises et troupes allemandes en Norvège s'est produit à Namsos, port situé à 100 milles environ au nord de Trondheim, et les Allemands ont été repoussés. Namsos est le terminus nord de la ligne de chemin de fer de Trondheim. C'est un détachement envoyé par le commandement allemand de Trondheim qui se serait rendu à Namsos et qui aurait dû battre en retraite devant les troupes de débarquement anglaises.

Le gouvernement a ordonné aujourd'hui au ministre norvégien en Allemagne, M. Arne Scheel, de quitter Berlin, ce qui équivaut à la rupture des relations diplomatiques avec le gouvernement du roi Haakon et du premier ministre Johan Nygaardsvold.

Une dépêche de Londres à l'Agence "Havas" affirme que l'Allemagne a concentré plusieurs divisions fraîches à la frontière de la Hongrie et commencé de mystérieux mouvements de troupes à la frontières de la Yougoslavie, dans le but apparent de forcer l'Italie à renoncer à sa neutralité et à entrer en guerre. La presse italienne a commencé une campagne antialliée. Les chefs fascistes prépareraient l'opinion publique à une belligérance possible.

Nombre de personnes appartenant aux colonies anglaise et française quittent Budapest à la suite des rumeurs qui circulent à l'effet que la Hongrie serait menacée d'une invasion allemande.

Samedi 20 avril

Un journal de Stockholm rapporte aujourd'hui que des troupes anglaises et françaises sont débarquées sur la côte norvégienne, à Moldë, à Laerdal et à Namsos. Les deux premiers endroits se trouvent entre Bergen et Trondheim. Il y aurait deux divisions anglaises et une division française.

On annonce que les troupes alliées sont arrivées en Norvège sans une perte de vie, ce qui démontre que les flottes alliées sont maîtresses des mers.

La radio allemande avait annoncé que des bombes aériennes avaient atteint deux transports britanniques.

Une bataille décisive semble imminente entre Anglo-Norvégiens et Allemands dans la région de Trondheim.

Le haut commandement de l'armée française annonce que des troupes françaises ont débarqué en Norvège et qu'elles prennent part aux opérations destinées à chasser les envahisseurs allemands de ce pays. Le communiqué n'indique ni l'heure ni l'endroit du débarquement, ni le nombre des débarqués.

Dimanche 21 avril

Les Anglais ont abattu huit avions allemands et les Français deux en quarante-huit heures sur la ligne Maginot.

Deux cents parachutistes allemands bien armés descendent à Dombas, au centre de la Norvège, pour empêcher les troupes alliés d'atteindre le coeur du pays, des cadets norvégiens en capturent 150.

Lundi 22 avril

La Suède proteste énergiquement contre les incursions d'aéroplanes nazis sur son territoire, particulièrement nombreux et graves dimanche et demande des mesures pour en éviter la répétition.

Des colonnes rapides de troupes britanniques et françaises sont engagées dans une série d'engagements avec les armées allemandes sur les fronts de Trondheim et d'Oslo. Les points centraux de la lutte semblent être Verdalsora, à 35 milles au nord de Trondheim, et Elverum, à 60 milles au nord d'Oslo, près de la frontière suédoise. Les deux fronts de bataille sont distants d'environ 300 milles.

Le chef ouvrier Robert Ley, au 51e anniversaire du Fuehrer, révèle que l'Allemagne veut reprendre tout le territoire qu'elle occupait il y a 300 ans, c'est-à-dire: les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, l'Est de la France, la Suisse, une partie de l'Italie actuelle et la Yougoslavie.

La légation norvégienne confirme que les troupes britanniques, appuyées par des chars d'assaut, ont aidé les Norvégiens à reprendre Hamar; elles auraient aussi recapturé Elverum.

La R. A. F. a bombardé les bases aériennes en Danemark et en Norvège.

Mardi 23 avril

Des dépêches de sources françaises disent que des transports allemands de troupes se concentrent à l'île danoise de Bjornholm, à 25 milles de la côte suédoise et sur la frontière norvégienne - suédoise. Des avions allemands survolent continuellement le territoire suédois et l'on craint que l'Allemagne soit sur le point de s'attaquer à la Suède.

L'avance rapide des colonnes britanniques, françaises, canadiennes et norvégiennes place les Allemands sur la défensive sur tous les fronts importants.

Le War Office annonce un vif engagement au nord de Trondheim.

Les autorités suédoises nient énergiquement avoir permis aux Allemands de traverser leur territoire pour se rendre en Norvège.

Le Conseil suprême de guerre qui siège aujourd'hui à Paris a, croit-on, envisagé la possibilité d'un coup nazi en Suède.

Par la radio allemande d'Oslo, ordre est donné à tous les Norvégiens et étrangers en Norvège occupée de rendre leurs armes avant dimanche, sous peine de mort.

Les autorités britanniques affirment que pas un seul de leurs navires transportant des troupes en Norvège n'a été coulé, contrairement à ce qu'ont publié les Allemands.

La presse italienne reconnait enfin les succès remportés par les Alliés en Norvège.

Texte du télégramme adressé par le président Lebrun au roi de Norvège

PARIS — Voici le texte du télégramme adressé par M. Albert Lebrun, président de la République, au roi de Norvège:

"La Norvège est l'objet de la part de l'Allemagne d'une agression qui soulève la réprobation unanime de toutes les nations libres. Je tiens, en mon nom personnel et au nom du peuple français vivement ému par le magnifique courage qui dressa votre noble pays d'un seul élan contre l'envahisseur, à exprimer à votre Majesté mes sentiments de sympathie et d'admiration. La Norvège peut être assurée que la France, en plein accord avec les Alliés, apportera dans tous les domaines et par tous les moyens en son pouvoir l'aide la plus complète, la plus efficace pour assurer dans la victoire du droit le respect de l'indépendance attaché à sa liberté".

Les Etats des Balkans vont-ils se rapprocher de la Russie?

BUDAPEST, Hongrie — Des gens à l'ordinaire bien informés prétendent que la Hongrie songe à se rapprocher de la Russie soviétique, afin de parer à une invasion possible des Balkans par l'Allemagne. Après la Roumanie et la Yougoslavie, qui semblent s'être tournées du côté de Moscou, la Hongrie, que l'on a tenue longtemps pour la nation le plus violemment opposée aux Soviets de toute l'Europe, serait disposée à en faire autant. On croit comprendre que la Russie est hostile à toute pénétration allemande dans les Balkans et qu'elle serait en mesure d'exercer sur l'Allemagne des pressions suffisantes pour l'amener à renoncer à tout projet de ce genre.

Le gouvernement yougoslave a annoncé qu'une mission commerciale se rendrait prochainement à Moscou: les relations commerciales pourraient servir à amorcer la reprise des relations diplomatiques rompues depuis la révolution russe. On rapporte que la Roumanie, qui craint que la Russie ne cherche à reprendre la Bessarabie, qui lui a appartenu autrefois, aurait conclu avec elle un accord à l'effet que les deux armées se retireraient à six milles de la frontière.

On fonderait beaucoup moins d'espoir depuis quelques jours en Hongrie sur l'Italie pour empêcher l'Allemagne de pénétrer dans les Balkans. On commence plutôt à soupçonner que l'Italie s'emparerait de la Dalmatie et de la Croatie, même si l'armée allemande envahissait les Balkans.

On a déjà rapporté la présence en Yougoslavie, en Roumanie et en Turquie de milliers d'Allemands que l'on tient comme un signe avant-coureur d'une invasion allemande. On a également rapporté que ces Etats avaient pris des mesures sévères pour expulser les étrangers jugés indésirables. On rapporte maintenant que les autorités hongroises seraient à enquêter sur l'arrivée en Hongrie de nombreux Allemands dont trois cents seraient des agents de la police secrète qui ont déjà opéré à Vienne et à Prague avant l'arrivée de troupes allemandes.

On rapporte également que la Roumanie songerait à prendre sa place dans le système de défense organisée par les Alliés dans le Proche-Orient avec le concours de la Turquie.

On fait observer également que les escadres de cinq nations croisent actuellement à proximité des Dardanelles, qui relient la mer Noire à la Méditerranée.

On surveille chez les neutres les sympathisants allemands

BUDAPEST, Hongrie — On continue à rapporter de toutes les capitales des Balkans l'adoption de mesures extraordinaires contre les visiteurs allemands que l'on considère comme des sortes de "chevaux de Troie" et contre les sympathisants de l'Allemagne. En Yougoslavie, la police a fouillé le domicile de l'ancien premier ministre Milan Stoyadinovich, que l'on tient pour un ami de l'Allemagne, ainsi que les domiciles de la plupart de ses amis. A Istamboul, en Turquie, on a arrêté un ancien ministre, M. Sirri Beliolou, que l'on accuse de faire campagne dans les milieux militaires et politiques pour faire dénoncer le pacte d'assistance mutuelle avec la Grande-Bretagne et la France. En Hongrie, on surveille de près l'ancien premier ministre Bela Imredy, que l'on soupçonne de faire le jeu de l'Allemagne.

Des ordonnances affichées à Bucarest avertissent tous les étrangers d'avoir à remettre aux autorités leurs armes et leurs appareils photographiques. Les Anglais qui se trouvent en Roumanie et dont la présence en ce pays n'est pas essentielle ont été avertis de partir avant "la prochaine crise".

Trois des principales entreprises anglaises qui exploitent des gisements pétrolifères en Roumanie viennent de protester formellement contre une ordonnance de la régie nationale du pétrole qui leur enjoint de payer leurs droits en pétrole et non en argent. Ces compagnies, qui craignent que le pétrole qu'elles remettront de cette façon ne soit vendu à l'Allemagne, ont confié leur cause à des avocats et requis des directives du gouvernement anglais.

Les chiffres officiels indiquent que la Grande-Bretagne et la France ont obtenu 230,000 tonnes de pétrole roumain au cours des mois de janvier et de février tandis que l'Allemagne n'a obtenu que 60,000 tonnes au lieu de 360,000 tonnes que la Roumanie s'était engagée à lui livrer.

Le peuple italien ne veut pas faire la guerre

MANCHESTER, Angleterre — Le journal Manchester Guardian dit que la majorité du peuple italien s'opposera à l'intervention de l'Italie dans la guerre au côté de l'Allemagne. Le premier ministre, M. Mussolini, et le parti fasciste rencontreront de l'opposition sur ce point, dit-il. Il ajoute que la famille royale et l'état-major italien sont contre l'intervention.

"Le public italien, en général, dit le **Manchester Guardian**, n'est pas et n'a jamais été pro-allemand, Il n'est pas pour la guerre.

Le Vatican et des catholiques d'Italie sont nettement contre la participation de l'Italie à la guerre. La famille royale et l'état-major général seraient aussi contre l'intervention. Le monde des affaires s'y oppose également.

"Si Mussolini et le parti fasciste sont réellement prêts à jeter l'Italie dans la guerre, au côté de l'Allemagne, ce qui reste à prouver, il est clair qu'ils le feront contre le vouloir de la majorité du peuple italien et de tous les groupes dirigeants en dehors du parti fasciste lui-même".

• • •

Paris — Sous sa rubrique "Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui", le journal **Le Figaro** reproduit une dépêche de Milan, qui se lit comme suit:

"16 avril 1915 — 227e jour de la guerre — une grande démonstration s'est déroulée place de Milan en faveur de l'intervention.

"En criant "A bas l'Allemagne!" et "A bas l'Autriche!" une foule immense a défilé du **Popolo d'Italia** où son directeur, Benito Mussolini l'a haranguée de la façon suivante:

"—Nous voulons la guerre!

"—On ne peut l'empêcher. La guerre à la tyrannie! La guerre au kaiserisme! au nom de la civilisation et de la liberté!

"—La guerre contre l'Allemagne et l'Autriche s'impose. Le peuple, les ouvriers, vous devez être pour la guerre!"

Londres et les Balkans

LONDRES — Le premier ministre Chamberlain a déclaré à la Chambre des Communes que les représentants de la Grande-Bretagne auprès des Etats des Balkans étaient repartis ou allaient repartir pour rejoindre leur poste après avoir été appelés à Londres en consultation. Au cours des huit ou neuf jours qu'ils ont passés à Londres, dit-il, ils ont examiné sous la présidence du ministre des Affaires étrangères, lord Halifax, les principaux problèmes que soulève la situation dans le sud-est de l'Europe. Ces conversations, dit M. Chamberlain, visaient à la sauvegarde de la paix et de la sécurité dans les Balkans et le bassin du Danube.

Notre ministre de la défense en Angleterre

LONDRES — M. Norman Rogers, ministre canadien de la Défense nationale, est débarqué dans un port d'Angleterre, jeudi.

Il a refusé de commenter les rumeurs relatives à la prochaine destination des troupes canadiennes actuellement en Angleterre. De même, il n'a voulu donner aucune confirmation de la nouvelle à l'effet que des soldats canadiens aient été envoyés en Norvège.

M. Rogers va conférer avec les autorités du Royaume-Uni et inspecter la première division canadienne outre-mer, qui s'entraîne présentement au camp d'Aldershot.

Mort d'un ancien ministre britannique

LONDRES — M. H.-A.-L. Fisher, qui fut ministre de l'instruction publique en Angleterre de 1916 à 1922, est mort.

M. Fisher était un grand éducateur et un des grands historiens de l'Angleterre; depuis 1925 il exerçait les fonctions de préfet du New College, d'Oxford. Il fut membre de la Chambre des Communes comme député d'Hallam, de 1916 à 1918, puis comme député des universités anglaises, de 1918 à 1926.

Il faisait partie de la délégation britannique aux fêtes du quatrième centenaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier, et parla en français au cours de ces cérémonies. Il avait donné des conférences à Lowell et à Boston en 1909 et en 1924.

Vote unanime de confiance en Reynaud

PARIS — Le gouvernement du premier ministre Paul Reynaud a reçu un mandat unanime de la Chambre des députés vendredi soir pour poursuivre la guerre, à l'issue d'une séance à huis clos. Les 504 députés ont exprimé leur confiance au gouvernement qui venait d'obtenir un vote unanime du Sénat et qui se trouve ainsi affermi au pouvoir après des débuts assez difficiles il y a un mois. On sait que le gouvernement Reynaud n'avait eu qu'une voix de majorité lors du premier vote de confiance à la Chambre.

Une croisade de prières pour la paix

CITE DU VATICAN — Le Pape Pie XII, dans une lettre à son secrétaire d'Etat le cardinal Maglione, demande au monde catholique d'invoquer spécialement la Vierge Marie en faveur de la paix universelle, durant le mois de mai.

Le Pape rappelle d'abord qu'il a lancé une croisade de prières analogue durant le mois de Marie, l'an dernier. Comme la situation des nations est encore pire cette année, avec la terrible guerre qui fait rage en Europe, il espère que les prières à la sainte Mère du Sauveur se feront plus ferventes, plus suppliantes, durant le prochain mois de mai.

Le Saint-Père dit que depuis le début de la guerre il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la restauration de la paix et de la concorde; "qui doivent être basées sur la justice et atteindre leur perfection dans la fraternité et la charité mutuelles".

"Notre coeur, dit-il, est profondément meurtri non seulement par les terribles calamités qui accablent les pays en guerre, mais aussi par les maux de jour en jour plus imminents qui menacent d'autres nations".

Le Pape souhaite ardemment que des légions d'enfants prennent d'assaut le trône de Marie, durant le mois de mai, rappelant que le divin Rédempteur a aimé d'un amour tout spécial les petits enfants.

M. Reynaud félicite la marine anglaise

LONDRES — MM. Paul Reynaud et Neville Chamberlain ont échangé des messages. Voici celui de M. Reynaud: "Le peuple de France partage avec celui de Grande-Bretagne un frisson d'admiration et de reconnaissance pour la marine royale, qui a ajouté une page de gloire à ses annales et a infligé à l'ennemi une blessure qui ne se cicatrisera pas".

M. Chamberlain a dit de son côté: "Votre télégramme m'a profondément touché et je sais qu'il sera vivement apprécié de la marine royale, à laquelle il sera immédiatement communiqué. Les succès de la marine donnent une nouvelle preuve de la résolution des deux peuples de lutter jusqu'à la victoire".

BALCOMBE, Sussex, Angleterre — Le comte d'Athlone, nouveau gouverneur général du Canada, projette de s'embarquer pour l'Amérique vers la fin de mai ou le début de juin.

SOMERVILLE, N.-J. — M. James-H.-R. Cromwell, ministre des Etats-Unis au Canada, a annoncé officiellement sa candidature aux élections primaires démocrates pour le poste de sénateur du New-Jersey, à Washington. Il appuie la politique économique et internationale du président Roosevelt.

CANADA

SOUMISSIONS POUR CHARBON

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots "Soumission pour charbon pour les provinces de l'Ouest", seront reçues jusqu'à midi (heure avancée) le lundi 13 mai 1940, pour la fourniture de charbon pour les édifices fédéraux ainsi que pour les fermes et stations expérimentales dans les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de la Colombie britannique.

On peut se procurer des formules de soumission ainsi que les spécifications avec les conditions en s'adressant à l'Acheteur du ministère des Travaux publics, à Ottawa, et aussi aux bureaux des architectes résidents régionaux de Winnipeg, Man., de Saskatoon, Sask., de Calgary, Alta., et de Victoria, C.B.

Les soumissions doivent être faites sur les formules fournies par le ministère et en conformité des spécifications et conditions ministérielles qui y sont jointes.

Si le montant d'une offre quelconque dépasse $5,000.00, que l'offre soit pour un ou plusieurs édifices ou endroits, le soumissionnaire doit y joindre soit un chèque visé par une banque à charte canadienne fait à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et égal à 10 p. 100 du montant de sa soumission, soit des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la compagnie de chemin de fer Canadien-National et de ses compagnies constituantes, garantis sans condition par le Dominion du Canada, quant au capital et à l'intérêt, soit encore les bons susdits pour une partie du cautionnement et un chèque visé pour la balance.

Le ministère se réserve aussi le droit d'exiger de tout soumissionnaire à qui un contrat sera adjugé un dépôt de garantie sous forme d'un chèque visé ou de bons, tel que susdit, égal à 10 p. 100 du montant de la soumission, afin de garantir la parfaite exécution du contrat.

Par ordre,
J. M. SOMERVILLE,
Secrétaire.

Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 15 avril 1940.

Pie XII reçoit le primat de Pologne

CITE DU VATICAN — Son Eminence le cardinal Hlond, primat de Pologne, a eu une audience vendredi avec le Saint-Père avant de se mettre en route pour la France. En France, il ira à Angers où le gouvernement polonais Sikorski a fixé son siège.

VOLUME XXVII — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 24 AVRIL 1940 — NUMERO 51

Une des choses que l'on doit remarquer en France, c'est l'extrême facilité avec laquelle elle s'est toujours remise de ses pertes, de ses maladies, de ses dépopulations, et avec quelle ressource elle a toujours surmonté les vices intérieurs de ses divers gouvernements.

MONTESQUIEU.

LA LIBERTÉ

Quand bien même nous réussirions à construire une marine aussi forte que celle de l'Angleterre, nous aurions toujours à craindre l'alliance de la Grande-Bretagne et de la France. Ces deux puissances sont plus fortes que n'importe quelle autre puissance européenne ne l'est ou ne pourra jamais l'être.

BISMARCK.

Autour de la maison

Voici l'époque du grand ménage de printemps. On sait quel branle-bas cela représente pour nos femmes et nos filles, qui n'entendent pas badinage sur ce chapitre.

Il ne faudrait pas négliger non plus le ménage autour de la maison, tout aussi important.

D'abord, un bon nettoyage pour faire disparaître les déchets accumulés pendant la saison d'hiver. Et puis, chacun devrait se demander s'il ne pourrait pas améliorer un peu l'apparence de sa demeure. Que nous habitions la ville, le village ou la ferme, nous devons tous avoir la fierté du chez-soi. Il y a double profit à en retirer: notre propre agrément personnel et celui des enfants qu'il deviendra ainsi plus aisé de retenir au foyer.

Il ne s'agit pas de s'embarquer dans des dépenses extraordinaires. Beauté et richesse ne vont pas nécessairement de pair. Si modeste soit-elle, une habitation possède un cachet attrayant dès lors qu'elle est propre et que ses abords sont entretenus avec soin. Une pelouse bien ratissée, un parterre avec des fleurs, de l'ordre et du goût: il n'en faut pas davantage pour créer une impression agréable.

Le souci de notre bon renom nous fait un devoir de ne pas dédaigner cette coquetterie de bon aloi. Il ne faut pas que l'on puisse dire que nous sommes inférieurs aux autres sur ce point.

Avec la vogue de plus en plus grande du tourisme, nos villages sont traversés, pendant la belle saison, par un nombre considérable d'étrangers qui jugent et font des comparaisons. Il ne faudrait pas que celles-ci soient trop à notre désavantage.

Un progrès notable est en voie de réalisation, mais il existe encore tels de nos villages qui ne paient pas de mine et ne font guère honneur à leurs habitants. Les maisons aux murs sales qui n'ont jamais connu une couche de peinture, les masures abandonnées et le désordre général trahissent rien moins que la prospérité. Quelques gallons de peinture, dans la plupart des cas, suffiraient à opérer une heureuse transformation.

Pourquoi ne pas cultiver chez les nôtres ce désir de contribuer à l'embellissement de la petite patrie, pour leur plaisir personnel et celui des visiteurs? Ce serait de la fierté de clocher bien placée.

Trop souvent, sur la ferme aussi, c'est le laisser-aller et le délabrement qui règnent. La maison est mal entretenue, les machines agricoles sont abandonnées pêle-mêle dans la cour, l'étable et les dépendances sont d'un aspect malpropre et misérable. Rien pour réjouir l'oeil, pour élever l'esprit au-dessus du terre à terre de la besogne journalière. Ceux qui habitent là font l'effet de malheureux condamnés aux travaux forcés, sans aucune des satisfactions légitimes que procure la joie de vivre.

Faut-il s'étonner alors que les jeunes gens et les jeunes filles éprouvent peu d'enthousiasme pour une vie rurale ainsi comprise et l'abandonnent à la première occasion?

Il serait facile, pourtant, de mettre un peu de poésie dans ce décor trop fruste. Une simple couche de chaux sur la maison, quelques arbres plantés là où ils font défaut, des fleurs dans le jardin, de l'ordre et de la propreté partout: voilà une ferme métamorphosée où le travail sera agréable, où les enfants se sentiront heureux et fiers auprès de leurs parents.

Nous ne sommes sur cette terre que pour y passer, c'est vrai; mais Dieu qui nous donne l'existence ne nous interdit pas de la faire aussi belle que possible, pour nous-mêmes et pour ceux qui nous entourent. La vraie vie de famille est une science et une vertu. Efforçons-nous de les acquérir, et pour cela, ne négligeons pas d'embellir nos demeures.

DONATIEN FRÉMONT

Les Alliés en Norvège

Les Alliés ont réussi à transporter en Norvège les troupes qui doivent repousser l'invasion allemande sans perdre un seul homme. Ceci prouve à l'évidence qu'ils détiennent la maîtrise des routes maritimes. Il ne faut pas oublier que plus de 400 milles séparent l'Angleterre des côtes norvégiennes. L'importance des contingents débarqués demeure naturellement un secret, mais des dépêches de Suède ont mentionné deux divisions anglaises et une française, ce qui impliquerait environ 50,000 hommes. C'est à peu près le chiffre que l'on concède aux armées allemandes d'occupation.

La présence de troupes canadiennes dans le corps d'expédition est confirmée, sans que l'on sache le nombre de leurs effectifs. Peut-être s'agit-il seulement de celles qui avaient été désignées pour la campagne de Finlande. La France a envoyé ses fameux régiments de chasseurs alpins, particulièrement adaptés au genre de guerre en montagne et en terrain accidenté qu'il va falloir mener là-bas.

Le débarquement s'est opéré sur plusieurs points de la côte, notamment à Namsos, à 100 milles au nord de Trondheim, — entre les mains des Allemands, — et à Molde, à égale distance au sud, — dans le dessein évident d'isoler l'ennemi et de le serrer entre les deux pinces d'un étau.

Trondheim est un poste stratégique important. De ce port, une ligne de chemin de fer se dirige à l'est vers la Suède; deux autres descendent au sud-est vers Oslo, la capitale.

L'une des trois divisions a pénétré jusqu'à 90 milles au nord-est de Bergen et à 140 milles au nord-ouest d'Oslo. On sait qu'un autre contingent occupe Narvik, d'où l'ennemi a été expulsé.

Les envahisseurs sont fortement établis dans le sud de la Norvège, la partie la plus riche, la plus peuplée et celle où se trouvent toutes ses industries. Les défenseurs ont établi un front de Hamar à Elverum, au nord de la capitale. La bataille va s'engager incessamment sur divers points, mais il ne faudrait pas trop escompter des résultats rapides et décisifs. De toute évidence, la campagne de Norvège sera longue et difficile. Son déclanchement dramatique a transformé en quelques heures l'aspect morne du conflit. Une autre bombe peut éclater demain sur un nouveau théâtre.

La situation des petits Etats neutres, loin de s'améliorer, devient de plus en plus critique. L'exemple de la Norvège leur met sous les yeux une fois de plus les méthodes infâmes dont se sert l'Allemagne pour arriver à ses fins: infiltration, espionnage, propagande éhontée, ruse, trahison. Ces armes ont fait plus que tout le reste pour désorganiser les forces nationales norvégiennes et rendre facile l'occupation du pays. Tous les neutres sont en ce moment sur le qui-vive et redoublent de vigilance. En Hollande, en Belgique, en Suisse, en Yougoslavie, en Hongrie, en Roumanie, en Grèce, on prend des mesures d'urgence contre les étrangers, les espions et les agitateurs. La crainte d'une invasion allemande pousse les malheureux Balkans à chercher protection auprès de la Russie soviétique.

Et l'Italie? A en croire la presse ces jours-ci, elle aurait été à deux doigts d'entrer en guerre aux côtés du Reich, afin de recevoir sa part des dépouilles. Cela présupposait naturellement une victoire d'ores et déjà certaine et nettement dessinée. Les journaux italiens étaient, en effet, remplis de la relation des exploits extraordinaires des armées nazies et se complaisaient à décrire le monumental fiasco des Alliés en Norvège (version de Berlin). Il est possible que Mussolini prenne un jour la décision suprême de lier son sort à celui de Hitler, mais ce moment n'est pas encore venu. A en juger par la campagne violente de presse qui se fait pour mettre la population italienne au pas, celle-ci est loin de partager l'enthousiasme et la hâte de son DUCE.

D. F.

LE MORAL QUI FAIT REMPORTER LES VICTOIRES

Un diplomate français parle des pays scandinaves, de la Finlande et de la Russie.

Le comte Serge Fleury, attaché au ministère des affaires Etrangères de France, a parlé, le 16 avril, devant les deux Canadian Clubs de Winnipeg.

Au déjeuner du club des hommes, à l'hôtel Royal Alexandra, il a déclaré que le seul espoir pour le salut de la civilisation repose dans l'alliance militaire et économique entre la France et l'Angleterre, — alliance où le Canada peut jouer un rôle important. L'Allemagne s'efforce naturellement de détruire cette amitié, mais elle n'y parviendra pas, car les Alliés sont des gentilshommes qui se respectent mutuellement. Ils doivent gagner la guerre parce que leurs mobiles sont purs. Personne ne peut les accuser d'ambitions de conquête. Ils défendent leur territoire, l'indépendance des neutres et l'avenir de la civilisation.

Au Canadian Club des femmes, le comte Fleury a parlé de pays qu'il a visité l'automne dernier: la Scandinavie, la Finlande et la Russie. En Norvège, il a senti que beaucoup étaient pro-alliés. Mais les murs y avaient déjà des oreilles bien avant l'époque fixée pour l'invasion nazie. Un grand industriel et sa femme, amis de l'orateur, avaient dit dans l'intimité de leur foyer que Hitler devrait être fusillé. Il fut mandé au bureau du ministre allemand, qui lui reprocha ses paroles et lui fit interdire l'entrée en Allemagne. En Suède, le comte a trouvé que Hitler avait ses admirateurs dans certains milieux.

La Finlande lui est apparue dès ce moment comme un pays où l'on était prêt à tous les événements. De sa visite au général Mannerheim il a gardé le souvenir d'un homme aimable, en même temps que plein de force et d'énergie, avec une grande tristesse dans les yeux, — la tristesse de quelqu'un sachant qu'il a à remplir une mission très délicate.

A Moscou, le comte Fleury a vu un peuple ayant d'extrêmes difficultés à se procurer des vivres et s'est demandé comment un tel pays pourrait exporter, même à une nation amie. Les chemins de fer sont à peine suffisants pour les transports en temps de paix; en temps de guerre, ils sont tout à fait au-dessous de la tâche. Il y a peu d'espoir pour l'Allemagne de recevoir des ravitaillements de Russie, à moins qu'elle n'y envoie des hommes capables d'organiser la production. Staline gouverne un pays qui est dans une ignorance complète de ce qui se passe dans le monde. Le peuple russe croit que le reste de l'univers est arriéré et misérable.

"Les Alliés seront victorieux, conclut le diplomate français, parce qu'ils ont le moral qui remporte les victoires".

Mme Justin De Lury présidait et a présenté les hôtes d'honneur de la réunion: M. Henri Bougearel, consul de France, le professeur et Mme W. F. Osborne, et Mme R. Y. Kilvert, présidente de l'Alliance Française.

Message de Pie XII au gouvernement polonais établi à Angers

PARIS — L'agence P. A. T. communique: Le président de la république de Pologne a reçu à Angers Mgr Alfredo Pacini, chargé d'affaires du Saint-Siège auprès du gouvernement polonais, qui lui a remis un message de Sa Sainteté où le Pontife donne l'expression des sentiments paternels qu'il éprouve pour la nation polonaise, soulignant combien l'avenir de la Pologne lui est cher. Le Saint-Père ne cesse de prier Dieu qu'il accorde à la Pologne de connaître des temps meilleurs et ceci dans l'avenir le plus proche. Le message du Pape se termine par la bénédiction apostolique pour le président de la république ainsi que pour toute la nation polonaise.

De-ci de-là

"Fannystelle"

M. Omer Héroux écrit dans le Devoir:

Fannystelle — l'étoile de Fanny — c'est le nom d'une paroisse du Manitoba dont l'histoire est particulièrement curieuse et ne ressemble à aucune autre.

Il y eut là une intervention de France fort intéressante, et l'ébauche d'un plan général de colonisation française qui aurait pu avoir des conséquences considérables.

La Société Historique de Saint-Boniface n'a pas voulu que cette histoire se perdît. Elle a l'avantage de compter parmi ses membres un homme qui était exceptionnellement doué pour évoquer ce passé. M. Noël Bernier est, en effet, le fils du sénateur Bernier qui joua, du côté canadien, un rôle considérable dans la fondation de Fannystelle et dans l'élaboration du plan général de colonisation. Il a ainsi hérité d'un trésor d'informations et de renseignements. Du reste, M. Bernier est assez vieux pour avoir lui-même connu dans son enfance les premiers Français de Fannystelle. Cela imprime à son récit un accent qu'aucun autre n'aurait pu lui donner. Homme d'étude, habitué à manier les textes, M. Bernier, naturellement, a utilisé, avec ses souvenirs personnels et familiaux, toute la documentation possible.

Cela fait de cette histoire de Fannystelle un récit extrêmement intéressant. Il faut féliciter M. Bernier du travail qu'il s'est imposé, et la Société Historique de Saint-Boniface de l'esprit d'initiative dont elle a fait preuve en assurant la publication de l'ouvrage.

Du reste, ce n'est là que l'un des aspects de son travail fécond, sur lequel nous espérons avoir l'occasion de revenir l'un de ces jours.

Chapelain catholique de l'aviation canadienne

On a annoncé officiellement que Mgr Charest, ancien curé de Gravelbourg, a été nommé premier chapelain du commandement No 1 de la R.C.A.F., de Toronto. Son bureau sera à Toronto et son rang sera celui de commandant d'escadrille, ce qui équivaut à major dans l'armée. Quelques autres chapelains lui aideront à desservir les six stations de Toronto et des alentours qui lui ont été confiées.

Le centenaire du Parlement britannique

Il y aura, cette année, cent ans que fut posée la première pierre du Parlement britannique, au bord de la Tamise. Mais la construction des divers bâtiments demanda plus de dix ans.

L'ancien Parlement avait été détruit par un incendie dont la cause est fort curieuse. Jusqu'en 1926, le chancelier de l'Echiquier avait coutume de faire ses comptes en marquant des coches sur des baguettes légères, assez semblables aux "tailles" de boulangers. Une telle quantité de ces "tailles" avait été accumulée au cours des âges qu'on décida, en 1834, de les brûler dans un grand poêle, au milieu de la Chambre des lords. Mais le bois séculaire dégagea en brûlant une telle chaleur qu'il communiqua le feu aux boiseries, et la Chambre des lords, puis la Chambre des communes brûlèrent comme une torche.

Un incendie de ce genre n'est plus à redouter. Mais peut-être sir John Simon, devant ses dossiers, songe-t-il parfois avec mélancolie à l'heureux temps où le chancelier de l'Echiquier marquait ses comptes comme un boulanger de campagne.

Ces vastes bâtiments, aux façades sculptées, forment un ensemble des plus monumentaux. Dominant le pont de Westminster, la Tour de l'horloge renferme Big Ben, l'énorme cloche dont le son grave est répandu par la radio dans le monde entier.

"Cette guerre sera gagnée par les forces spirituelles"

LONDRES — Le premier ministre Chamberlain a déclaré, dans une allocution devant le "National Free Church Council" à Londres, que "depuis ce dernier outrage de ces monstres de méchanceté en Allemagne qui semblent avoir mis de côté tout souci d'humanité il n'a pas cessé de songer aux moyens à prendre pour parer le coup".

Chaque jour qui passe nous apporte une nouvelle preuve du mépris absolu de l'Allemagne pour la religion, la pitié, la vérité et la justice, de dire M. Chamberlain. Cette guerre sera gagnée par les forces spirituelles du monde tout autant que par la force matérielle de ses braves défenseurs. L'Allemagne a bravé ces forces spirituelles et c'est avec confiance que je m'adresse à vous, dont le principal devoir est de soutenir et d'exalter la vie spirituelle du pays, afin que vous nous aidiez à écraser à jamais les puissances de la tyrannie et du mal.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

Neutralité honteuse et difficile

Winnipeg Free Press:

Un courant d'indignation se dessine aux Etats-Unis contre la campagne diffamatoire que le nazisme et le communisme conduisent contre les Alliés, dans le but de seconder le mouvement de la "non participation à la guerre" qui compte par ailleurs des adeptes sincères. Cette indignation s'est vertement exprimée dans des colonnes du "New York World Herald" sous la plume de Westbrook Pegler. Il est fort heureux qu'elle ait fait son apparition dans ce journal, puisque deux des plus acerbes détracteurs des Alliés, le général Hugh Johnson et le Docteur Harry Elmer Barnes, y étalent leurs commentaires libelleux.

Voici quelques extraits de l'article de M. Pegler:

"Ce pays a le droit de décider si le peuple d'Adolphe Hitler est un ennemi qu'il faut combattre ouvertement ou par des mesures approchant l'état de guerre, mais il n'est pas décent de prétendre que Hitler et les Alliés sont des larrons de même acabit.

"Au cours des derniers mois, on a accusé les Alliés de faire de la propagande aux Etats-Unis. L'on a discrédité ou rabaissé les vérités même les plus évidentes, sous prétexte qu'elles étaient de la propagande, parce que la vérité démontre combien l'esprit même et les actes du peuple allemand sont hostiles à l'idéal et aux intérêts américains.

"L'on rappelle à ce sujet que pendant la dernière guerre, les Etats-Unis furent inondés de propagande, comme si elle était toute venue de l'Angleterre. Pourtant il est bel et bien établi que les Allemands avaient alors chez nous une forte machine à propagande et que des Allemands furent surpris au moment où ils allaient faire sauter des usines américaines.

"C'est faire de la propagande en faveur des Alliés de dire simplement que les Allemands se sont rués sur une démocratie sans défense, avec toute la force meurtrière de leur organisation formidable, et ont réduit un petit peuple raffiné et libre au rôle inhumain d'automate. Nous parlons de Prague, la patrie de Karel Capek, l'auteur de R. U. R.

"C'est faire oeuvre de propagandiste des Alliés de répéter qu'Adolphe Hitler, qui porte en lui-même ce que l'on appelle cyniquement l'âme allemande avait, peu de temps auparavant, déclaré sur l'honneur de sa nation, qu'il n'avait plus d'ambitions territoriales en Europe.

"C'est faire de la propagande en faveur des Alliés de dire que Hitler, s'étant déclaré satisfait des relations germano-polonaises, découvrit tout-à-coup qu'en Pologne, les traîtres allemands anti-polonais, semblables en quelque sorte aux membres anti-américains du Bund allemand en ce pays, avaient horriblement souffert depuis des années, et résolut d'envahir la Pologne afin de porter secours à ses nationaux.

"Dire que les nazistes massacrèrent alors des centaines de jeunes citoyens polonais, semblables aux jeunes Américains de leur âge, et les jetèrent à demi morts dans des fosses, parce qu'ils avaient tenté de défendre leurs mères et leurs soeurs, en se servant des armes défectueuses qui leur étaient tombées sous la main, c'est faire de la propagande en faveur des Alliés.

"L'alliance dégoûtante du nazisme et du bolchevisme est une autre partie du complot dirigé contre la neutralité des Etats-Unis, et maintenant la prise du Danemark, l'invasion de la Norvège sont de la propagande en faveur des Alliés. Or il se trouve que le dossier établit que la vérité est la plus sûre propagandiste des Alliés et la seule que les Allemands ont raison de redouter.

"Le traité de Versailles était un billet doux, si on le compare aux conditions de la conquête que les Allemands avaient l'intention d'imposer à leurs ennemis à la dernière guerre et leur intention dans le moment, telle qu'ils l'ont démontrée jusqu'à date, comporte la réduction de tous les peuples conquis à l'état dégradant, moins qu'humain, de serviteurs de la nation choisie de Hitler.

"Le livre de ce dernier, les exploits détestables des Allemands et leur obsession de supériorité nationale et raciale sur le reste de l'humanité est un genre de propagande qui rend la neutralité américaine non seulement difficile, mais honteuse par surcroît."

L'appel mystérieux au Nord-Ouest canadien

Un livre vient de paraître: Fannystelle (1). C'est l'histoire de cette paroisse française manitobaine. Le chapitre traitant de sa fondation est des plus intéressants et des plus inédits. Il a été déjà l'occasion de plusieurs commentaires parmi ceux qui se demandent avec l'auteur: Quelle force invincible poussait cette grande dame de France, la comtesse d'Albuféra, à fonder au Nord-Ouest canadien, qui alors était peu connu en France, une paroisse française?

Laissons se continuer ce mouvement de recherche; il en sortira certainement de nouvelles précisions qui mettront en plus grande évidence l'effort des Français de France dans la colonisation du Nord-Ouest. Entre temps, fouillant dans nos souvenirs et dans l'histoire, nous retrouvons, dans une brochure déjà rarissime, due à la plume du missionnaire colonisateur feu Mgr Jean Gaire, quelques notes montrant comment il vint à connaître l'Ouest canadien. Nous les reproduisons dans les grandes lignes:

"C'était un matin de l'été 1885, mon courrier venait d'arriver. J'y trouvais une brochure dont la couverture bleue tranchait sur tout le reste; elle avait pour titre: "Guide du colon français au Canada", et elle finissait par la signature d'un prêtre canadien-français. Je lis attentivement la première page, dévore la deuxième, puis la troisième. Une heure plus tard, l'ouvrage entier y avait passé. La brochure exposait les avantages offerts aux colons canadiens. Elle parlait de ces immenses lots gratuits que le gouvernement accorde à tout colon. Je comprenais facilement cela; mais il me semblait en outre lire entre les lignes, comme un appel désespéré. Il me semblait entendre comme le son de la trompette d'alarme, appelant des frères au secours d'autres frères. Je relus souvent la brochure mystérieuse et toutes ces lectures ne firent que me confirmer dans mes premières impressions. Toutefois, craignant d'être le jouet de sentiments enthousiastes si naturels à l'âge de trente ans, je soumis ma vocation à l'épreuve du temps. J'accordai deux grandes années à la réflexion. Entre temps, je fis part de mes projets aux parents et amis et n'en reçus qu'un sarcasme absolu et général. Je continuais de sonder devant Dieu la réalité d'une vocation qui devenait tous les jours plus ardente et plus décidée.

Quand tout fut prêt et que j'eus mis la dernière main à mes oeuvres paroissiales inachevées, je songeai à régler avec mon évêque l'abandon de ma cure et l'affaire de mon départ pour l'Ouest canadien. Je lui demandai donc son autorisation pour mon départ. L'idée ne m'était pas venue que des obstacles pouvaient surgir. La réponse tarda longtemps. Je compris alors que les choses n'iraient pas toutes seules. Enfin une réponse arriva. Cette lettre du Vicaire général, supposant sans doute une détermination chancelante de ma part, me disait comme conclusion: "Monseigneur vous engage donc à continuer dans son diocèse le bien que vous y avez commencé".

Désappointé, je récrivis à mon évêque, lui disant entre autres choses: "Ce n'est ni l'or, ni la gloire, ni le bien-être qui m'attirent là-bas; c'est donc Dieu qui m'y appelle". Ma victoire fut complète: deux jours plus tard j'étais libre de partir. Dans un combat loyal, j'avais vaincu parents, amis, supérieurs. Il restait à me vaincre moi-même, dire adieu à tous mes chers paroissiens. Je sentis alors que j'aimais ces braves gens et les choses de France plus que cela ne m'avait paru et j'éprouvai, au jour du départ, des déchirements de coeur que je ne pourrai jamais oublier.

J'étais broyé quand, le 25 avril 1888, j'embarquai au Havre. La traversée fut longue et je souffris beaucoup du mal de mer. Le 16 mai on était à Montréal. J'y passai deux jours bien employés à étudier la ville et les habitants. Je vis là une vitalité catholique et française débordante et le 18 mai, à la tombée de la nuit, j'étais tout fier d'être Français lorsque j'entrai dans le train pour continuer ma route vers l'Ouest, le grand et mystérieux inconnu.

A midi, le 21 mai, nous arrivons à Winnipeg. Je ne sais de quel côté me diriger. Me voilà devant une gare immense. Devant moi grouille un peuple énorme de curieux, qui sont là uniquement pour voir passer le train. Je sais que Saint-Boniface est tout proche, mais à qui pourrais-je demander ma direction? Je dois à mon rabat mon salut. Un brave Canadien français reconnaît à ce signe un prêtre de France. Il m'aborde, m'offre son concours charitable. Nous traversons Winnipeg, qui compte déjà 30,000 âmes. Me voici à l'extrémité sud de la ville. Devant moi coule la rivière Rouge. Sur l'autre rive, je vois surgir un clocher élancé, et autour, j'aperçois plusieurs édifices imposants. Ce clocher, c'est la cathédrale de Saint-Boniface et les édifices que je vois autour sont, à gauche, l'archevêché, à droite, le pensionnat des filles, en arrière, l'important collège des Jésuites. Je remercie mon guide et me voilà arpentant vivement l'interminable pont de la rivière. Enfin, je suis à l'autre bout: sur la première maison à droite, je lis "Bureau de Poste" en bon français. Un peu plus loin, à gauche, un marchand s'est donné pour enseigne le vrai drapeau français. Je tourne le bureau de poste et me voilà dans la rue qui conduit à l'archevêché. Un jardin planté d'érables s'étend devant l'édifice auquel il donne un aspect riant. Déjà je suis à la hauteur de la clôture peinte en blanc de ce jardin quand, à trois pas devant moi, j'aperçois un bon vieux qui me sourit. Pour la seconde fois, mon rabat me trahissait. Ce bon vieux est le bon frère Oblat Jean et tout bonnement, me prenant presque par le bras, il me conduit tout droit au réfectoire de l'archevêché, me tient compagnie pendant qu'on m'apporte des plats variés. Un instant après, Mgr Taché me recevait avec toutes les effusions de son noble coeur. Toujours je me rappellerai cette inoubliable entrevue. C'est ainsi que mon premier jour au Manitoba fut un beau jour. J'étais écrasé le 25 avril en quittant la France. J'étais superbe de bonheur et d'entrain le 21 mai suivant".

FRANC.

(1) L'histoire de Fannystelle, beau volume de 190 pages, est en vente à la Société Historique, archevêché de Saint-Boniface, au prix de $1.00 l'exemplaire.

Décès du commandeur J.-E. Morrier

EDMONTON — M. le commandeur J.-E. Morrier, administrateur de la "Survivance", vient de mourir à l'âge de 66 ans, après une longue et pénible maladie.

Pendant plus de 25 ans il fut mêlé activement à la vie catholique et française de l'Ouest. En Saskatchewan d'abord où il fut président de l'A.C.F.C. durant trois termes d'office, puis chef de secrétariat, président de la Bonne Presse et administrateur du "Patriote". En 1932, il venait s'établir en Alberta et y continua son apostolat en faveur du bon journal et des oeuvres patriotiques.

Son dévouement inlassable à ces nobles causes fut officiellement récompensé par le Saint-Siège qui le nomma Commandeur chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, et par la France qui lui décerna le titre d'Officier de l'Instruction Publique.

De sa profession arpenteur fédéral, M. Morrier avait été chargé, en 1908, de faire pour le ministère de l'intérieur le relevé du port de Fort Churchill. Il dirigea aussi plusieurs autres importants travaux d'arpentage dans les provinces de l'Ouest de 1909 à 1911.

Le défunt laisse son épouse, née Emma Gravel, un fils, Roland, annonceur au poste CFRN d'Edmonton et trois frères à Montréal.

La Liberté s'associe de tout coeur au deuil de la famille et de son confrère d'Edmonton.

Robert Ryan est élu député des Trois-Rivières

TROIS-RIVIERES, P.Q. — Robert Ryan est élu député fédéral contre Wilfrid Gariépy. Il obtient 9,865 voix, contre 8,702 à son adversaire. Tous les deux se présentaient comme libéraux. Cette victoire porte le nombre des libéraux aux Communes à 179.

Le bilan tragique de la Finlande

WASHINGTON — La Croix-Rouge américaine a été informée par ses représentants à Helsinki, que seulement six des trente-huit cités et villes finlandaises ont échappé aux bombardements des Soviets, durant la récente guerre. Ces rapports faits à la Croix-Rouge donnent comme suit le bilan tragique de la Finlande: 18,000 combattants tués, 40,000 combattants blessés, dont 10,000 sont désormais des invalides, 640 civils tués, 1,500 civils hospitalisés, dont les deux tiers pour des blessures graves; 440,000 réfugiés jetés sur le pavé.

BERNE — Le conseil fédéral a décidé d'appeler 60,000 autres miliciens sous les armes, dans le but de porter les effectifs de l'armée suisse à près de 500,000 hommes, d'ici le milieu de l'été.

Saint-Boniface

A l'Archevêché

Son Excellence Mgr Papineau, évêque de Joliette, a passé quelques jours à l'archevêché. Il était en route de Vancouver à Montréal. Monseigneur de Joliette était accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Riopel. Mgr Papineau a passé une partie de l'hiver à Vancouver et dans la région, d'après avis de son médecin.

• • •

Son Excellence Mgr Yelle arrivera à Saint-Boniface cette semaine, après une absence de trois mois. La santé de Mgr Yelle s'est considérablement améliorée durant son séjour dans le Sud.

• • •

Le 24 a lieu dans tous les doyennés une journée sacerdotale. On y suivra le programme des journées sacerdotales de Saint-Boniface: réunions d'études, heure d'adoration, etc.

• • •

Cette semaine a lieu à l'archevêché la réunion du comité chargé de la souscription en faveur de l'oeuvre des Bourses du Collège de Saint-Boniface.

A l'hôtel de ville

Les comptes de taxes pour 1940 seront envoyés pour le 1er mai. Un escompte de 5% sera alloué avant le 1er juin.

Le prompt paiement des taxes, qui aide considérablement la bonne et économique administration financière de la ville, est un des premiers devoirs du citoyen.

"Le Voyageur"

Le club de raquettes "Le Voyageur" a clos la série de ses activités par un banquet auquel assistaient un grand nombre de convives, au café Waldorf, le 27 mars dernier.

Le président, M. René Ledoux, a adressé la parole et a remercié les membres de leur collaboration.

C'est la première fois, dans l'histoire du club, que les membres du "Voyageur" n'ont pas chaussé la raquette cet hiver, la neige leur ayant faussé compagnie. Divers autres jeux durent être organisés pour remplacer les sorties en raquettes et l'on eut même recours, ô ironie du sort, aux patins à roulettes.

Somme toute, la saison a été agréable et l'exécutif remercie tous les membres de leur assiduité aux séances et leur dit, "au revoir, à la prochaine neige".

Le secrétaire.

Aux amis et bienfaiteurs du Juniorat

N'oubliez pas, dimanche prochain, 28 avril: à 8 h. 15, la grande séance en l'honneur des finissants.

Cordiale invitation et bienvenue à tous.

Le comte Serge Fleury à Saint-Boniface

Le comte Serge Fleury, attaché au ministère des affaires étrangères de France, en mission au Canada, n'a pas voulu quitter Winnipeg sans rendre visite à Saint-Boniface.

Mercredi dernier, dès le matin, accompagné de M. l'abbé Antoine d'Eschambault et de M. G. Chavanne, de la Société Historique, il visitait la cathédrale, la crypte, le tombeau des évêques, s'intéressait au modeste musée qui, par le souvenir de tous ces grands missionnaires et évêques de l'Ouest venus de son pays, reste une belle page d'histoire et de civilisation au crédit de la France. La visite se continua par la tombe de Riel, le monument des Français morts à la guerre, le monument La Vérendrye.

Le distingué visiteur constata avec plaisir l'importance de nos grandes institutions: Archevêché, collège, Hôpital, Maison Vicariale, Maison-Chapelle, écoles, et aussi l'importance de notre groupement comme ville française. M. l'abbé d'Eschambault lui présenta un volume de l'histoire de Fannystelle, au nom de la comtesse d'Albuféra. M. Fleury rappela quelques souvenirs de cette famille, ainsi que de celle de la duchesse d'Uzés, à qui l'on doit le travail artistique du monument de saint Hubert, patron des chasseurs, au parc de l'archevêché. A la maison des Frères, il fut reçu par le R. P. Jacq et y prit le déjeuner, heureux de retrouver des Frères de Marie, ayant fait une partie de ses études dans un de leurs collèges. Ami intime de Mgr Breynat, O.M.I., qu'il aime toujours à rencontrer à Paris, il se rendit au Juniorat pour lui envoyer un télégramme d'amitié. Une courte, mais belle et sympathique réception l'attendait au parloir où il fut heureux de saluer les RR. PP. et Frères Oblats. Le temps avançant, les Rév. Pères le conduisirent à la gare du C.P.R., où il prit le train pour Brandon.

Il y reçut un dernier adieu de M. Bougearel, consul de France, de M. Léon Michel, président des Vétérans français et du R. P. Jacq, S.M., président de l'Union Nationale Française.

PETITE NOTE

A l'occasion du prochain mariage de M. René Ledoux, plusieurs de ses amis se réunissaient vendredi soir, au domicile de M. Denis Morier, chemin Sainte-Marie, pour lui exprimer leurs meilleurs souhaits. Il y eut chant, musique et un cadeau fut présenté au héros de la fête.

Au Cercle Molière



Madame Pauline Boutal, directrice de la comédie "Son premier Bal", l'une des pièces jouées au Gala de Charité du Cercle Molière le 29 avril.

Décès de M. J.-A. Prenovault

Saint-Boniface vient de perdre l'un de ses plus estimés citoyens dans la personne de M. J.-Avila Prenovault, décédé chez lui dimanche soir.

Né à Montréal, il y avait fait ses études et était gradué de l'Université Laval. Il vint au Manitoba en 1900 et enseigna pendant trois ans dans les écoles de la province. Après quoi il obtint une position de commis des postes sur le chemin de fer, qu'il occupa pendant trente ans.

M. Prenovault fut pendant quinze ans membre de la Commission scolaire de Saint-Boniface. Il fut aussi commissaire du fonds d'amortissement de la ville, président du Cercle paroissial de l'Association d'Education, secrétaire de la Société Saint-Jean-Baptiste et se montra toujours très actif dans toutes les oeuvres patriotiques et religieuses. M. Prenovault laisse le souvenir d'un homme bien dévoué au service des siens et de ses compatriotes.

Le défunt laisse, outre son épouse, née Eugénie Kéroack, deux fils, Gérard et Denis, et deux filles, Rév. Soeur Eugène-Avila, de l'Académie Saint-Joseph, et Annette.

Les funérailles, sous la direction de J. Coutu, auront lieu très probablement jeudi, à 9 h., à la cathédrale.

La Liberté prie la famille d'agréer ses bien vives condoléances.

Mort de Mme Jolivet

Mme Clotilde Jolivet, veuve de Noé Jolivet, 200, rue Lawnsdale, est décédée à Saint-Boniface la semaine dernière. La défunte était bien connue et universellement estimée. Elle est morte à l'âge de 70 ans.

Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale. Le service a été chanté par Mgr Jubinville, assisté de MM. les abbés A. Brunet et P. Picton, comme diacre et sous-diacre. L'inhumation s'est faite dans le cimetière de la paroisse. Un grand nombre de parents et d'amis étaient présents.

Les porteurs furent MM. J. Guilbert, W. Coldicott, Léon Drewe, R. Poulain, J.-O. Brunet et D. La Flèche.

Mort de Mme Antoine Landry

Une nouvelle bien pénible vient de nous parvenir, la nouvelle de la mort de Mme Antoine Landry, de Mariapolis. Mme Landry était née Simonne Marcoux, fille de Cléophas Marcoux, vieille famille de notre ville. Elle était la soeur de M. Gabriel Marcoux, inspecteur d'écoles, de Soeur Cléophas, de l'école du Sacré-Coeur, Winnipeg, Soeur Saint-Edmond, Dunrea, Mlles Maria et Alice, Saint-Boniface et cinq autres frères: Antonio, Albert, Georges, Alphonse et Edmond.

Les funérailles ont eu lieu le mardi 23 avril, à la cathédrale de Saint-Boniface, à 9 heures. Mgr W. Jubinville officiait, assisté de M. l'abbé Picton et M. l'abbé Moquin, comme diacre et sous-diacre.

Les porteurs étaient MM. R. Couture, J. Mouard, G. Guyot, A. Leclerc, M. Prud'homme, L. Painchaud.

Mme Landry a grandi à Saint-Boniface et y a fait ses études. Elle a enseigné durant un bon nombre d'années à notre Académie Provencher où elle jouissait du respect universel des enfants et des membres du personnel. Il y a un an et demi, elle avait épousé M. Antoine Landry, de Mariapolis, et voici que la mort vient de la ravir à l'affection de son époux et des membres de sa famille. Mme Landry est morte en donnant le jour à deux enfants qui sont nés viables et que l'on espère pouvoir conserver.

Cette grande affliction a bouleversé tous ceux qui ont connu Mme Landry. Nous prions les familles Landry et Marcoux d'accepter nos plus sincères sympathies.

Au Cercle Molière

Compte rendu de la réunion du Cercle Molière tenue au Mezzanine de l'hôtel Marlborough le 20 avril.

L'assistance, quoique moins nombreuse que durant les derniers mois, n'en était pas moins intéressante et gaie. Après la lecture des minutes de la dernière assemblée par la secrétaire, Mlle M.-P. Bérubé, M. Monnin, trésorier, donna le compte rendu financier, et M. Boutal fit rapport sur les pièces qui seront présentées au public au théâtre Dominion le 29 courant.

Mlle Guertin, organisatrice du programme récréatif, nous avait ménagé la plus heureuse des surprises, en nous amenant M. Art. Gloux, lequel chanta "La Chanson de la Fleur", de l'opéra "Carmen", de Bizet, et comme rappel, "Veux-tu que je revienne te voir". Félicitations sincères à M. Gloux et merci à Mlle Guertin de nous l'avoir amené. Espérons que nous aurons encore le régal d'entendre M. Gloux. Mme G. La Flèche, que tous connaissent et aiment au Cercle Molière, accompagnait M. Gloux au piano. Sans le dévouement et la gaieté de Mme La Flèche, nos réunions ne seraient pas ce qu'elles sont.

Nous avons aussi eu une lecture de pièce sous l'habile direction de Mlle Renée Deniset, "Nuit d'alerte", à laquelle ont participé Mlle Deniset elle-même, ainsi que M. Escaravage et M. Buote. Dans cette pièce, l'auditoire joue le rôle de l'indiscret. Mais avouons que l'intérêt nous a vite coupé la curiosité qu'avaient fait naître les bruits suspects, l'heure insolite de l'action et le lieu étrange où elle se tient. Nous voyons que Mlle Deniset a été à bonne école . . . C'est pour vous, M. Boutal.

Pour clore le programme, Mlle Guertin nous avait aussi amené deux jeunes artistes, Mlle Ruth Gordon, violoncelliste, et Mlle Pearl Hanson, pianiste, lesquelles nous ont joué, "Bard's Legacy", "La Cinquantaine" et "Mélodie" de Gluck. L'auditoire est très appréciateur de belles choses et l'a marqué à ces artistes par des applaudissements prolongés et répétés. Mlle Guertin mérite toute notre sympathie pour le succès toujours renouvelé qu'elle remporte dans l'organisation du programme.

M. le président remercie les artistes de la soirée, et nous nous séparons après divers amusements.

Les demoiselles qui font de la musique pour nous amuser, après dissolution de chaque assemblée, méritent aussi et se sont acquis notre estime et notre reconnaissance. Aussi sommes-nous heureux, chaque fois que nous en avons l'occasion, de le leur rappeler.

La prochaine réunion est celle des élections. Soyons-y en grand nombre; il y va des meilleurs intérêts du Cercle.

A. C.

Cercle Ouvrier Saint-Joseph

Assemblée mensuelle tenue le 16 avril 1940

Cette assemblée a été probablement la plus importante depuis l'organisation du Cercle, par le nombre de membres présents et le sujet de discussion: reconstruction de notre salle.

M. le président se dit content de revoir parmi nous Mgr Jubinville, qui est revenu la semaine dernière de son séjour dans le Sud. Mgr nous indique que pendant son voyage il a souvent pensé à ses paroissiens et qu'il est bien reposé.

Un vote de sympathies est adopté à l'égard des familles A. Michon, C. Fournier, J. Wynant et J.-L. Provençal, récemment éprouvées par le deuil.

Notre organisation se charge du "bingo" au bazar qui a lieu cette semaine pour les camps de la cathédrale, un don de $10.00 est également souscrit pour cette oeuvre.

Depuis le sinistre qui a détruit notre salle de réunion et endommagé nos allées de quilles, celles-ci ont été réparées et les ligues ont pu continuer leurs cédules. Cependant, les membres du Cercle ont constaté le besoin d'une salle de réunion et c'est la raison pour laquelle l'exécutif a été chargé de faire les démarches nécessaires pour la reconstruction de notre local et ajouter trois allées de quilles. Plusieurs réunions spéciales de l'exécutif ont eu lieu et ce travail a été étudié à fond. Les opinions émises par les membres aux assemblées mensuelles ont été considérées et la recommandation a été basée en partie sur elles. Nous pouvons obtenir un prêt suffisant pour cette entreprise à un taux minime d'intérêt. L'édifice pourra être construit où nous sommes situés actuellement et un bail à longs termes, renouvelable à l'échéance, avec option d'achat, peut être obtenu. Les membres présents montrent un vif intérêt dans cette recommandation et font préciser certains points. L'emplacement actuel est idéal et il est d'ailleurs financièrement impossible de changer d'endroit. Un comité de surveillance est nommé pour voir au remboursement du prêt; il est composé de cinq personnes. Cet exposé complété, les membres ont adopté cette recommandation presque à l'unanimité. L'édifice sera 42 par 120 pieds de long, avec une salle de quilles pour six allées complètement finie et un premier étage d'au moins 75 pieds de long. Le chauffage sera à air chaud, la fournaise étant installée dans le sous-sol. D'après les calculs de l'exécutif, il est possible de rencontrer toutes les obligations que nous aurons à l'avenir.

La saison de quilles se terminera par un banquet le 16 mai à la Baie d'Hudson. A cette soirée, les gagnants recevront leurs coupes. Les organisateurs de ce banquet nous promettent une soirée agréable, tâchons d'y assister! Tous les membres du Cercle et leurs dames sont cordialement invités. Entrée sur billet.

Vu l'étendue des discussions pour la salle, le R. P. Faure a bien voulu remettre sa conférence au mois de juin.

Les gagnants de nos prix de présence furent MM. Gustave Larivière et Albert Trudeau.

La réunion se terminera par le chant national.

Le secrétaire adjoint.

Collège de Saint-Boniface Le 24 avril 1940

AU COLLÈGE

Directeur: MAURICE GYDÉ
Chroniqueurs: CHARLES DÉSORCY
LÉOPOLD SABOURIN

XIIIe ANNÉE NUMERO 15 et 16

Et pourquoi pas?...

Si nous consultons un dictionnaire nous y voyons que le mot philosophe vient du grec philos: ami et sophia: sagesse.

Le philosophe est donc un sage. Mais il existe depuis l'antiquité beaucoup de systèmes philosophiques et aucun ne ressemble à l'autre. Nous savons où réside la sagesse; mais il faut la posséder et la vivre. La vie nous apprendra probablement que les vrais sages ne sont pas toujours les plus savants logiciens.

◇ ◇ ◇

Après huit ans passés au Collège nous sommes présentés à la vie gratifiés par nos professeurs du qualificatif flatteur de "sages". Bientôt nous partirons chacun vers notre destinée; nos yeux agrandis interrogent les ténèbres chargées de secrets des années qui vont suivre. Il va falloir nous armer pour nous avancer parmi la foule d'un pas sûr, nous frayer un chemin pour remplir notre tâche... nous attendre à perdre nos illusions, nos rêves, nos enthousiasmes, nos projets... apprendre aussi à nos dépens que la vie comporte peu d'assurances... Mais les philosophes de l'an 40, à la jeunesse ardente, fière et conquérante, sont prêts pour la lutte; ils ne veulent être ni des désespérés ni des résignés.

Ils savent que leur cours classique n'est pas une fin en soi et que l'art de bien mener sa vie ne s'apprend pas dans les livres, mais ils savent aussi qu'il leur a fourni le moyen d'atteindre la vérité, cette vérité que le monde actuel tend de plus en plus à voiler. Et qu'enfin ce cours leur était nécessaire pour leur mission de demain, qu'il sera désormais la base sur laquelle devra s'édifier leur culture, une fois laissés à eux-mêmes sur la route de la vie. C'est en exploitant sans cesse ce premier fond sur lequel nous devons greffer nos futurs actes incrustés de foi, de générosité et de simplicité, que nous ferons honneur au nom que nous portons, au Collège qui nous a instruits.

◇ ◇ ◇

Sachons donc, avant de nous lancer dans "la grande aventure", que rien de grand ni de durable ne peut se faire sans le travail; qu'avant de revendiquer nos droits, nous aurons des devoirs à remplir. Sachons prouver ainsi que ces éducateurs pénétrés de leur rôle que sont les Pères Jésuites, ont préparé "des élèves à la tête bien faite plutôt que bien pleine".

Fiers et conquérants, nous tiendrons parole!

Et pourquoi pas?...

Maurice GYDE, finissant.

Au diner du 7 avril

Figures d'aujourd'hui

LES DIX

Charles Désorcy, de Lorette.
Charles Empson, de Letellier.
Maurice Gydé, de Saint-Boniface.
Louis Hébert, de Radville, Sask.
Jean-Marie Huot, de St-Boniface.
Armand Picard, de Saint-Eustache.
Paul Rodrigue, de Norwood.
David Roy, d'Aubigny.
Léopold Sabourin, de Saint-Jean-Baptiste.
Eugène Vermander, de Saint-Boniface.

Portrait d'ensemble

Nos Aînés vont être bientôt Anciens. C'est un titre qui semble prendre du temps à venir, mais qui, dit-on, est vite arrivé. Titre inévitable. On ne peut empêcher personne de devenir Ancien, pas même, hélas! cette belle dizaine de jeunesses encore fraîches que nous fêtons ce soir.

Mais ce que vous pouvez faire, MM. les Anciens, c'est de vous assurer combien nos Aînés sont dignes de devenir vos cadets. Je voudrais vous y aider, en vous présentant brièvement la dite dizaine.

Pour l'apparence extérieure, c'est facile: voyez — ou plutôt admirez. "Blonds ou noirs, tous aimés, tous beaux", dirons-nous avec le poète. Pompadours sans recherche, permanents naturels, coqs à la Papineau, aimables toupets, toutes ces chevelures ornent sans effort de belles têtes au front penseur, aux yeux méditatifs où brille, une fois ou l'autre, un peu de malice ou même un reste d'espièglerie.

Voulez-vous connaître quelques talents particuliers? Ecoutez.

Ecoutez Eugène Vermander, qui vous charmera — avec ou sans instrument. Aux vêpres, on sait quand il y est, car il fournit la moitié du son à la foule pieuse. Le soliste Huot a déjà, à la cathédrale, fait tourner les têtes, — sans préjudice de la sienne. Notre Roy, David, au nom plein de psalmodie, n'a pas son égal pour filer un amen de ténor. Armand Picard, maître de chapelle, a de la musique dans l'oreille, et du rythme dans le corps, jusque dans les semelles et les talons. Avant de quitter la chapelle, j'aurais dû mentionner nos maîtres liturgistes, dom Sabourin et dom Désorcy, docteurs ès-cérémonies.

Dans le domaine des sports, il faut remarquer de beaux joueurs de hockey: la barrière Rodrigue-Hébert, la ligne Maginot de notre équipe. Leur solidité n'enlève rien à leur agilité et à leur élégance. Les autres, pour l'exercice, se contentent de la marche (ou d'un peu de cinéma), même Maurice Gydé, jadis beau patineur et qui, aujourd'hui, ne fait plus que du style et des résumés.

Sur la scène du théâtre, tous ont passé et repassé dans la diversité des corporations sociales: bûcheron ou roi; curé ou bistro, député ou marmiton, indiens ou seigneurs, cuisinier, ouvrier, musicien, pompier. Rodrigue, au nom cornélien, fut à lui seul garde-champêtre, cheval, puis parrain. Julot, tavernier réussi, mériterait le piédestal où ne put s'établir Vergeot le célèbre cuisinier. Quant à David, il a revêtu tant de robes qu'on ne saurait dans laquelle il serait plus ... belle et vénérable.

Dans le monde des écrivains, il est inutile de vous présenter la direction de la Page du Collège, maître Gydé et ses clercs, qui sont lus jusqu'à Montréal. Sur bien des sujets, leur plume a dit le dernier mot —ou l'avant-dernier.

L'art de la parole est plus généralisé. Orateurs politiques, comme un Empson ou un Sabourin; orateurs de circonstances, comme un Huot; conférenciers, comme un Gydé; débattants, comme un Désorcy ou un Hébert; tous brillent à leur tour dans la causerie quotidienne de classe, et tous, ou presque, ont reçu des élèves, des professeurs, des surveillants et du Père Préfet, le témoignage non équivoque de ne pas avoir leur langue dans leur poche. Il faudrait montrer les nuances: Armand plus volubile que Louis, par exemple; Charles Empson plus direct peut-être et un tantinet plus tranchant que l'autre Charles; le timbre de David différent de celui d'Eugène. Hélas! on ne peut tout dire sur eux qui en ont tant dit!

Ce coup d'oeil jeté sur nos aînés en donne une idée incomplète, presque injuste. Je n'ai à peu près rien dit d'Armand Picard, qui ne refuse aucun service, qui peut faire tout, qui peut en dire encore plus, et qui est pour une classe un excellent antidote contre la mélancolie. D'Eugène Vermander, je n'ai pas signalé les grands voyages (en vacances, évidemment), les grandes chasses aux jours de grand congé dans les bois circonvoisins, chasses dont, à parler sincèrement, je n'ai jamais vu ni su le résultat. Il faudrait dire l'admiration qu'excite en nous la persévérance au travail d'un Louis Hébert, non moins admirable que son historique homonyme.

Les qualités communes de bonne humeur, de droiture, d'entr'aide, de sociabilité—que nous rappelle constamment la bonne figure de Paul Rodrigue — ont mérité à nos Finissants la popularité dont ils jouissent. Et parlant de popularité en ce réfectoire, je ne saurais mieux terminer qu'en évoquant l'image du bon grand Charles Empson, serviteur de tous, dont les Petits, ses grands amis, commencent déjà à pleurer le départ.

Robert FONTAINE,
Philosophie I.

Médaillon

Le 6 février 1918, non loin d'un petit village appelé Fisher Branch, un mignon garçon rose ouvrait les yeux sur un monde étonné, quasi ravi; le lendemain, le baptême le faisait David — comme l'histoire l'avait fait Roy.

Le petit garçon rose n'est plus, car depuis ce jour, grande métamorphose. La petite tête chauve où frisaient quelques poils blonds est devenue dôme imposant de Philosophe; les poils blonds ont évolué en une tignasse brune et lisse; les petits yeux se sont agrandis et ont pris la teinte définitive de brun foncé. Le nez s'est légèrement allongé (comme il convient), le menton s'est prononcé, la bouche s'est... demandez à ses confrères, la taille s'est développée naturellement, dans la grâce. Bref, du mioche d'il y a vingt-deux ans, plus rien, si ce n'est l'expression candide de la physionomie et un soupçon de cette coquetterie qui caractérise le jeune âge.

Il y a huit ans David, avec les références de la révérende Soeur Supérieure, laissait l'école et faisait irruption aux Eléments latins. Dès lors, il ne fit que s'illustrer.

Immédiatement on crut voir en lui une réplique du bon saint qui occupe la niche centrale au maître-autel de notre chapelle, et le voilà "Curé d'Ars". Son frère, qui vint le rejoindre deux ans plus tard, dut se contenter du titre de "Vicaire".

Chez David, la délicatesse, la courtoisie, la franchise sont autant de qualités qui lui ont attiré l'estime de ses confrères; exempt de rancune, assez bonasse et un brin cocasse, il fut toujours la cible préférée de la taquinerie générale.

L'esquisse ne serait pas complète si on ne saluait en David l'artiste, le peintre, le dessinateur, le Caruso moderne, l'acteur, et en celui-ci le personnificateur célèbre de caractères féminins. Il fut d'abord une glorieuse Dame Magloire, et termina dans Zéphyrine la "valse brisée" de "son coeur d'amour". Quand il n'était pas femme, il était aussi... dangereux. Il fut le Feu, mauvais conseiller, et Merlin, l'enchanteur de la forêt. Une fois, il est vrai, il fut homme, dans le célèbre Vergeot; mais rappelez-vous que, selon l'inscription du monument, il est, pour la postérité, "père et maire de Vas-y-Voir"...

David s'envole. Où qu'il aille se poser, le suivront l'estime, et les meilleurs voeux de la population collégienne.

Clément LAVOIE,
Philosophie I.

Les difficultés ne sont pas faites pour abattre, mais pour être abattues.

(Abbé de PONCHEVILLE).

ALLOCUTIONS

prononcées lors du diner offert aux finissants par l'Association des Anciens Elèves, le 7 avril, au Collège

AUX FINISSANTS

(Notes du discours de M. l'abbé Antoine d'Eschambault, chancelier du diocèse).

Une réunion comme celle de ce soir est salutaire à bien des points de vue. Elle établit un contact utile entre étudiants actuels et étudiants "anciens" de l'Alma Mater. Et par conséquent elle est un symbole de la vie, c'est-à-dire la continuation de la lignée des traditions, des travaux, des efforts de ceux qui précèdent par ceux qui suivent. Succession, prolongation superbement figurées, dans la devise des Anciens Elèves par ce "flambeau de la vie" que se passent les coureurs.

De telles réunions nous permettent encore de nous mieux connaître, Anciens et élèves actuels. Vous ne nous en voudrez pas si nous admettons que bien des élèves nous sont inconnus. Nous vous pardonnons volontiers de ne pas connaître tous nos noms et nos faits illustres! Engagés dans la besogne obscure des études, nous comprenons que vous ne puissiez guère parfaitement connaître les Anciens; vous n'en avez pas souvent le temps ni l'occasion. La plupart des Anciens n'en ont guère plus l'occasion... Tous comprennent cependant combien ces contacts sont utiles. Et nous devons au moins essayer de profiter des quelques rares occasions qui nous sont données.

Enfin une réunion comme celle-ci est pour plusieurs un avertissement. Elle nous rappelle que le temps passe...

Le temps s'en va, le temps s'en va, [Madame,
Las! le temps, non! mais nous, nous [en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame...

Chaque réunion comme celle-ci nous fait constater que le **terminus a quo** s'éloigne et que le **terminus ad quem** se rapproche! Constatation parfois désagréable et sur laquelle nous n'aimons pas nous appesantir; mystère des heures fugitives sur lequel on pourrait épiloguer indéfiniment. Puisse-t-il au moins nous convaincre de la **valeur** du temps!

J'imagine que vous attendez de moi quelques avis ou conseils, quelques souhaits; et surtout que vous espérez que je ne serai pas trop long! Je voudrais vous satisfaire sur tous ces points!

✦ ✦ ✦

Permettez-moi d'abord de mêler les conseils et les souhaits. Je voudrais que mes conseils fussent si à point et si salutaires que l'on puisse, comme le meilleur des voeux, en souhaiter la réalisation. En formulant mes avis, — qui sont en même temps au moins implicitement des souhaits, — j'ai conscience de la responsabilité qui s'attache à toute parole publique, qui doit être l'expression extérieure d'une vérité interne, — tout comme j'ai souci de vouloir vous dire des paroles marquées non seulement de sincérité, — vous n'en doutez pas, je suis certain, — mais encore des paroles qui puissent vous être utiles et salutaires. J'ai, un jour de Rhétorique, trouvé une phrase d'un vieil évêque, Mgr Baunard, auteur du "Vieillard" et autres ouvrages, phrase qui m'est toujours restée présente à la mémoire. Je n'ai pas eu besoin de recourir à mon fichier pour vous la citer. Elle me paraît synthétiser superbement le but de l'éducation chrétienne. "Faites en sorte", disait Mgr Baunard, à un groupe de jeunes gens qui, comme vous, terminaient leurs jours de collège, "faites en sorte que vous ayez toujours l'intelligence dans la lumière, le coeur dans la chaleur et la conscience dans la force".

Permettez-moi de faire mienne cette belle pensée et d'en faire le commentaire approprié.

L'intelligence dans la lumière

"L'intelligence dans la lumière". Cela signifie qu'on se dédie au culte de la vérité. Tâche difficile... Il faut d'abord être convaincu soi-même! Il y a un **ensemble heureux** fait de conviction personnelle, de respect dû à la vérité révélée, d'expérience, de tolérance. Un ensemble heureux où il est difficile de dire quelle est la part de chacun des facteurs, mais où le tout est visible. Synthèse de la culture, de l'humanisme et de l'idéal chrétien, lequel a le plus grand respect pour la culture, qu'il considère non comme une fin mais comme un moyen d'atteindre le vrai et le bien. Saint Augustin a été le prototype de cette harmonieuse synthèse. Saint Augustin avant sa conversion, le dilettante, l'érudit, dont l'idéal était le "studium sapientiae"; puis saint Augustin devenu chrétien, conservant son respect pour la culture, mais désormais **homme complet**.

J'aurais aimé, Messieurs, à cet endroit de mon court exposé, vous parler de la valeur des études que vous avez faites. La discussion m'entraînerait bien loin. Je sais qu'on en est venu à douter, en certains milieux, de cette valeur elle-même. J'avoue que certaines objections d'ordre pratique attendent une réponse et que certains problèmes du même ordre semblent exiger une solution. Peut-être cette réponse et cette solution sont-elles relativement faciles.

Quoi qu'il en soit, n'allez pas sous-estimer la valeur **formatrice** de l'enseignement que vous avez reçu. Permettez-moi pour vous aider, de faire une distinction entre **formation** et **information**.

Les humanités modernes tendent à l'information; les anciennes à la formation! La formation, cela veut dire apprendre à juger, à raisonner, à apprécier et non simplement à retenir. L'homme complet n'est pas l'érudit, mais celui qui est susceptible de réflexion, d'esprit critique et synthétique. Sans doute toute science peut former et discipliner. Mais le fait qu'on oublie pour le moment, par l'étude des langues anciennes, des systèmes d'autrefois, le but utilitaire **immédiat** fait qu'on s'attache davantage à **l'idée**; que l'esprit se développe avec moins de préoccupation immédiate et qu'une fois la période formatrice terminée, on se sent mieux outillé pour aborder les problèmes concrets.

Encore une fois, cette discussion entraînerait loin. Mais je suis convaincu, profondément, de la valeur des études classiques et je suis convaincu que c'est le plus beau don qu'un père qui en a le moyen puisse faire à un fils qui a les talents et le goût voulus.

Vos études ne vous aideront guère si vous n'avez pas acquis, au cours de ces années de gymnastique intellectuelle, le goût des études et des choses intellectuelles. Ici un double écueil à éviter: le dilettantisme de l'égoïste qui subordonne tout à ses goûts littéraires ou artistiques, et la paresse intellectuelle qui fait prendre le chemin le plus facile. Inutile de dire que c'est la tentation qui vous guette au cours de la route. Mais sur ce chapitre serait-ce trop demander que de vous prier d'être de votre temps et de donner généreusement de votre personne. Si l'élite, que vous serez censé être, refuse de payer de sa personne, comment peut-on espérer bâtir une cité durable? Soyez certains d'une chose; le fait que vous avez des études classiques ne vous donne pas ipso facto un diplôme de compétence ni ne vous donne des droits spéciaux auprès de vos compatriotes. Vous devez humblement prendre votre rang et mettre l'épaule à la roue. Si vous avez de la valeur, cette valeur percera.

Mais il n'y a pas que votre formation intellectuelle et le bagage—très mince—de vos connaissances. Il y a le second point, auquel je me hâte de passer.

La conscience dans la force

Pour avoir fait des études plus avancées, ne vous croyez pas à l'abri d'efforts futurs... Je vous le disais tout à l'heure. Le fait des mêmes études ne vous donne pas les qualités humaines et chrétiennes que nous voulons voir dans des hommes soucieux de leur bien et du bien des membres de l'humanité.

Il ne faudrait pas oublier de pratiquer les vertus les plus essentielles à une communauté d'êtres civilisés. Il est une vérité de l'esprit que l'on attend de vous; il est une rectitude morale que l'on est aussi en droit d'espérer.

Tous les moyens ne sont pas bons, même pour des gens instruits. Soyez plutôt scrupuleux sur le terrain de l'honnêteté. Et je ne parle pas ici de manipulation de fonds, ni de détournement de biens. Je parle d'une certaine forme de décence et de simple honnêteté chrétienne qui fait qu'on estime son prochain et qu'on essaie de l'aider au lieu de se servir de ses talents et de son instruction pour commettre de ces petites saletés qui dégoûtent probablement plus que certaines déchéances arrachées par la faiblesse et qui demeurent toujours incompréhensibles.

Votre situation dans le monde vous impose une honnêteté foncière et fondamentale. Lacordaire a dit un jour: "Je tiens par-dessus tout à l'intégrité du caractère: plus je vois les hommes manquer et faillir ainsi à la religion qu'ils représentent, plus je veux, avec la grâce de celui qui tient les coeurs dans sa main, me tenir pur de tout ce qui peut compromettre ou affaiblir en moi l'honneur du chrétien. N'y eût-il qu'une âme attentive à la mienne, je lui devrais de ne pas la contrister, mais lorsque, par suite d'une Providence divine, on est le lien de beaucoup d'âmes, le point qu'elles regardent pour s'affermir et se consoler, il n'y a rien qu'on ne doive faire pour leur épargner les défaillances et les amertumes du doute".

Je voudrais insister encore sur cette honnêteté, cette intégrité du caractère, cet esprit de loyauté, mais je dois marcher. Ne soyez pas de ces pessimistes qui voient le mal partout et supposent constamment chez les autres des intentions basses et spéculatrices, mais soyez des hommes loyaux et francs...

Le coeur dans la chaleur

Enfin, "le coeur dans la chaleur". C'est-à-dire l'amour des grandes causes. A votre âge ce doit être facile! L'amour de l'Eglise dont vous avez tant reçu. Je ne puis jamais lire sans une émotion profonde ce que disent de la sainte Eglise ces convertis qui sont venus de si loin se reposer dans ses bras maternels. Je songe à tout ce que l'Eglise a fait pour l'humanité au cours des siècles: à son action intellectuelle, à son action sociale, à ces milliers d'initiatives de toute espèce entreprises pour le soulagement de l'humanité, et je me sens rempli d'une admiration profonde. Et la parole de Ruskin me revient: "The Church has always recognized in small as well as in great things, the individual value of every soul".

L'amour de votre pays, non seulement du Canada français et de l'époque française, mais du Canada tout entier. Cela ne nuit pas à l'amour que chacun a pour le coin de terre où il est né. Pour nous, c'est ce Manitoba où nous sommes les successeurs des pionniers. Nous devons continuer leurs luttes et tout en adaptant nos moyens aux besoins actuels, ne jamais perdre de vue le but à atteindre. Depuis cent ans ici au Manitoba, le groupe français lutte pour ses droits. C'est vers 1840 que Riel père s'éleva contre le monopole de la fourrure. C'est à peu près à la même date qu'on demanda un représentant au conseil d'Assiniboia. Puis ce fut 1870, puis 1890, puis 1916.

De quoi demain sera-t-il fait? N'ayons pas d'illusions folles. Mais préparons-nous aux luttes de demain pour l'Eglise, pour la patrie. Vous devez, vous, être au premier rang de ces lutteurs, l'intelligence dans la lumière, la conscience dans la force et le coeur dans la chaleur.

AUX ANCIENS

Finissants du Collège, nous sommes entourés ce soir de tous nos amis.

Nous avons près de nous les Pères qui, après nous avoir abrités longtemps, viennent reconduire leurs fils jusqu'au seuil de l'Alma Mater.

Nous avons à nos côtés les élèves. Depuis un temps plus ou moins long, ils nous ont suivis à travers les sentiers du cours classique, et ils viennent, une dernière fois, serrer la main de leurs aînés.

Et quand nous voyons ces vieux amis plus que sincères, et ces jeunes amis cent fois fidèles, groupés ce soir autour de nous, nous comprenons mieux toute la portée de cette fête d'adieux, et nous ressentons davantage que "partir, c'est mourir un peu". Inutile de le dissimuler à vos yeux. Il s'est fait en nous, ces derniers temps, une plaie délicate et profonde qui mettra du temps à guérir.

Mais s'il est rude de quitter notre vieux collège, de briser toutes nos attaches secrètes, d'abandonner ceux qui nous sont les plus chers, du moins s'offre à nous une inestimable consolation. De nouveaux amis, les Anciens, sont revenus nous accueillir à bras ouverts au sortir de cette institution. Ils seront nos indispensables compagnons à travers ce monde charmant aux épines duquel on s'accroche.

Le temps a passé vite, comme on nous l'avait prédit, et comme nous ne voulions pas le croire. Les huit années traditionnelles du cours classique sont un long voyage, que tous n'ont pu faire. La Providence a voulu—ou simplement permis—que la quarantaine du début fût réduite aujourd'hui à notre dizaine, mais une dizaine de bons lurons qui avons gravi la côte la main dans la main.

Il y a aussi une autre main, une main qui nous a guidés, et qui nous a guidés longtemps. Sept années consécutives, nous avons eu le bonheur d'avoir pour supérieur le R. P. Béliveau. Ce bonheur s'est accru, les deux dernières années, du privilège qu'ont les Philosophes d'avoir pour maître le Père Recteur lui-même. Sept ans de sollicitude paternelle suffisent amplement à créer un droit à la reconnaissance.

En nous en tenant à la reconnaissance collective, — comme classe, — nous ne pouvons omettre le nom d'un Père que nous avons connu de réputation dès l'entrée au Collège, qui, de la versification à la fin du cours, nous a chiffré et déchiffré bien des choses, et auquel nous devons une partie de notre salut, — du moins pour ce qui est du baccalauréat. Nous disons donc un grand merci au Père Chicoine. C'est une belle chose que la science! Cinq années denses et assidument suivies nous l'ont démontré. Mais aussi: "Patience passe science". Nos cinq années nous ont démontré dans le savantissime Père Chicoine, la vérité de ce proverbe, mais dans un sens nouveau: la patience du P. Chicoine dépasse sa science quasi illimitée. Nous pouvons l'attester hautement, —presque bruyamment!

Tous nos maîtres, tous les Pères du Collège méritent notre reconnaissance, — sans parler des raisons particulières à chacun de nous. Leur dévouement, qui a même amené quelques-uns de nous au Collège, a donné à tous le goût d'y revenir plus souvent. Leur renoncement nous a appris, plus encore que leur parole, à servir une grande cause.

Comme on nous l'a souvent fait remarquer, le Collège a amplement prouvé la valeur de son cours dans la personne de ses Anciens. En consultant le palmarès, en y voyant les succès éclatants de nos devanciers dans les multiples spécialisations, l'on ne peut s'empêcher de conclure à la supériorité de la formation classique, à l'ampleur de la culture générale qu'elle donne.

Je fais mienne l'affirmation d'un confrère qui n'a pas coutume de se payer de mots: "Je suis content, très content d'avoir fait mon cours classique; et je suis surtout très heureux de l'avoir fait au Collège de Saint-Boniface". En effet, nous avons tous conçu un véritable amour filial pour notre Alma Mater. Mais la preuve la plus convaincante de notre sincérité sera celle que donnera par le succès de sa vie chacun des finissants de 1940.

Merci, chers Anciens, de nous avoir conviés au banquet de l'amitié. Grâce à vous, la sortie du cours classique devient comme une seconde entrée, qui revêt un peu des charmes de la première.

La devise de notre classe nous commande d'être "fiers et conquérants". Il me semble que son accomplissement nous sera facilité, puisque nous entrons dans la course — "quasi cursores" — à votre suite et à votre exemple.

Charles DESORCY.

La Ferme des Pins

(Harry Bernard) Illustrateur: Ernest Sénécal, Montréal.



Pourtant il en coûtait au fermier de quitter le pays. Il était rivé à sa terre, y avait vécu des jours heureux. Il partirai, mais la séparation ne serait que physique. S'il s'en allait, ce n'était pas de sa faute. La race l'exigeait. Il ne fallait pas que Robert eût l'esprit français.



Le lendemain, le père avertit Robert qu'il avait besoin de lui pendant l'après-midi. "C'est à cause de la clôture de pierres, expliqua-t-il, j'ai vu qu'elle était démolie". "C'est peut-être les enfants, conclut Robert". Le vieux n'avoua pas qu'il était le démolisseur.



Le père et le fils réparèrent les dégâts; ils replacèrent les pierres, l'une sur l'autre. "Ce mur-là, dit le fermier, c'est moi qui l'ai construit. Il y avait tant de cailloux sur la terre, j'voyais pas le jour d'en venir à bout. On a travaillé dur."

La presse de langue non anglaise aux Etats-Unis

Combien de journaux et de revues paraissent aux Etats-Unis en langue autre que l'anglais?

D'après un relevé fait par le "Foreign Language Information Service" il y a aux Etats-Unis un total de 1,047 publications en langue étrangère, dont 118 quotidiens et 567 hebdomadaires. Les autres publications sont semi-hebdomadaires, semi-mensuelles, etc.

Le nombre des journaux et revues en langue anglaise s'élevait, en 1937, à 13,028 dont 2,228 quotidiens et 6,793 hebdomadaires.

Depuis 1937 le nombre des quotidiens anglais aux Etats-Unis a diminué d'une centaine. Celui des hebdomadaires s'est maintenu.

Les cendres de lord Tweedsmuir

ELSFIELD, Oxfordshire, Angleterre — On a déposé les cendres de lord Tweedsmuir, ancien vice-roi du Canada, dans une petite église du 12e siècle, située sur la crête d'une petite colline d'Elsfield. L'endroit avait été choisi par le défunt. Ses restes se trouvent à reposer à l'ombre du manoir familial. Les membres de la famille, y compris lady Tweedsmuir, ses trois fils, sa fille et sa mère, étaient présents à la cérémonie.

Un héros: le général Freyberg

Le major général Freyberg, qui commande le corps australien débarqué à Suez, est une grande et glorieuse figure. Ce colosse de près de 6 pieds de haut, que ses camarades de combat avaient plaisamment surnommé "Tiny, le mignon", accomplit, en 1915, aux Dardanelles, un exploit renouvelé de la légende grecque d'Héro et Léandre. Le corps enduit de peinture noire, il se mit à l'eau, une nuit, et, poussant devant lui un radeau porteur de torches, alla débarquer sur la rive opposée, à plusieurs kilomètres de là, pour simuler un débarquement, tandis que nos forces débarquaient réellement sur un autre point.

Après les Dardanelles, ce fut le front français, où Freyberg fut neuf fois blessé et gagna la Victoria Cross et plusieurs autres décorations. Ses graves blessures n'avaient pas abattu son énergie. Peu après l'armistice, il entreprit la traversée de la Manche, mais ses forces l'abandonnèrent à 300 mètres du but.

Le général Freyberg, qui avait pris sa retraite en 1937, était désigné non seulement par ses hauts faits d'armes, mais par sa connaissance du Moyen Orient, pour commander les forces expéditionnaires qui affirment la maîtrise des alliés sur un point stratégique de première importance.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Norbert

Le vendredi 19 avril à l'occasion du vingtième anniversaire de mariage de M. et Mme Omer Grenon, de Fort Rouge, avait lieu une soirée impromptue à la résidence de Mme Henri Gousseau. La salle de réception, artistiquement décorée pour la circonstance, présentait un très bel aspect.

L'adresse fut lue par Mlle Antoinette et une bouquet de fleurs offert par Jean Grenon, enfants de M. et Mme Grenon.

De nombreux cadeaux furent offerts. M. Grenon, en termes très émus, remercia cordialement l'assistance.

On remarquait parmi les invités des parents et des amis venus de toutes parts, quelques-uns d'assez loin, pour offrir leurs hommages aux jubilaires.

Pour rehausser la fête, nous avions le bonheur d'avoir parmi nous le Rév. Père Joseph Gousseau, S.J., qui, lui aussi, adressa la parole.

La soirée se passa avec beaucoup d'entrain, un excellent réveillon fut servi.

On ne se quitta qu'à une heure très avancée, emportant chacun un bon souvenir de cette réunion de famille.

La Broquerie

Naissances

Marie-Luce-Monique, enfant de M. et Mme Napoléon Boily, née et baptisée au cours d'avril. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Tétreault, oncle et tante de l'enfant.

Joseph-Hermann-Raynald, enfant de M. et Mme Mathias Fisette, né et baptisé à Sainte-Anne-des-Chênes, au cours d'avril. Parrain et marraine, M. Alphonse Boisjoli et Mlle Eva Boisjoli, grand-père et tante de l'enfant.

• • •

Le correspondant de la Liberté est toujours à votre disposition. Si vous avez quelques nouvelles à faire paraître, veuillez les remettre à Stanislas Bisson avant le dimanche de chaque semaine.

N.-D. de Lourdes

Naissance

Le 7 avril, Robert-Marcel-Raymond, fils de Marcel Lafrance et de Eméla Boisvert.

• • •

Dimanche 7 avril, dans l'après-midi, eut lieu une belle réception de Croisés, Jécistes et Jacistes.

• • •

La semaine dernière, M. N. Chalumeaux est venu en visite à Lourdes.

• • •

Vendredi soir, à 8 h., tous les paroissiens de Notre-Dame de Lourdes et plusieurs groupes des paroisses voisines étaient présents à la soirée d'adieu donnée en l'honneur du R. P. Pelletier qui, le lendemain matin, après avoir célébré la sainte messe, nous quittait pour répondre à l'ordre d'appel venu de France.

La fanfare, le choeur de chant, les enfants des écoles du village et de la campagne nous ont donné un programme intéressant et varié où chacun à sa façon a su exprimer les sentiments d'affection et de reconnaissance portés au R. P. Pelletier. Puis M. Pierre Bazin aîné, syndic paroissial, quoique très ému, a lu au nom de tous l'adresse suivante:

Mon Révérend Père,

C'est avec une véritable tristesse que la paroisse tout entière a appris la nouvelle de votre départ.

Notre paroisse étant un vaste champ d'apostolat, nous avions espéré que l'activité que vous y déployiez depuis plusieurs années, pour la cause nationale française, vous eût donné droit de continuer encore cette mission toute à l'avantage de la France qui a besoin de tous les efforts combinés de ses enfants.

Le soldat se rencontre ailleurs que sur le champ de bataille. Dans votre tâche vous êtes aussi soldat et soldat d'une noble cause.

Sept ans déjà d'écoulés depuis le jour où vous nous apportiez, à Notre-Dame-de-Lourdes, votre jeunesse, votre activité, votre bonne volonté: toutes qualités que notre bon curé, le R. P. Champagne, a su si bien apprécier en vous associant à toutes ses oeuvres.

Nombreuses sont ces oeuvres paroissiales auxquelles vous avez donné le meilleur de votre temps, avec tout votre coeur de prêtre.

Visiteur des écoles: vous vous êtes toujours efforcé d'y maintenir des institutrices de notre religion et de notre langue, les encourageant par vos bons conseils, dans leur tâche si ardue d'éducatrices.

Enseignant le catéchisme aux enfants, vous avez su, avec fermeté, expliquer et graver dans leurs âmes les vérités de notre religion, qui sont les principes de la vie chrétienne. Indulgent avec eux, ils étaient avec vous confiants et sans contrainte.

Le Cercle Jeanne d'Arc vous doit aussi de s'être maintenu en vigueur pendant plusieurs hivers. Par votre dévouement et vos travaux, vous avez entretenu ses activités, groupant les jeunes et les maintenant dans une bonne voie. Cet hiver encore, dans les sports qui enthousiasmaient tant notre jeunesse, vous avez été pour le bon Père Boileau, un dévoué collaborateur.

Les missions de notre paroisse ont eu aussi leur part. Nos hivers sont rudes, les distances longues, leurs parcours sont souvent pénibles. Votre courage, votre robuste santé ont permis la desserte de ces missions par des temps très rigoureux, soulageant ainsi nos autres bons Pères, plus âgés et moins favorisés que vous dans leur santé.

Du côté spirituel, que n'aurions-nous à dire!... visite aux malades, encouragements aux affligés, ponctualité et dévouement toujours. Sur ce terrain si délicat, laissons le bon Dieu le seul juge. Il saura bien récompenser un apostolat si fécond.

Votre générosité, cher Père, vous a gagné tous les coeurs: bon, aimable, affable avec tout le monde, vous avez conquis l'estime et la sympathie générale. Vous êtes le prêtre qu'on aime et qu'on voudrait garder toujours. Mais l'irrévocable est là: vous devez partir: c'est le devoir. Nous nous inclinons, mais dans nos coeurs resteront inoubliables ces quelques années que vous avez passées parmi nous.

Merci pour tout votre dévouement et je suis sûr d'être l'interprète de toute la paroisse en vous exprimant ici la reconnaissance, l'affection et les voeux bien sincères de tous pour que Dieu vous protège et vous garde. Nous le prierons de vous ramener promptement, sain et sauf, au milieu de nous. Ce n'est donc pas un "adieu", cher Père, mais un "au revoir".

En terminant, permettez-moi de vous offrir, comme un bien faible témoignage de notre reconnaissance, une toute petite obole, don spontané de la paroisse. Elle vous aidera à vous procurer le nécessaire pour célébrer les saints Mystères au front et à continuer ainsi votre ministère dans un nouveau champ d'action.

Ensuite le R. P. Champagne a rappelé quelle était la mission du prêtre partout où il se trouvait, en assurant le R. P. Pelletier que tous les paroissiens de Notre-Dame-de-Lourdes sauraient demander au bon Dieu la grâce de le protéger et d'accomplir courageusement son devoir.

Cette belle soirée de famille se termina par les remerciements sincères du R. P. Pelletier qui fut très touché de tous les voeux exprimés et il nous assura que son coeur de prêtre saurait ne pas oublier.

Thibaultville

Samedi dernier, 20 avril, sépulture de Rosa Vandal, épouse de Joseph Therrien. La défunte laisse pour pleurer sa perte de nombreux enfants en bas âge, dont deux sont présentement patients à l'hôpital de Saint-Boniface.

Nos sympathies à la famille Joseph Therrien si gravement éprouvée.

• • •

Dimanche prochain, 28 avril, Mme Jean Vermette, l'aînée des candidates, 73 ans, donnera une soirée à la salle paroissiale de Thibaultville. Bienvenue à tous les amis.

• • •

A cette soirée de dimanche prochain, les paroissiens de Thibaultville auront la bonne fortune d'entendre encore le groupe de musiciens de Sainte-Anne, "les rangers", qui suscitent l'enthousiasme partout où ils jouent.

Vassar

Bazar

Il y aura les samedi soir et dimanche 11 et 12 mai, un bazar organisé par la mission de South-Junction. Une journée qui sera certainement bien employée par les candidates qui rivaliseront d'ardeur, afin de recueillir le plus d'argent possible pour avoir l'honneur de sortir bonne première de ce tournoi d'émulation. Nous savons que les paroissiens de South-Junction sont renommés pour leur grande générosité. Avec une présidente comme Mme Denis Beaudry, une vice-présidente comme Mme Athanase Brisebois, et des aides précieuses comme Mlles Cécile Gagnon et Alma Gobeil, nous sommes assurés d'un succès sans précédent. Les prix sont nombreux et variés, nous dit-on. Allons encourager cette paroisse-soeur comme elle a coutume de nous encourager quand nous avons notre bazar ou notre pique-nique annuel.

Service anniversaire

Le 16 avril, M. l'abbé S. Gauvin, prêtre déservant de Vassar pendant l'absence de M. le curé A. Dufort, s'est rendu à South-Junction, chanter le service anniversaire de feu Mme Omer Trudel, née Léa Tardy.

Soirée

Notre soirée de cartes, le 14 avril, avec projections lumineuses, a rapporté la jolie somme de $32.00. Nous remercions bien cordialement toutes les personnes présentes à cette soirée, ainsi que les organisatrices, pour le grande dévouement dont elles ont fait preuve.

Du nouveau sous le soleil

On annonce que des personnes très en vue de la paroisse, désireuses de promouvoir l'éducation chez les élèves du couvent, décerneront des prix (livres) aux examens de fin d'année, aux élèves les plus méritants. C'est une innovation que nous tenons à signaler et qui nous montre combien on s'intéresse à cette jeunesse, espoir de glorieux lendemains. Nous les félicitons de ce geste gracieux autant qu'aimable. Qu'on se le dise!

Otterburne

Baptêmes

Dimanche 14 avril, le R. P. curé a baptisé Marie-Gisèle-Aline, enfant de M. et Mme Gustave Fredette (Léontine Nicolas). Les parrain et marraine furent M. et Mme Philodor Fredette, grands-parents de l'enfant.

Dimanche 21 avril, a été baptisé Joseph-Sylvio-Marcel, né le même jour, enfant de M. et Mme Gédéon Lévesque (Elisabeth Bacon). Les parrain et marraine furent M. et Mme Mathias Bérard, oncle et tante de l'enfant.

Noces d'argent

Dimanche soir 14 avril, M. et Mme Frank Demers célébraient au milieu d'un groupe d'amis, leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. La fête eut lieu dans la salle de l'école Saint-Viateur-Est. Une adresse fut lue aux jubilaires par une de leurs filles. Quatre gentilles petites nièces présentèrent ensuite à Mme Demers un bouquet de fleurs accompagné de trois jolis compliments pleins d'une grâce toute enfantine. La soirée se continua dans l'entrain et la gaicté jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

A nos correspondants

Nous prions nos correspondants de bien vouloir nous faciliter la tâche en nous adressant leurs chroniques le plus tôt possible.

Nous ne pouvons garantir l'insertion dans le numéro de la semaine des correspondances qui nous arrivent après le lundi.

Qu'on veuille bien aussi ne pas attendre à la dernière minute pour nous communiquer par téléphone des nouvelles qui peuvent être transmises deux ou trois jours plus tôt.

Les communications anonymes ne sont pas acceptées. Nous avons besoin de savoir qui nous renseigne. Signez votre nom, qui restera entre nous.

Les bureaux de la "Liberté" sont à Winnipeg (619, avenue McDermot) et non pas à Saint-Boniface.

Merci!

Maison Saint-Joseph

La Maison Saint-Joseph avait l'honneur de recevoir, samedi dernier, la visite de Son Excellence Mgr Joseph-Arthur Papineau, évêque de Joliette, qui daigna venir prendre le dîner chez les Clercs de Saint-Viateur d'Otterburne, en compagnie de Son Excellence Mgr Béliveau et de Mgr Jubinville.

Nous sommes très reconnaissants à Son Excellence de cette visite d'amitié. L'évêque de Joliette aime à s'entendre nommer l'évêque des Viateurs. C'est en effet dans la ville de Joliette, qui faisait partie alors du diocèse de Montréal, que cherchèrent leur premier refuge, en 1847, les trois fondateurs de l'obédience canadienne des C. S. V., amenés de Vourles, en France, par Mgr Bourget. Aujourd'hui, dans cette même ville de Joliette, devenue ville épiscopale, les C.S.V. possèdent la Maison Provinciale de l'une des deux provinces canadiennes, avec le Noviciat et le Scolasticat des Etudiants en Théologie.

Le rapport Sirois

OTTAWA — Contrairement à ce qu'allègue une dépêche de Québec, publiée par un journal du matin de Montréal, les gouvernements des provinces n'ont pas encore reçu d'exemplaires du rapport de la Commission Sirois, sur les relations fédérales-provinciales. Au bureau de la Commission à Ottawa, on nie absolument que le contenu du rapport soit connu par qui que ce soit, en dehors du personnel qui a travaillé à sa préparation. Par conséquent, ni le gouvernement de Québec, ni le gouvernement fédéral ne possèdent encore de copie du rapport.

On ignore quand le gouvernement rendra le rapport public.

On a employé plus d'électricité en 1939

Il n'est pas étonnant que Winnipeg soit connu comme "la Ville Electrique". D'après des chiffres récents publiés par la City Hydro, la consommation ordinaire d'électricité dans les maisons de Winnipeg en 1939 a atteint 4,861 heures kilowatt —un nouveau record mondial! En 1938 la consommation avait été de 4,838 heures kilowatt. Cela donne une idée du goût croissant de M. et Mme Winnipeg pour que tout soit à l'électricité dans leur maison moderne.

La City Hydro révèle aussi un profit de $312,664.95, bien que les prix de l'électricité à Winnipeg soient les plus bas du Continent. $312,000.00 de cette somme ont été transférés aux fonds de revenu général de la Ville pour aider à équilibrer le budget et à soulager les contribuables.

La City Hydro a payé des taxes s'élevant à $89,143.08 en 1939; $112,422.01 ont aussi été payés au Gouvernement provincial pour le loyer des emplacements de pouvoirs d'eau et les règlements du niveau de l'eau.

La dernière année a été vraiment couronnée de succès pour la City Hydro et tout indique un surplus substantiel pour 1940.

UNE FAMILLE DE MILITAIRES

C'est celle de M. et Mme Eugène Boittiaux, de Winnipeg, qui aura cinq de ses membres en service actif.

La guerre, source de tant de deuils, de cruautés et de ruines, est aussi pour quelques-uns la plus belle et la plus imprévue des aventures. Il y a en ce moment à Winnipeg un jeune Canadien français de 23 ans qui, envoyé d'ici le 3 septembre dernier comme marin au poste d'Esquimalt, C.-B., a parcouru en moins de sept mois 40,000 milles sur mer et visité les cinq parties du monde. C'est Robert Boittiaux, qui passe deux semaines de permission chez ses parents M. et Mme Eugène Boitteaux, 36, rue Notre-Dame-Est. Marié et père de deux fillettes, il a eu le bonheur, en revenant au foyer, de voir pour la première fois son bébé de cinq mois, né depuis son départ.

Notre jeune compatriote est un robuste gaillard aux larges épaules, court et hâlé, — le type classique du marin. Il n'appartient cependant à la flotte que depuis un an et a servi auparavant dans l'artillerie. D'Esquimalt, son bateau a été envoyé en Australie avec un convoi pour escorter des troupes de ce pays en Egypte, faisaint escale en Nouvelle-Zélande, à Ceylan, aux îles Fidji, aux Indes, à Honolulu. De cette randonnée extraordinaire, il rapporte de nombreux souvenirs dont le plus agréable semble être la rencontre de marins français. En sa qualité de bilingue, il pouvait converser librement avec eux et servir d'interprète au besoin.

Robert Boittiaux est né à Wauchope, Sask., mais habite Winnipeg depuis quinze ans. C'est un ancien élève de l'école du Sacré-Coeur, où sont aussi passés tous ses frères et soeurs et où va encore le plus jeune, âgé de 13 ans. La famille se compose de quatre garçons et de deux filles, et l'on peut dire que tous, à l'exception du dernier, sont en service actif ou à la veille de partir.

—Je compte bien, nous dit fièrement le père, qu'avant longtemps mes trois fils et mes deux gendres en seront. Eugène est réserviste dans l'armée française; il a obtenu un sursis jusqu'au 1er juin et s'il ne rejoint pas son régiment en France, il s'engagera dans l'armée canadienne. Edouard est dans l'artillerie et doit partir le mois prochain, avec mon gendre David Kirkham, qui a épousé ma fille Eugénie samedi dernier, et appartient à la même batterie. Quant à mon autre gendre, James McLaren (un autre Ecossais), l'époux de Jeanne, il a fait sa demande d'entrée comme mécanicien dans l'aviation.

M. et Mme Eugène Boittiaux sont originaires de France, département du Nord, près de Cambrai. Venus au Canada en 1907, après quelque temps passé à Deloraine, Man., ils allèrent s'établir définitivement à Wauchope où ils restèrent quatorze ans, tenant en dernier lieu l'hôtel de la localité. En 1914, M. Boittiaux, déjà père de cinq enfants, ne put se faire accepter ni dans l'armée française, ni dans l'armée canadienne. Après la guerre, la famille retourna en France dans le dessein d'y rester. Mais le nord de la France n'était pas encore relevé de ses ruines et il était extrêmement difficile de trouver à se loger. Au bout d'un an, le père, la mère et les six enfants étaient de retour dans l'Ouest et ont vécu depuis à Winnipeg, dans la même demeure.

Dans le petit salon, au milieu de nombreuses photographies de famille, on remarque un magnifique portrait à l'huile de Guynemer, oeuvre du peintre italien De Antonio. On n'est pas surpris de voir le chevalier de l'air français trôner dans une famille française du Canada qui sert si vaillamment son pays.

L'hôpital Duke-Fingard de Winnipeg

L'hôpital Duke-Fingard de Winnipeg accomplit un travail humanitaire vraiment splendide. Un grand nombre de personnes souffrant de maladies respiratoires telles que: asthme, bronchite, fièvre des foins, sinusite, etc., ont été traitées gratuitement lorsqu'elles étaient incapables de payer pour leur traitement et l'examen médical. Ce traitement se donne sous la direction de médecins renommés, canadiens et britanniques. On s'attend à ce que les patients paient d'après leurs moyens. Les pauvres sont traités gratis grâce aux profits obtenus de patients plus fortunés.

Récemment, M. David Fingard, chimiste de recherches, a visité le premier ministre, M. King. Ce dernier lui offrit un livre "The Battle with Tuberculosis and how to win it", écrit par son frère, feu le Dr MacDougall King. Duke-Fingard a publié une brochure composée d'extraits de ce livre et de commentaires des plus grandes autorités médicales du monde reproduits dans diverses revues médicales d'Angleterre.

Voici une lettre du Dr G. A. Pfister, de Zurich, Suisse, datée du 5 mai 1939, et insérée dans l'un des articles de cette brochure.

Cher M. Fingard, vous serez heureux d'apprendre que nous avons réussi à intéresser le directeur de l'Institut d'Hygiène et de Bactériologie de l'Université (Professeur von Gonzenbach, M.D.) dans le travail de notre Inhalatorium.

L'inspection de notre local et de nos patients durant les heures de traitement et une conversation de deux heures avec le Dr Spitzer et moi-même l'ont convaincu de l'efficacité de notre méthode.

Mais, étant homme de science — et l'un d'une réputation internationale — il voulait savoir par expérience si notre méthode était susceptible d'amélioration. A cette fin, il fit des épreuves très compliquées dans le Laboratoire de l'Institut, sur la distribution moléculaire du médicament évaporé dans l'air d'une chambre. Il trouva cette distribution des plus favorable".

LE CHANGE

L'argent des pays étrangers en sous canadiens
23 avril

Angleterre	4.43—4.47
France	2.23
Etats-Unis	1.10—1.11

LE MARCHÉ

23 avril
aux Abattoirs de Saint-Boniface

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres	
De choix	$6.75—$7.00
Bons	$6.25—$6.50
Moyens	$5.75—$6.00
Ordinaires	$5.00—$5.50
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$6.75—$7.00
Bons	$6.25—$6.50
Moyens	$5.75—$6.00
Ordinaires	$5.00—$5.75
Génisses—	
De choix	$6.25—$6.50
Bonnes	$5.75—$6.00
Moyennes	$5.00—$5.50
Ordinaires	$4.50—$4.75
Veaux engraissés—	
De choix	$7.25—$7.75
Bons	$6.75—$7.00
Moyens	$6.00—$6.50
Vaches—	
Bonnes	$5.00—$5.50
Moyennes	$4.00—$4.75
Ordinaires	$3.50—$3.75
Taureaux—	
Bons	$4.50—$5.00
Ordinaires	$3.50—$4.00
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$5.50—$6.00
Moyens	$4.75—$5.25
Ordinaires	$4.00—$4.50
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$4.50—$5.00
Moyennes	$4.00—$4.25
Ordinaires	$3.50—$3.75
Vaches laitières	$40.00—$65.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$7.50—$8.50
Ordinaires et moyens	$4.50—$7.00
Porcs—	
Bacon de choix— Prime $1 par tête	
Bacon	$8.00
Bouchers—Escompte de $2 par tête	
Pesants	$6.00—$6.25
Très pesants	$5.50—$5.75
Légers et maigres	$8.25—$8.50
Truies No 1	$5.00—$5.50
Truies No 2	$4.50—$4.75
Inférieurs	$4.50—$4.50
Verrats	$3.00—$3.50
Agneaux—	
Bons moyens	$9.50—$9.75
Bons pesants	$8.50—$8.75
Ordinaires	$6.50—$7.50
Béliers	$8.00—$8.25
Moutons—	
Bons moyens	$3.00—$3.50
Bons pesants	$4.00—$4.50
Ordinaires	$2.00—$2.50

PRODUITS Du Manitoba

Beurre de Crèmerie frais no 1	
F.O.B. Winnieg. Gros	.24½
Oeufs—	
Grade A, gros, la douz.	.17
Grade A, moyens, la douz.	.15
Grade B, la douz.	.14
Grade C, la douz.	.12
Légumes—	
Oignons, sac, 50 liv.	.75
Patates, 100 livres	$1.40
Betteraves, liv.	.01¼

Farine

Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.

Sac de 98 livres	$3.20

Gruau (Prix de détail)

Sac de 80 livres	$3.45

Alimentation Prix du char

Son. La tonne	$24.00
Moulée. La tonne	$25.00

Pour Lire au Foyer

Mère d'Youville
. . . La grande réalisatrice

Par ALBERTINE FERLAND-ANGERS

(Suite)

Servante des pauvres

Les réparations les plus urgentes terminées, les Règles et le Costume religieux approuvés par Mgr de Pontbriand, libre enfin d'entraves, Mme d'Youville se consacra au soulagement de toutes les misères qui ne tardèrent pas d'affluer à l'hôpital. C'est alors qu'apparurent en elle les qualités de sa race; ce n'était pas en vain que coulait dans ses veines le sang de hardis militaires et de sages gouverneurs. Elle fit preuve dans l'administration de l'Hôpital de pondération, d'un jugement solide et d'un sens des affaires rare. Malgré son application à l'humilité, elle avait la dignité et l'aisance de manières d'une femme de bonne éducation. "Sa grande piété, nous dit M. Faillon, ne lui faisait négliger en rien les moindres devoirs de la bienséance la plus délicate". Elle avait le don de se faire aimer et craindre tout à la fois, la douceur tempérant chez elle l'austérité inhérente à sa vocation. Elle avait embrassé la pauvreté et elle se considérait littéralement la servante des pauvres. Maints actes de sa vie nous prouvent qu'elle estimait la pauvreté comme le don le plus précieux d'une communauté. Lors de la rédaction des Lettres patentes, des personnes d'autorité proposaient de faire une séparation des biens de l'Hôpital général dont une partie aurait été destinée aux pauvres et l'autre aux administratrices. Mère d'Youville s'y opposa et voulut que tout fût en commun pour prévenir tout esprit de propriété chez ses Soeurs. Cet acte initial posé, elle le fit observer à la lettre, veillant au confort des pauvres avant celui des Soeurs.

La première conséquence de la pauvreté, c'est la nécessité du travail. Elle avait une dévotion marquée envers la Sainte Famille, dévotion fort répandue jadis dans tout le pays, or la Sainte Famille vivait de son travail au jour le jour. Mère d'Youville ne songea pas à mieux faire. Elle entreprit de subvenir aux besoins de cet établissement considérable par le seul travail manuel. Elle sollicita et obtint toutes sortes de travaux imaginables. La plus grande partie lui venait des magasins du Roi: broderie d'objets de traite, confection d'habits de soldats, de tentes militaires, etc., etc. Après sa mort, les Soeurs entreprirent, suivant les circonstances, d'autres industries telles que: fabrication des cierges, des hosties, des ornements d'église, ouvrages en cire, dorure, reliure, imprimerie, etc. En 1785 elles ne dédaignèrent même pas d'élever des serins qu'elles vendaient vingt-quatre francs la paire, rapporte l'annaliste. Cette tradition du travail pour vivre s'est perpétuée dans l'Institut jusqu'à nos jours et il nous semble que ce doit être là un sujet de légitime fierté pour toute Soeur Grise. C'est le produit de son travail payé qui soutient les Missions, les hospices, les orphelinats non payants.

Sous le régime anglais

Tandis que Mère d'Youville affermissait les bases de son Institut, le pays, victime des plus tragiques dissensions, passait sous la domination anglaise. Outre la grande affliction qu'elle en ressentit, ce fut pour son oeuvre une cause de désorganisation et de pertes incalculables. Les nouveaux maîtres du pays restreignirent et surveillèrent étroitement le recrutement des Soeurs, mesure néfaste pour un si jeune Institut. Par surcroît, sur 106,624 francs en lettres de changes à Paris qu'elle avait économisés, on sait au prix de quelles peines, elle ne reçut en définitive que 699 francs de rentes par suite de la dépréciation des valeurs coloniales (1). Les notables de la colonie retournant en France il n'y avait presque plus de travail. La situation était des plus angoissantes quand, le 18 mai 1765, un incendie détruisit l'Hôpital de fond en comble. Tandis que les flammes consumaient le fruit de tant de labeurs, que les cent dix-huit personnes à sa charge se lamentaient tout autour d'elle, son esprit de foi en un bond prodigieux, aperçut dans cette accablante épreuve une grande grâce de sanctification, alors elle récita le **Te Deum** à la stupéfaction de ses gens qui ne pouvaient la suivre en cette évolution sublime. Sa confiance en la Divine Providence n'était nullement ébranlée.

Dieu, poursuivant son travail de purification en cette âme admirable, d'autres peines de nature plus intime s'ajoutèrent à son calice d'amertume, mais elle n'en détourna jamais les lèvres jusqu'au jour où elle courba la tête devant la mort en un dernier spasme de douleur, à l'âge de soixante-dix ans, le 23 décembre 1771.

(1) Faillon, Vie de Madame d'Youville, page 203.

Nous n'avons rien dit de son esprit d'oraison, de son culte fervent au Père Eternel dont elle a fait la dévotion principale de son Institut, et nous n'avons qu'indiqué son aveugle abandon à la Divine Providence qui en plusieurs occasions fut récompensé par des secours miraculeux: pour elle aussi le miracle fut "une fleur de confiance". Cette confiance illimitée en la Providence, elle l'a transmise à ses continuatrices. Le berceau de l'Institut à Montréal, sans craindre le tarissement, a toujours répondu avec générosité aux appels de l'épiscopat en sacrifiant ses sujets de choix. L'exode des fondations commença en 1840 lorsque quatre Soeurs partirent pour Saint-Hyacinthe, puis quatre autres pour Ottawa en 1845, cinq pour Québec en 1849, pour former en ces divers endroits de nouvelles cellules de charité. Lors de l'épidémie du typhus en 1847 la communauté ne se composait que de trente-deux membres, cependant vingt-quatre furent immédiatement assignés aux lazarets. Dix-sept Soeurs furent atteintes par la contagion à laquelle huit succombèrent. C'était une lourde perte pour une si petite société. D'autres épidémies ravirent à l'Institut un plus grand nombre de sujets, mais alors il était plus vigoureux.

Vers les missions

Des prêtres zélés s'en étaient allés à la conquête spirituelle des Indiens du Nord-Ouest, mais pour apprivoiser l'Indien il fallait l'aide des Soeurs de la Charité, ces agents de liaison évangéliques. En 1884 Mgr Provencher offrit ce rôle aux Soeurs Grises. Jusqu'alors l'Institut n'avait cultivé que le sillon tracé par la Fondatrice, quoique son esprit de charité portât en germe l'aptitude à tous les apostolats. Ne considérant ni l'exil, ni les distances, ni les risques en pays non policé, les Soeurs n'entendirent que l'appel des âmes et elles s'engagèrent dans la rude voie missionnaire. Elles allèrent se consumer sans éclat, comme le lumignon de leur petite chapelle de mission, perdues dans les vastes "pays d'en-Haut" et dans le désert glacial du MacKenzie. Missionnaires, elles le sont encore, s'étant rendues d'étapes en étapes jusqu'au cercle polaire. Quel cadre pour l'apprentissage de la sainteté!

Les Soeurs Grises sont devenues gardes-malades universitaires, institutrices, bachelières, missionnaires au MacKenzie, à la Baie d'Hudson, en Chine, en Afrique. Sous des cieux étrangers, suivant des méthodes différentes, qu'elle vienne d'ici ou de là, de telle ou telle obédience, toute Soeur Grise est une Fille de Mère d'Youville et originaire de Montréal. Aujourd'hui, il y a au delà de cinq mille Soeurs Grises disséminées sur trois continents. Quelle gloire pour cette Fille du Saint-Laurent! Avec sa largeur de vues coutumière, cette Vénérable Mère approuverait de plein coeur la formation technique que la Soeur Grise moderne doit acquérir pour soutenir l'honneur de l'Eglise au champ d'action sociale. Les yeux sur l'avenir, n'a-t-elle pas légiféré: "Les Soeurs seront toujours prêtes à entreprendre toutes les bonnes oeuvres que la Providence leur offrira et dans lesquelles elles seront autorisées par leurs supérieurs ecclésiastiques". Forte des directives épiscopales, la Soeur Grise avec de nouvelles armes poursuit toujours le but primitif de l'Institut.

Dans le domaine de la charité au Canada, la primauté des Soeurs Grises paraît, je crois, incontestable. Première communauté canadienne et premières missionnaires au pays. Premières à ouvrir une école de gardes-malades laïques canadiennes-françaises. C'est, en effet, la Mère Elodie Mailloux qui, en octobre 1899, inaugura à l'hôpital Notre-Dame cet enseignement d'importance capitale. Le docteur Albert Lesage, lors d'une collation de diplômes à l'Université de Montréal, s'est plu à décerner publiquement à Mère Mailloux le titre de "fondatrice". Les Soeurs Grises ont aussi ouvert à Régina, Saskatchewan, la première Clinique du cancer au pays. Puis voici la Soeur Julianna Panet, de Montréal, qui conçut l'idée de l'adoption légale des enfants trouvés ou orphelins. Ridiculisée au début, elle persiste et élabore un projet de loi que les législateurs, ébahis, édictèrent en 1909. Les bienfaits de cette loi sont inappréciables. Enfin voici Soeur Bonneau dont le nom est éternellement associé à l'Oeuvre des Sans-abri et à celle, combien touchante, des **Pâques des Gueux**. C'étaient des oeuvres inexistantes avant la bonne Soeur Bonneau. Vraiment, ces Humbles projettent l'ombre de leur bienfaisance sur toute notre vie sociale. Aussi, leurs mérites n'ont pas été complètement ignorés car dix-huit d'entre elles ont reçu des décorations. Citons les trois principales: la France a décerné à la Soeur Eloïse Lachance les palmes académiques au titre d'officier; le roi George V a élevé la Mère Marie-Anne Piché au rang de commandeur de l'Ordre de l'Empire; la Mère Marie-Evangéline Gallant a eu l'honneur de recevoir de Sa Sainteté Pie XI la plus haute décoration accordée aux femmes par le Pape, la médaille d'or Bene Merenti.

La Providence a voulu que l'Institut des Soeurs Grises prît naissance à la Pointe-à-Callières, qu'en conséquence le nom de la fondatrice fût attaché aux lieux de ses activités, que cette Pointe fût celle-là même où abordèrent les fondateurs de Montréal, de sorte que l'historien ne peut évoquer notre passé sans rappeler aussi le souvenir de la Vénérable Mère d'Youville. Le Ciel a de ces détours imprévus pour immortaliser ses élus!

Place d'Youville—Youville Square—c'est là que, dans l'ancien jardin des Soeurs Grises, s'érige l'édifice des Douanes, cette plaque tournante du commerce; l'aubain qui s'y rend, ignorant tout de notre humble héroïne, répète malgré lui le nom de cette grande Canadienne. Il peut, en son coeur, mépriser ses Filles, elles l'assisteront quand même à ses heures de détresse, mais nous, saluons bien bas nos Soeurs Grises.

Albertine FERLAND-ANGERS.

Le généralissime à l'hôtel

Tout récemment, le général Gamelin, au cours d'un déplacement, a dû passer la nuit dans un petit hôtel d'une bourgade.

Après le dîner, la propriétaire de l'hôtel lui tendit une fiche d'identité et lui demanda de la remplir, ce qu'il fit de très bonne grâce. Mais au bout de quelques instants, l'hôtelière revint à la charge:

—Monsieur le général, fit-elle remarquer, voulez-vous compléter: vous avez omis de marquer votre nationalité.

—Mais, répondit le général Gamelin, c'est inutile: tout le monde sait que je suis Français.

—Je n'en doute pas, s'empressa de riposter la patronne de l'hôtel, mais c'est une formalité nécessaire: la gendarmerie, tout en étant à pied, est "très à cheval" sur cette formalité et elle en exige la stricte observation.

—Ah! répondit le général, si la gendarmerie l'exige, alors!...

... Et il reprit la plume pour inscrire "de nationalité française!"

Ne veuillez pas tout faire, mais seulement quelque chose et sans doute vous ferez beaucoup.

(S. François de Sales)

Les Oies Sauvages

Il y aurait un beau poème à faire sur ces ailes transcontinentales, sur ce vol ponctuel et rectiligne, sur ce règlement de voyage, sur cette fidélité aux roseaux originels.

A réfléchir aussi sur cette ténacité d'amour qui anime le dur travail des plumes et darde contre vents et brouillards ce front d'oiseau têtu, obstiné, invincible, sur cette chair raidie, imperturbable, qui vole, c'est-à-dire, l'emporte sur sa propre pesanteur et participe à l'immatérialité, à l'agilité du désir; enfin, sur cette orientation lucide, infaillible, à travers les remous de l'inextricable nuit.

Elles nous arrivent le printemps, sur le vent du sud et la nuit surtout, par les hautes routes de l'air.

Par les hautes routes de l'air, c'est-à-dire, par ce grand large aérien d'où, sans autre condescendance que pour l'escale traditionnelle dans quelque prairie marine, sans autre but qu'un nid dans les roseaux de la toundra, superbes, elles dédaignent, d'instinct, les villes, les champs, les eaux, les bois et toute nature et toute humanité et tout ce qui n'entre pas dans leur dessein d'amour.

Elles s'avancent par volées angulaires, liées toutes ensemble à l'oie capitale par un fil invisible.

Inlassablement, elles entretiennent cette géométrie mystérieuse, toutes indépendantes, chacune, tendue droit vers sa propre fin, mais, en même temps, toutes unies, toutes obliques, sans cesse ramenées par leur instinct social vers cette fine pointe qui signifie orientation, solidarité, pénétration unanime dans le dur de l'air et les risques du voyage.

C'est une démocratie qu'il nous serait utile d'étudier pour le droit et ferme vouloir collectif, pour l'obéissance allègre à la discipline de l'alignement, pour cette vertu de l'oie capitaine qui, son gouvernement épuisé, cède à une autre, reprend tout simplement la file, sans autre préoccupation que sa propre eurythmie, sans autre récompense que le chant de ses ailes derrière d'autres ailes et la victoire de l'espace parcouru.

Alors, après des jours et des jours de transmigration, lorsqu'au bout du vent de la nuit, enfin, sortent les grèves et quand apparaît enfin la batture rousse au bas du cap Tourmente, l'escale d'amour avant la grande terre des nids, alors le triangle ailé se brise, les oies tombent et, çà et là, confuses et tapageuses, s'abattent comme une blanche giboulée parmi l'aube d'avril.

C'est là qu'elles font leurs amours dans le balancement et le juste équilibre, la vire-volte et l'épanouissement de toutes plumes et dans tout ce qu'un coeur transporté peut donner de vif et de joyeux à des ailes avant les longs nids cloîtrés dans les roseaux du nord.

Toute cette noce débute avec le printemps de grève, avec cette grande purgation marine, ce lavement riverain qui précèdent, au fleuve, la tiède montée du vert. Ce mouvement, cet amour, cette joie, cette vie ailée en perpétuel battement au-dessus de ce limon, cette espèce de vol incantatoire et fécondant sur la masse inerte des choses à surgir correspondent, vers le milieu de mai, à l'éclosion du printemps total.

Déjà mûres, ovifères, enivrées par cette liqueur où baigne toute chose autour d'elles, les oies attendent maintenant le départ; elles écoutent la grande rumeur qui les pénètre, elles auscultent le son du vent, regardent rouler devant elles l'immense vague bleue qui porte sève, parfums, effluves; elles passent de longues heures sur les battures rocheuses des îles, déjà prêtes, déjà palpitantes, ouvrant leurs plumes, leurs ailes au flot de vie qui soulève leur chair.

Enfin, l'heure venue, les volées se reforment. En longues bandes, au-dessus des îles, des champs, des grèves, au-dessus du jardin du printemps, elles se balancent comme une branche de pommier fleuri.

Puis, un soir, sur le vent, le grand vent de la mer, le grand vent dans les bois, le vent profond de l'espace, elles disparaissent.

Cette fois, pour la dernière étape du voyage, la plus longue, la plus dure.

Têtes au nord, les oies reprennent le méridien de l'amour. Sans fin, maintenant, sous elles, le végétal, la profusion des eaux, les lacs innombrables entre les rivières branchues passent ...

Altières, imperturbables, elles luttent contre elles-mêmes, contre les bourrasques qui sévissent encore, le ciseau de leur bec tenace dans le glacé de l'air; elles luttent contre la nuit, exaltées par les constellations qui volent au-dessus, charmées par le bruissement de l'espace dans la syrinx de leurs ailes.

Elles luttent aveuglément contre tout, fortifiées par ce qu'elles portent: les coques fragiles, le précieux trésor de l'avenir, l'unique destin de la race au long cours.

Et c'est pour cela qu'elles sont invincibles, c'est parce qu'elles aiment héroïquement ce nid familial sis à l'extrémité du monde, quelque part entre trois quenouilles, dans la patrie de la toundra.

Admirables, admirables, intrépides et fidèles, que vous m'enseignez de choses!

F.-Ant. SAVARD, ptre.

—(Le Devoir).

Hyperboles staliniennes

Dans le chapelet de louanges hyperboliques décernées à Joseph Staline, nous avons pris l'habitude de n'en retenir qu'un grain: **Chef génial des peuples.** Et cela suffit à nous faire rire ... Mais il y en a bien d'autres. Dans son **Portrait de Staline**, M. Victor Serge s'est amusé à les énumérer en les extrayant du numéro de la **Pravda** du 21 décembre 1939, consacré au 60e anniversaire du personnage.

Il y a la définition de Vorochilof: "Le plus grand capitaine de l'histoire".

Et celle de Lazare Kaganovitch: "Le plus grand mécanicien de la locomotive mondiale".

Il y a celle d'Andréef, membre du bureau politique: "Le créateur du bonheur humain".

Et celle de Kroutchef, secrétaire du comité central d'Ukraine: "Le père du peuple en son amour du peuple, le chef des peuples en sa sagesse".

Il y a celle d'Henri Barbusse: "C'est l'homme le plus grand et le plus important de notre époque. Sa haute stature domine l'Europe, l'Asie, le passé et l'avenir. Il est de fer, il est d'acier. Inflexible et souple comme l'acier".

Mais, selon la règle constante qui veut que, lorsque les hommes deviennent fous, les femmes deviennent enragées, la palme appartient à une paysanne de Rovno, territoire récemment annexé qui écrit: "Grand chef, qui nous donnes la vie et le bonheur, qui nous traites comme un père, que ta gloire soit grande! Gloire à celui qui s'élève comme une montagne dans le ciel!" Et un poème déclare qu'il faut adorer Staline "parce qu'il a fécondé la terre et fait germer les fleurs".

Sans gêne

Le maquignon, rentrant chez lui, à sa petite servante:

—Est-il venu des clients?

La servante. — Oui, Monsieur, le fils du meunier est venu, il voulait acheter un âne.

Le maquignon. — Que lui avez-vous dit?

La servante. — Que je regrettais bien, mais que Monsieur n'était pas là.

La persécution religieuse

On a publié récemment en brochure, à Rome et à Paris, une série de rapports et de documents décrivant, jusqu'à la date du 20 décembre 1939, la situation religieuse dans les deux grands archidiocèses de Gniezno et de Poznan, placés sous la haute autorité du Cardinal Hlond, primat de Pologne.

Le dossier ainsi constitué, par les soins de ce dernier, et qui a produit une vive impression à la Cour pontificale, est accablant pour les Allemands. On s'en fera une idée par les faits ci-dessous relatés et qui en sont tirés.

Prêtres fusillés ou morts en prison

Le rapport sur l'archidiocèse de Gniezno renferme une liste de dix prêtres polonais fusillés par les Allemands. Un autre, dont le nom est donné, a été tué à coups de crosse de fusil par les soldats allemands; un autre est mort aux travaux forcés et deux autres ont succombé en prison. Un dernier, enfin, a été atteint par une bombe allemande; soit au total: 15 prêtres victimes des Allemands.

Le rapport sur l'archidiocèse de Poznan nomme trois curés qui ont été fusillés et ajoute qu'une cinquantaine d'autres ont été soit emprisonnés, soit expédiés dans des camps de concentration.

Deux millions de catholiques persécutés

La brochure que nous analysons trace, dans ses "remarques finales", cet effrayant tableau d'ensemble de la situation dans les deux archidiocèses:

"En foulant aux pieds toute liberté de conscience et les droits religieux de la population, en violant les droits sacrés de l'Eglise, on procède à l'anéantissement implacable de la foi sur des terres qui, depuis le baptême de la Pologne, sont sincèrement catholiques et qui résistèrent avec succès aussi bien aux invasions, de l'impiété qu'aux menées du Kulturkampf.

"Or, il y a là maintenant des régions entières où les églises sont fermées, les prêtres chassés, les fidèles sans sacrements, et dans le reste du pays le culte divin et la vie eucharistique vont de jour en jour disparaissant. Bientôt la persécution aura atteint son but: vers le milieu du XXe siècle, ce sera un fait accompli que, par l'action déchaînée et sans obstacles de l'impiété hitlérienne, une région de deux millions de catholiques, d'une vie religieuse florissante, sera déchristianisée, tandis que le berceau de la foi en Pologne, les diocèses les plus antiques de la nation, centre historique et encore effectif de l'activité catholique de la République, seront devenus le cimetière du catholicisme sous l'égide de la paix hitlérienne.

Ainsi ont été ruinées 631 paroisses, 484 "filiales" et chapelles, 253 maisons religieuses.

Le traitement infligé au Clergé

Le rapport, pour l'archidiocèse de Gniezno, après avoir énuméré les prêtres fusillés dont il a été question plus haut, ajoute qu'un grand nombre d'autres sont en prison, ou déportés en Allemagne. Voici comment ils sont traités, dans les camps de concentration où ils ont été envoyés:

"L'emprisonnement et l'arrestation sont exécutés de telle façon que les prêtres n'ont pas même la possibilité de consommer le Saint-Sacrement ou de le mettre en sécurité contre les profanations. Les prêtres détenus dans le camp de Kazinierz-Biskupi doivent payer 4 slotys par jour pour leur entretien; s'ils ne le peuvent pas, ils sont contraints à de durs travaux. Au camp de Garna-Grupa, ils sont souvent maltraités. Il n'est pas rare de trouver des prêtres à la campagne, au milieu des compagnies de travail, occupés à réparer les chemins et les ponts, traîner des charrettes chargées de charbon, à travailler dans les fabriques de sucre ou même à démolir des synagogues. D'autres étaient enfermés la nuit dans la porcherie; ils étaient frappés d'une manière barbare et subissaient d'autres tortures".

Comme exemple de ces "tortures", le rapport cite le cas du Chanoine Casimir Stepezinski, curé-doyen de Bydgoszcz, qui, enfermé dans une étable avec une foule de personnes, "fut obligé, avec un juif, d'emporter, au moyen de ses seules mains, des excréments humains" entassés dans un coin de ce local.

Mais la foi populaire tient toujours

En dépit de ces persécutions rendues plus odieuses par le raffinement de sauvagerie qui les accompagne, la foi populaire tient bon. Il est des prêtres, en effet, qui ont réussi à se cacher parmi leurs paroissiens et font, clandestinement, leur service pastoral. Il est aussi des églises qui sont restées ouvertes et ont encore des prêtres pour s'occuper des fidèles. Mais voici dans quelles conditions invraisemblables se poursuit ce culte public autorisé par la police allemande:

Les églises ne sont ouvertes que le dimanche et seulement pendant deux heures de 9 heures à 11 heures. On ne peut prêcher qu'en allemand. Ces sermons, même prononcés dans cette langue, servent souvent de prétextes à des arrestations. Aussi ne prêche-t-on presque plus. Quant au peuple, "sa piété, dit le rapport, est édifiante".

"Quand l'église est ouverte, le peuple s'y presse, pour faire baptiser les enfants, pour se confesser et recevoir la Sainte Communion, si bien que le prêtre a à peine le temps de terminer la Sainte Messe avant le terme fatal de 11 heures. Les mariages ne se célèbrent pas, puisqu'il est très sévèrement défendu de bénir un mariage qui n'ait été précédemment contracté devant l'employé de l'Etat civil, mais celui-ci, par principe, n'admet pas les mariages entre Polonais. En différents endroits, les prêtres restés sont internés dans leur maison et ne peuvent pas porter les derniers secours aux moribonds".

En revanche, on est en train, dit toujours le rapport, de les forcer "à réciter en public, après la Messe dominicale, une prière pour Hitler".

Le racisme hitlérien, dans sa haine du catholicisme et dans sa volonté de le détruire, paraît vouloir dépasser le communisme lui-même.

Luther et le nazisme

Hitler n'a rien inventé. Il doit ses idées politiques et sociales à toute une lignée de philosophes, d'historiens, d'économistes, d'écrivains militaires, d'hommes d'Etat qui, depuis plus d'un siècle, ont préparé l'Allemagne à l'abomination nazie.

Mais le plus illustre précurseur des théoriciens totalitaires a été Martin Luther.

L'historien allemand Scherr, adversaire déclaré de l'Eglise catholique, a montré, dans son Histoire de la civilisation allemande (Leipzig, 1866), que Luther était le "véritable inventeur de la doctrine de l'obéissance passive"; la faveur avec laquelle les princes allemands ont accueilli la Réforme a été due "aux principes de politique servile du luthérianisme".

✦ ✦ ✦

En 1525, l'Allemagne avait été bouleversée par une terrible guerre sociale. L'agitation religieuse, provoquée par Luther, par son grand ami Mélanchton et leurs disciples, avait contribué au développement des ferments révolutionnaires. Dans toute l'étendue de l'Empire germanique, les paysans, souvent menés par des nobles déchus, s'étaient soulevés contre les seigneurs. La répression avait été féroce.

Luther, loin de chercher à apaiser les vainqueurs, les exhortait à redoubler de rigueur.

Il était indispensable, selon lui, de faire peser sur le seigneur Omnes—comme il appelait ironiquement le peuple — un joug de fer pour avoir raison de sa turbulence.

"L'autorité, disait-il, doit exciter, assommer, égorger, pendre, brûler, décapiter et rouer le seigneur Omnes, car il faut qu'elle se fasse craindre, et le peuple doit sentir la bride".

Le "rude et grossier" seigneur Omnes a besoin d'être aiguillonné, traqué et forcé par le pouvoir comme le sanglier par le chasseur.

"Si chacun, disait encore Luther, savait ne pouvoir bouger sans s'exposer à recevoir un coup de poing sur la tête, les choses en iraient mieux".

Un seigneur d'Einsiedel, se sentant la conscience troublée par les corvées imposées à ses paysans depuis des générations, s'était résolu à les supprimer. Luther, consulté, l'en dissuada:

"Il ne serait pas bon, lui écrivit-il, de laisser tomber en désuétude le droit d'imposer des corvées; l'homme du peuple doit sentir le joug".

✦ ✦ ✦

Suivant Mélanchton, les sujets sont tenus à une obéissance absolue, aveugle, envers les gouvernants, quels qu'ils soient. Obéir à l'autorité, c'est obéir à Dieu.

Si tu me dis, écrit-il: "Comment puis-je raisonner ainsi, quand je me sens traité avec dureté et injustice?" je te répondrai: "Si même un prince en agit mal envers toi, s'il t'écorche et te tond, contrairement à toute équité, tu n'en serais pas moins criminel de te révolter".

Le sujet doit payer les impôts sans chercher à en connaître l'emploi: "Qu'est-ce que cela te regarde? demande Mélanchton. Il ne t'en faudra pas moins donner la part dès que l'autorité a commandé".

C'est la condamnation du régime parlementaire.

Le peuple allemand, surtout, n'était pas fait pour la liberté; il avait besoin d'être gouverné despotiquement.

"Il serait fort nécessaire, assure Mélanchton, qu'un peuple aussi grossier, aussi inculte que le peuple allemand ait moins de liberté encore qu'il n'en a... Il est si turbulent, si féroce, qu'il est bon et juste de le traiter plus rudement que tout autre".

Le principal disciple de Luther, comme on voit, préconisait la tyrannie, mais à l'usage exclusif des Allemands, tandis que Hitler prétend l'imposer à l'univers entier.

✦ ✦ ✦

Un écrivain protestant, Bensen, auteur d'une étude sur la guerre des paysans de 1525, observe:

"Loin d'imiter l'Eglise catholique, qui jamais ne justifia la tyrannie des princes spirituels et temporels, et défendit avec force, le plus souvent victorieusement, même contre l'empereur, les droits de l'homme et ceux du peuple, les réformateurs évangéliques se sont attiré le reproche mérité d'avoir, les premiers, prêché et enseigné aux Germains l'esprit de servitude et le règne de la force".

Ces dernières lignes qui caractérisent si bien l'Allemagne hitlérienne datent de cent ans!

Le nazisme est un phénomène essentiellement germanique. C'est le produit monstrueux, d'une semence jetée dans le sol allemand il y a plus de quatre siècles.

H. de GRANDVELLE.

—(La Croix).

Ne vous pressez pas

On raconte qu'un docteur reçut un jour, au moment où il déjeunait, un coup de téléphone urgent. Il émanait d'un monsieur qui l'avertissait que son jeune fils venait d'avaler son porte-plume réservoir.

—Bon! s'exclame le docteur. Je vais venir tout de suite. Qu'est-ce que vous faites en m'attendant?

—Oh! je me sers d'un crayon, répondit le monsieur. Finissez votre repas.

• • •

Petite erreur

—Mon garçon a la bosse du calcul. Ecoutez. Deux et deux, Jacquot, ça fait combien?

—Cinq!

—Euh! vous voyez... il ne s'est pas trompé de beaucoup!...

Motifs populaires



Tablier d'Hôtesse

Dessin no 609

Voici un tablier coquet et jeune qui répondra à vos désirs. Prenez note de la boucle au col, du devant lacé et de la garniture d'appliques. Les hommes vous en feront mille compliments.

Le patron comprend toutes les instructions nécessaires.

Grandeurs: petite, moyenne, large.

Pour se procurer ce patron, adresser comme suit: **Département de Travaux à l'aiguille, La Liberté, Winnipeg.** Mentionner le numéro du patron et inclure 20 sous (en monnaie seulement). La Liberté n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

AU SACRÉ-COEUR

Club Sportif du Sacré-Coeur

La saison 1939-1940 sera clôturée par un grand banquet qui aura lieu à la Baie d'Hudson, à 7 heures, le mardi 7 mai.

Nous invitons instamment nos parents et amis à y assister et à venir faire un bon "gaudeamus" avec nous. Le prix des billets est à la portée de toutes les bourses. Le dîner sera suivi de discours et de chants ainsi que de la présentation des trophées et des prix.

Venez applaudir nos orateurs et nos artistes et féliciter les équipes victorieuses de nos diverses ligues de quilles.

WINNIPEG

Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg

Magnifique et instructive soirée que celle qui nous a été offerte lundi soir par le comité d'organisation des fêtes du cinquantième anniversaire de notre société, sous la direction de M. le docteur P.-E. La Flèche, président de ce comité. La séance fut ouverte par M. Hervé Sala qui présenta le conférencier en soulignant la large part qu'il a toujours prise dans les activités de nos associations d'action catholique ou nationale.

En débutant, M. Henri Lacerte dit tout le plaisir qu'il a de revenir au Sacré-Coeur où, il y a 25 ans, il a parlé en public pour la première fois au Manitoba.

En bon philosophe, il commence par définir le sujet de sa causerie: la fierté nationale est un sentiment noble et élevé pour ses origines, ses ancêtres, son histoire, dont on a non seulement le droit mais le devoir de s'enorgueillir. "La piété patriotique, a dit un éminent orateur, est un corollaire du quatrième commandement. C'est de sain nationalisme qu'il s'agit et non pas de racisme, lequel est fait d'orgueil et d'arrogance, mais de nationalisme raisonné qui plonge ses racines dans le passé et pour nous dans l'histoire du "miracle canadien".

L'orateur pose ensuite deux questions: Avons-nous quelque chose dont nous pouvons être fiers? Si nous possédons un tel héritage, sommes-nous fidèles à notre devoir d'être fiers? La réponse à ces deux questions constitue le sujet d'étude traité par le conférencier.

Les Anglo-Canadiens s'intéressent à notre histoire et à notre présent. Les causeries données à la radio en sont une preuve. Ils ont imité notre artisanat, nos arts domestiques. Leur engouement pour les vieilles choses de chez nous est connu. Le tourisme, en province de Québec surtout, démontre que nos voisins d'outre 45e voient dans le Canadien français un type d'humanité avec ses caractères propres. Notre volonté à rester nous-mêmes, à conserver intégralement notre particularisme national, religieux et social revêt ainsi un caractère économique qui n'est pas à dédaigner.

M. Lacerte nous brosse ensuite un tableau concis mais palpitant de notre histoire en faisant passer devant nous les colons, les coureurs des bois et les grands découvreurs et en attirant notre attention sur les nombreuses traces qu'ils ont laissées partout au Canada et même dans plusieurs régions des états unis d'Amérique.

Il y a eu, dit-il, des vainqueurs et des vaincus sur les plaines d'Abraham; mais après la capitulation de Québec et de Montréal, après le traité de Paris, une nouvelle association politique a été formée dans laquelle nous sommes entrés en véritables partenaires. L'empire dont l'Angleterre est devenue le possesseur en 1760 et 1763 fut notre contribution au fonds social de la nouvelle société. L'orateur démontre la loyauté que les franco-canadiens ont toujours manifestée envers l'autorité anglaise, particulièrement en 1776 et en 1812; il prouve aussi par l'histoire que l'autonomie dont jouissait le colon dans la colonie a conduit aux libertés politiques et constitutionnelles. C'est notre plus grand titre de gloire, d'être les pionniers du gouvernement responsable, a dit un grand écrivain anglo-canadien. Nous pouvons donc dire que nous sommes les pionniers de l'unité nationale depuis 1760. Nous l'avons créée, elle a toujours continué d'exister, surtout après que l'acte d'Union eût été modifié grâce aux efforts persévérants de Lafontaine et de ses lieutenants. N'est-ce pas que nous avons lieu d'être fiers?

L'exposition des motifs de notre fierté est suivie d'un examen de conscience national que l'orateur borne en l'occurrence aux limites provinciales. Il parle particulièrement du magnifique travail de l'Association d'Education qui, par son attitude respectueuse envers l'autorité constituée, fait preuve, depuis sa fondation en 1916, d'ordre et de mesure, deux qualités bien françaises.

Notre ténacité est le résultat de notre fierté nationale car, au Manitoba, on sait être fier de sa nationalité. Notre Association d'Education est un des plus beaux organismes de survivance que nous ayons; elle a trouvé la bonne formule conforme aux principes pédagogiques les plus reconnus.

L'orateur conclut en insistant sur la nécessité d'apprendre notre histoire pour assurer notre survivance et pour revendiquer nos droits. Elle est d'ailleurs si belle, cette histoire, qu'elle ne peut que nous donner le courage de réagir contre tout ce qui peut nous empêcher d'être intégralement Canadiens, et Canadiens français.

M. le docteur G.-M. La Flèche, qui remercia M. Lacerte, le félicita de sa causerie très intéressante, si agréablement présentée, avec précision et maîtrise. La facilité de parole et la connaissance approfondie du sujet traité par le conférencier ont vivement plu à l'auditoire.

Si nous avons la fierté nationale, nous parlerons notre langue, nous garderons jalousement notre patrimoine national, et nous éviterons les déchéances qui conduiraient à un nivellement unilingue, uniforme et monotone, et qui feraient de nous des Canadiens quelconques.

M. le Dr La Flèche termine en remerciant l'orateur de nous avoir fait méditer sur les raisons que nous avons d'être fiers et exprime sa reconnaissance à la Société Saint-Jean-Baptiste qui nous a donné l'occasion d'entendre une si agréable et fructueuse causerie.

Parmi les personnes présentes, on remarquait les Pères Oblats de la maison du Sacré-Coeur, M. Noël Bernier, de Saint-Boniface, M. Victor Guilbert, président de la Société Saint-Jean-Baptiste de Winnipeg, et son épouse, plusieurs directeurs et membres de notre Société, ainsi qu'un bon nombre de leurs amis et co-paroissiens.

La séance fut close par le chant enthousiaste et fier de l'hymne national.

Fédération des Femmes Canadiennes-françaises

La Fédération prenait une part active au bazar organisé par l'A.C.J.F. de Saint-Boniface pour l'aide des camps.

La table de fantaisie, présidée par Mme H. Savaria, présentait un aspect très riche, grâce à la générosité de tous nos membres et amis.

Ci-dessous la liste des gagnants des objets aux rafles faites à notre comptoir:

Nappe "Banquet Cloth" don de la Fédération, Mme Léo Aubin, 31, Egerton Apts., Winnipeg; service à thé, don de Mme C.-A. Gareau, M. l'abbé A. d'Eschambault, archevêché; quatre jolies serviettes à bain, Ecole Ménagère, Saint-Boniface; coussin satin rouge-vin, don de la Fédération, Mme M. Dugal; lampe électrique pour table, Mlle Hélène Guyot; coussin satin beige, don de Mme E.-L. Drewy, Mme E. Painchaud; gilet de laine pour enfant, don de Mme A.-C. Larivière, Mme E. Lane.

* * *

L'assemblée de l'exécutif de la Fédération sera tenue à la résidence de Mme J.-A. La Roque, suite A, Kilmarnock Apts, 459, rue Balmoral.

Tous les membres et amies sont priées de se rendre au thé des Aveugles le 29 avril prochain, lundi, de 2 h. 30 à 5 h. 30, dans l'annexe d'Eaton. Notre présidente, Mme Poitras, recevra avec les présidentes des autres sociétés catholiques.

Maria COSSETTE, sec.

Gala de charité du Cercle Molière

Sous le haut patronage de M. Henri Bourgearel, consul de France, le Cercle Molière présentera une séance dramatique et musicale au profit des Oeuvres de Guerre des Français de la Prairie, le lundi 29 avril, au théâtre Dominion, à 8 h. 30 précises. Les recettes de cette soirée serviront à aider les familles des réfugiés en France, les enfants évacués des grandes villes et à envoyer des colis à nos soldats d'outre-mer.

Les directeurs du Cercle Molière ont organisé un programme choisi pour cette occasion. Madame Pauline Boutal dirigera une comédie en un acte intitulée "Son premier bal", par Maxime Léry et Guy d'Abzac. Les caractères variés de cette comédie seront interprétés par Mlles Emilie Sumi, Raymonde Marchand, Marie-Paule Bérubé et Fabiola Gosselin.

"Le professeur", par Henri Duvernois, est la comédie choisie par notre directeur habituel, M. Arthur Boutal. Plusieurs des acteurs de cette pièce ont déjà été applaudis à maintes reprises; ils sont: Mme Juliette Déprés, Mlle Christiane Le Goff, MM. Denis Bélair et René Dussault.

Mme G.-M. La Flèche, organisatrice de la partie musicale, nous a obtenu des musiciens hors-ligne. Ce sera M. James Robertson lui-même, qui dirigera son orchestre symphonique de Radio-Canada dans un intermède musical d'une demi-heure.

Nos amis de la campagne sont tout spécialement invités à venir se joindre à notre auditoire de Saint-Boniface et de Winnipeg pour passer une soirée intéressante, nous l'espérons, et, tout en se récréant, venir en aide à nos femmes, nos enfants et nos poilus de France.

Vous pouvez réserver les billets dès maintenant par téléphone ou par lettre à La Liberté de Saint-Boniface, 201 235, au Consulat de France, à Winnipeg, 94 033, à "La Compagnie Foncière", Trustee Building, 94 012, et chez Mme G.-M. La Flèche, 669, rue Bannatyne, 21 170. Vous pourrez vous procurer ces billets au guichet du théâtre Dominion, le samedi 27 avril et le lundi 29. Tél. 93 683. Prix des billets: $1.00, 75c., 50c., 35c. et 25c.

Société des Canadiennes françaises du Manitoba

Les membres de la Société en charge du kiosque et de la salle du thé, au bazar de Saint-Boniface, ont droit à la reconnaissance de tous les membres de les avoir si bien représentés tant pour le succès obtenu par leurs efforts que pour le travail accompli par Mmes E. Gagnon, E. Sumner et A. Prud'homme au comptoir des rafles; Mmes J.-P. Tremblay, J.-E. Dumas, H. Lacerte, C. Prud'homme à la salle du thé. Il va sans dire que notre dévouée présidente, Mme J.-C. Davis, fut de toutes les tables et ne ménagea ni son temps ni son travail, comme en toutes autres circonstances d'ailleurs.

Mme Davis, présidente, et les membres de l'exécutif prient toutes les personnes qui ont bien voulu les aider soit au comptoir de rafles, soit à la salle du thé en offrant des dons, faisant des dépenses ou du travail, de vouloir accepter leur sincères remerciements.

* * *

Comme par les années passées, plusieurs de nos membres se rendront au déjeuner du "Local Council", où, comme société affiliée, la présidente, Mme Davis, devra donner un rapport des activités de la Société des Canadiennes françaises du Manitoba derant l'année écoulée.

* * *

Suivant une bonne coutume prise depuis notre formation, les membres de la Société des Canadiennes françaises du Manitoba prendront une part active au thé donné par l'Institut National des Aveugles au profit de leur oeuvre.

* * *

Notre fête champêtre annuelle sera de nouveau cette année une activité du mois de mai. Ce joli mois des éclosions des primevères et des violettes ne semble-t-il pas tout indiqué pour de joyeuses réunions?

Les détails et les invitations pour cette fête seront réglés à la première réunion de l'exécutif, dans les premiers jours de mai.

G. PROVOST, sec.

La Ligue des Femmes Catholiques

La vingtième convention nationale de la Ligue des Femmes Catholiques du Canada aura lieu à St. John, N.-B., du 23 au 28 juin. Le programme est en voie de préparation et sera publié sous peu.

Les "Jeunes Filles de France" à la radio

Une émission radiophonique fort intéressante a été celle du poste CJRC, le mardi 16 avril, en faveur de la campagne pour les huttes militaires de la Y. M. C. A. M. le comte Serge Fleury, attaché au ministère des affaires étrangères de France, qui se trouvait ce jour-là à Winnipeg, a recommandé chaleureusement l'oeuvre de guerre de la Y. M. C. A., qu'il a eu tant de fois l'occasion d'apprécier et d'admirer en 1914-1918. Sa brève allocution, faite en français, a été un vrai régal de délicatesse et de bon goût.

Le choeur des "Jeunes Filles de France", sous la direction de Mme Simone Etsell, a ensuite chanté avec beaucoup d'entrain: la "Marseillaise", "Bonjour Tommy", chanson de la guerre actuelle, et "La Madelon", en souvenir de l'autre guerre.

C'est la première fois que les "Jeunes Filles de France" se faisaient entendre à la radio et atteignaient le public de l'extérieur. Nous espérons bien avoir le plaisir de les voir revenir.

Programme français

Poste CJRC

Thème: La Bonne Chanson.

Quatuor: Les Cloches du Hameau, chanson canadienne.

Solo: Le plus joli rêve, de Pierre Arezzo. Soliste, Alberte Blanchard.

Quatuor: L'Angélus de la Mer, de Gustave Goublier.

Solo: Viens Valser, musique de S. L. Benech. Soliste, Alberte Blanchard.

Quatuor: La Bonne Chanson.

Accompagnatrice, Mme Louise Thibault.

Annonceur, G. Carrier.

RECITAL DE PIANO

donné par les élèves de l'école du Sacré-Coeur

Les jeunes virtuoses du piano de l'école du Sacré-Coeur se sont fait entendre jeudi soir, dans un récital qui fut un délice pour les auditeurs. Les applaudissements ne leur furent pas ménagés.

On connaît les qualités éminentes de la religieuse chargée de l'enseignement musical à notre école française de Winnipeg. Sous sa direction consciencieuse et artistique le sens du rythme et de la couleur, la précision dans les attaques se révèlent même chez les débutants. Aussi, du commencement à la fin du programme, l'intérêt ne fit que grandir. Il y avait des pièces d'une délicatesse souriante et pleine de grâce, des pièces d'un style lapidaire, des pièces aux harmonies bizarres, des pièces de grand style: le tout exécuté d'une façon très artistique.

Deux chants "Beau minet" et "Le Tour du monde", par des petites filles et des petits garçons ravirent les spectateurs. Mlle Gisèle La Flèche charma aussi par une "Romance", de Svendsen, jouée d'une manière impeccable. Une agréable surprise avait été ménagée aux auditeurs dans la personne de Mlle Alberte Blanchard qui chanta "Connais-tu le Pays". Cet extrait de "Mignon" lui a valu le premier prix de solo d'opéra pour voix de femmes au dernier festival musical. Mentionnons aussi une gentille saynète "En visite" qui plut et amusa à la fois.

La salle était décorée, avec un goût exquis, de fleurs naturelles—roses, mufliers, asphodèles, et de fougères.

Félicitations chaleureuses à nos jeunes musiciens du Sacré-Coeur et à leur talentueux professeur pour cette jolie fête musicale.

Voici le programme de la soirée:

Scène de la Czarda .... Noelck
Piano I—Huguette La Flèche,
Béatrice Lévesque
Piano II—Olga Smaha,
Sophie Smaha
Hop Toad .... Arnold
Gérald Perron
Pas militaire .... Shonnard
Georges-Edouard La Flèche
Sunshower .... Gest
Simone Minvielle
Le Coucou .... Bragdon
Laurette Bertrand
Caprice .... Williams
Laurette Pelland
Grandfather's Clock .... Maxim
Denise Audet
Fireflies .... Gest
Thérèse Lavoie
Song of the Clock .... Erb
Yvonne Perron
Climbing .... MacLahlan
Roland La Flèche
Marionnettes .... Martin
Maxime Cayer
Petite Tarantelle .... MacLahlan
Monique Minvielle
Constance Christie
Chant: (a) Beau Minet .... Scholler
(b) Le Tour du Monde .... Chevais
Brownies .... Miles
Janine La Flèche
Le petit navire .... Wachs
Piano I—Georgine Cayer
Piano II—Denise La Flèche
Scherzetto .... Williams
Béatrice Gauthier
Fantaisie No 8 .... Carroll
Henri Côté
Forest Scene .... Carroll
Le joyeux paysan ....
.... Schumann-Kosakoff
Edmond Minvielle
2e piano—Huguette La Flèche
Song of the Anvil .... Aaron
Yvette Richard, Renée Sainte-Marie
Les Nymphes .... Schytté
Bernard La Flèche
Polichinelle .... Kern
René Blanchard
Prélude .... Wright
Olga Smaha, Pauline Millette
Saynète—En visite .... Blanchin
La comtesse—Jeannine Rajotte
Le général—Jean Montpetit.
Humoresque .... Swinstead
Paul Mercier
Tarantella .... Wachs
Isabel Christie
Violon—Romance .... Svendsen
Gisèle La Flèche
Au piano—Mme G.-M. La Flèche
Rondino en fa .... Schultz
Paul Mercier
2e piano—Etna Johnson
Les sceptres .... Schytté
Béatrice Lévesque, Sophie Smaha
Valse .... Levitzki
Soaring .... Schumann
Etna Johnson
O CANADA

Club Sportif du Sacré-Coeur

A bas les Quilles

Ligue de "Duck Pins" (mixte)

Hautes parties de la semaine

Demoiselles:
Haute une partie: 155, M. Marquis.
Hautes 3 parties: 384, M. Marquis.

Messieurs:
Haute une partie: J. gagnon, 167.
Hautes 3 parties: G. Léveillé, 409.

Position finale des équipes

Section J

Belair	7	2	417
Guertin	5	4	392
Comeau	3	6	369
Faubert	3	6	366

Section V

Blanchard	6	3	420
Carignan	6	3	391
Aubin	4	5	399
Joyal	2	7	384

Ligue des dames (Duck pins)

	G.	P.
Equipe Asselin	5	1
Equipe Audet	4	2
Equipe Chaput	2	4
Equipe La Flèche	1	5

Haute partie, Mme Chaput, 130.

Hautes 2 parties, Mme L. Asselin, 218; Mme Lambert, 218.

Moyennes

Mme E. Chaput	106
Mme L. Asselin	99
Mme D. Asselin	95
Mme C. Préfontaine	90
Mme P.-E. La Flèche	89

PETITES NOTES

Mme E. Barrellié de Combret a reçu le 16 avril en l'honneur de M. le comte Serge Fleury, attaché au ministère des affaires étrangères de France, en mission au Canada.

* * *

Mlle L. Léger et Mlle Jeanne Aubin recevaient jeudi soir, à la demeure de Mme Léger, en l'honneur de Mlle Hélène Léger, dont le mariage aura lieu le 27 avril.

Mme D.-J. Léger et Mme E.-L. Ledoux présidaient au souper. La table était décorée de roses roses et illuminée de bougies blanches et roses. Mlles Marguerite Aubin et Lucille Léger servaient les invitées. Un cadeau en cristal fut offert à l'héroïne de la fête par les 25 invitées présentes.

* * *

En l'honneur de Mlle Hélène Léger, dont le mariage avec M. René Ledoux, aura lieu samedi, Mlle Marguerite Quinn recevait à un thé à l'hôtel Fort Garry, samedi.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

Le nid abattu

J'ai vu sur mon chemin, abattu par l'orage.
Un pauvre petit nid vide de ses amours!
D'un coup d'aile le sort avait détruit l'ouvrage
Qui disait les labeurs, les efforts de longs jours!

Sans hôtes, sans chansons, déserté pour toujours
Le pauvre nid gisait, gémissant sous l'outrage,
Et malgré moi, des pleurs ont mouillé mon visage
En voyant, du destin les trop cruels retours! . . .

L'amour avait construit la coquette demeure . . .
Mais il faut qu'ici-bas tout s'écroule et tout meure!
Le nid perd ses oiseaux, la rose ses parfums . . .

Le temps est une tombe en laquelle tout sombre . . .
Après l'éclat du jour, la tristesse de l'ombre
S'étend sur nos foyers et nos amours défunts!

A. B. TRESCHATEL.

En face de l'adversité

Les humains ont une déplorable tendance à s'exagérer l'étendue de leurs ennuis. Sont-ils atteints par une contrariété, une peine, un souci, une maladie, une épreuve? sans pondération aucune, ils en font un nuage immense qui cache pour eux le soleil et plonge leur vie entière dans la plus lugubre obscurité.

Voici, par exemple, un homme gravement atteint aux jambes; il marche très difficilement, il se déplace avec lenteur et gêne. Il déclare:

—Tout est fini pour moi!

Et, ce disant, il est sincère parce qu'en effet il ne songe plus qu'aux plaisirs que cette infirmité lui interdit; il ne rêve plus que courses et randonnées, il est hypnotisé par ce qu'il perd, le reste ne compte plus à ses yeux:

—Tout est fini pour moi!

Quelle erreur!... Il oublie donc les bonheurs immenses que la lecture peut lui réserver, les mille satisfactions que les entretiens procurent et tout l'intérêt des travaux manuels variés? Il oublie donc le champ immense, indéfini, de la pensée, que son cerveau demeuré libre, peut parcourir?

Finie pour lui la joie de marcher, soit; mais ce n'est là qu'une partie de son activité. Et encore pourra-t-il, sur ce point, atténuer la privation dont il est victime grâce aux divers moyens de transport qu'il lui est loisible d'utiliser; en se servant de l'auto, du chemin de fer, d'une petite voiture roulante, il changera d'horizon, il verra le décor courir à côté de lui, il jouira du déplacement.

En surveillant son régime alimentaire, il souffrira moins de la lourdeur circulatoire résultant de son immobilité.

Au lieu de persister à ne voir que son mal, au lieu de s'appliquer à en accentuer l'importance, s'il s'ingénie à le circonscrire, s'il s'efforce de profiter pleinement des nombreux avantages qui lui demeurent accessibles, il améliore fortement sa situation générale.

Chaque fois qu'un ennui nous assaille, notre premier soin doit être de l'empêcher d'envahir ce qui en nous, lui est étranger et de gâter les biens dont nous pouvons profiter malgré lui. Si nous parvenons à le maintenir sur le terrain qui lui est strictement propre, nous serons bien obligés de reconnaitre qu'il est partial et laisse intact tout un lot de conditions qui nous sont favorables.

C'est à cette justesse de vues qu'il est indispensable d'arriver en face de l'adversité; non seulement nous ferons ainsi preuve de bonne foi et de pondération, mais encore nous aurons chance de ne pas nous laisser submerger par l'épreuve limitée qui nous atteint.

Mais une telle netteté, une telle impartialité de jugement ne nous sont pas coutumières, car notre prétention entêtée à posséder le bonheur total fait que la moindre contrariété nous irrite jusqu'à l'aveuglement.

Nous demeurons toujours, plus ou moins, l'enfant gâté qui, lorsqu'un sucre d'orge lui est refusé, sanglote comme s'il était privé de toute nourriture; nous gémissons pour un fardeau suportable que notre lâcheté déclare écrasant.

Ce fléchissement nous est funeste.

Au lieu de conserver la clairvoyance et la vaillance nécessaire pour lutter contre le mal dont nous souffrons, nous stagnons, geignants et passifs, dans l'état fâcheux duquel il faudrait sortir.

Nous perdons notre temps à nous apitoyer interminablement sur nous-mêmes, négligeant de nous réconforter en profitant des joies restées à notre disposition; par nos lamentations et notre veulerie, nous lassons les bonnes volontés qui pourraient nous secourir, nous devenons de mauvais malades, de ceux qu'on abandonne parce qu'ils s'abandonnent.

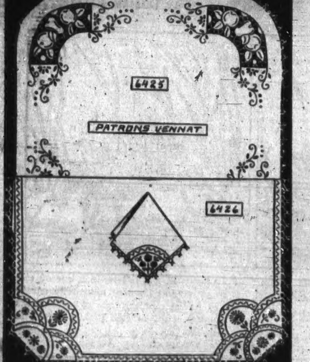
Méditons sur ce sujet dans nos périodes calmes. Alors que la vie s'écoule normale et sans grand heurt, nous avons l'esprit plus libre pour considérer les dangers divers qui guettent l'homme éprouvé.

L'échec ou la peine survenant, il est probable que nous serons mieux armés pour les subir, pour les regarder courageusement, pour éviter d'en surestimer la gravité et pour trouver le moyen de les vaincre.

La défense préparée avec sang-froid a plus de chance de réussite que la défense improvisée.

LISELOTTE.

Patron de Broderie de La "Liberté"



No 6425 — NAPPES à THE

Dessin très simple pour broderie richelieu, également joli brodé en blanc, huitre ou en couleur. Le bord peut être fini par un point de feston, un picot au crochet ou une petite dentelle. Etampée: nappe de 36 pouces avec 4 serviettes sur simili-toile blanche ou huitre, 98 sous; sur toile blanche spéciale, fine, $1.39; sur belle toile blanche ou huitre, $1.75.

Coton à broder, 30 sous.

No 6426 pour broderie de couleur, courants bleus, fleurs jaune et orange. Une nappe de 36 pouces et 4 serviettes sur coton jaune, 39 sous; sur simili-toile blanche, huiitre, écrue, bleue, jaune, verte ou rose, $1.10.

Coton à broderie, environ 40 sous.

Chacun de ces deux numéros, à tracer, 25 sous; perforé, 50 sous; au fer chaud, 40 sous.

Circulaire religieuse, 5 sous; circulaire de baptême, 5 sous; circulaire de nappes, 5 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12 sous seulement par an.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la "Liberté", 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Un délai de dix jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

RECETTES

Croutes au foie gras

Passez au beurre, à la poêle, des tranches de pain mie. Quand elles sont refroidies, mais encore tièdes, tartinez-les de purée de foie gras (sans graisse). Tenez au chaud. Faites une sauce madère que vous verserez sur les croûtes au moment de servir.

Salade russe

Couper en cubes d'égale grosseur, des navets, des haricots, des pois, des pommes de terre cuites, des cornichons, du céleri, du lard maigre, assaisonnez, arrosez de mayonnaise. Disposez le tout sur un lit de laitue. Masquez de mayonnaise. Décorez avec des tranches de tomates, des oeufs cuits durs, des olives farcies et des bouquets de persil.

Pudding aux ananas

Mettez dans le fond et sur les bords d'un moule, des tranches d'ananas en conserve. Faites chauffer une chopine de lait; ajoutez une demi tasse de sucre et deux cuillerées à table de farine de maïs délayée. Faites bouillir. Versez sur les ananas et laissez prendre. Retirez du moule et garnissez de bleuets et de crème fouettée.

Commencez par frotter la pelure des tomates que vous voulez éplucher doucement avec la lame du couteau, vous verrez comme la tâche sera plus facile dans ces conditions.

Pour garder le persil frais

Un excellent moyen de garder le persil frais, c'est de mettre un cuillerée à thé de sel dans un bocal d'une pinte, puis de remplir celui-ci de feuilles de persil. Mettez le bocal, couché sur l'étagère inférieure de votre réfrigérateur. Le persil se gardera frais et vert pendant des semaines.

La précaution inutile

Un vieil homme est au plus mal. Le médecin vient de partir, sans laisser d'espoir:

—Tout ce que vous pouvez faire, dit-il à la femme, c'est de lui cacher la vérité. Mais il est usé jusqu'à la corde!

Le docteur parti, la fermière réconforte son homme, puis s'installe à sa table pour "faire", dit-elle, un mot à l'oncle Denis:

—Faut ben qu'j'lui dise qu't'es mieux, beaucoup mieux!

Et quelques minutes plus tard:

—A propos, mon homme, comment qu'ça s'écrit, "enterrement"?

L'Anglaise a le sens du devoir

Le désoeuvrement n'est certes pas la cause de l'enrôlement des femmes, en Grande-Bretagne.

Les femmes ont eu beau prendre une part active à l'autre guerre, on s'étonne, on s'étonnera toujours de les voir sous l'uniforme. Ainsi, un quotidien de Paris relate l'étonnement d'un officier en permission qui, aux Champs-Elysées fut salué militairement par une jeune femme revêtue d'un tailleur bleu de bonne coupe et coiffée d'une casquette. Un peu surpris, l'officier comprit qu'il venait de croiser une "sous-officier" de l'armée anglaise.

30,000 anglaises

Un tel spectacle est coutumier depuis la guerre et ne surprend plus personne. Il y a aujourdhui près de 30,000 femmes entre dix-huit et quarante-cinq ans qui sont mobilisées en Grande-Bretagne. Elles sont affectées aux forces de terre, de l'air et de mer. De plus, un certain nombre d'entre elles a accompagné en France le corps expéditionnaire et remplit les fonctions de chauffeurs, téléphonistes, secrétaires.

Une unité comprend cinquante femmes commandées par une "lieutenant"; quatre unités forment une compagnie aux ordres d'une "capitaine". Une "contre-amirale" commande des "women naval auxiliary". Une "générale" commande les auxiliaires des forces de terre.

Selon le corps auquel elles appartiennent, ces jeunes femmes sont vêtues de kaki, de bleu gris de la R.A.F. ou de bleu foncé réservé à la marine. Ce dernier uniforme est de beaucoup le plus seyant.

A la caserne

Les jeunes femmes faisant partie de ces organisations militarisées vivent dans des casernes. Près de Londres, plus de huit cents d'entre elles sont logées dans les "baraques" affectées autrefois à des fusiliers marins.

Les "officiers" ont l'autorisation de coucher en ville; quant aux "simples soldats", elles doivent, autant que possible, vivre complètement au quartier.

La permission de la nuit est accordée une fois par semaine. Chacune a droit à un lit, un matelas et 4 couvertures. Tous les matins, le réveil est sonné à 6 heures; vient ensuite le premier déjeuner, après quoi les "officiers" passent une revue.

On serait tenté de croire que ces personnes sont des aventurières, que pour s'être ainsi engagées, elles n'avaient rien à perdre. Pas du tout, ce ne sont pas des sans-travail, et il est étonnant de constater la mesure des sacrifices qu'elles ont consenti pour apporter à leur pays une aide qu'elles sentent nécessaire. A ce propos, un journaliste français, en mission en Grande-Bretagne fait remarquer le désintéressement des mobilisées.

—"Il serait profondément injuste, dit-il, de refuser à ces jeunes femmes qui ont quitté des situations souvent excellentes ou de tout repos, pour venir graisser des camionnettes, faire la cuisine ou laver le parquet, l'estime qui leur est due. Ce ne sont pas des oisives, des curieuses, ou des sans-travail qui ont tout abandonné, mais, de la petite sténo à la jeune fille de la haute société londonienne, toute une gamme harmonieuse où les notes les plus diverses se fondent à la caserne, en un accord parfait.

Elles y perdent

Telle secrétaire générale qui, toutes les semaines, venait prendre délicatement à la caisse de son usine cinq livres sterling est heureuse d'avoir tout abandonné pour gagner maintenant un shilling 4 pence par jour et le droit d'éplucher des oignons ou de nettoyer la cuisine. Telle jeune héritière de la "gentry" (aristocratie) que de nombreux valets servaient encore hier, est aujourd'hui ordonnance et manie avec une énergie insoupçonnée la brosse et le balai. Cette autre jeune fille était dactylo, ne gagnait pas des mille et des cents, mais a quitté ses "petites habitudes" et son home bien douillet pour maintenant balayer les couloirs et frayer à la pelle, des chemins à travers la neige qui blanchit la cour de la caserne. De tels dévouements méritent le respect et l'on conçoit aisément que ces jeunes filles ou jeunes femmes (beaucoup ont leurs maris sous les armes avec le corps expéditionnaire en France) tiennent à ce que leur mission ne soit ni défigurée, ni méconnue.

A faire et à ne pas faire:

Rien n'est plus affreux qu'un verre portant la marque de lèvres grasses. S'essuyer soigneusement la bouche avant d'y porter son verre.

• • •

C'est à table qu'on peut le mieux se rendre compte du degré de savoir-vivre de ceux que l'on fréquente. Observez-les, et observez-vous.

• • •

Fumer dès le milieu de repas, prouve qu'on n'a aucune éducation gastronomique. Les cigarettes sont faites pour l'heure du café et des liqueurs; elles sont une hérésie avant.

• • •

Lorsque les plats vous sont présentés, il faut prendre les morceaux placés devant vous et non pas "chiffonner" dans le plat jusqu'à ce que vous ayez trouvé la pièce la plus avantageuse. La viande se coupe au fur et à mesure des besoins, et ne se débite pas à l'avance, en petites bouchées. Le pain est fait pour être mangé, non pour être émietté distraitement, ou roulé en boulettes ou autres oeuvres d'art. En aucune circonstance, un couteau ne se porte à la bouche.

Un orchestre de femmes n'a chance de succès qu'avec un homme à sa tête

Se basant sur la prétention que les femmes sont aussi bonnes musiciennes que les hommes sont bons musiciens, il vient de se former à Boston une nouvelle symphonie entièrement composée de femmes. Depuis la vieille dame à cheveux blancs qui joue du cor de chasse jusqu'à la plus jeune des violonistes, une écolière de 16 ans, l'orchestre ne compte que des femmes, sauf cependant son chef, Alexandre Thiede, de Pennsylvanie.

Il y a déjà eu plusieurs orchestres de femmes aux Etats-Unis, mais aucun n'a duré bien longtemps, et Thiede prétend que cela est dû au fait qu'ils étaient dirigés par des femmes.

—"Les femmes, dit-il, connaissent la musique autant et aussi bien que les hommes, elles sont aussi bonnes exécutrices mais elles n'aiment pas à recevoir des ordres de la part d'une autre femme. Vous savez ce que c'est, la jalousie s'en mêle. Il suffit que le "chef" ait une plus belle toilette que l'une des exécutrices pour qu'il y ait grand'chance que celle-ci en prenne ombrage et alors, il arrive ce qui arrive en pareil cas, un manque de coordination qui nuit à la bonne exécution.

—"Mais ce groupe-ci, et je m'empresse de le reconnaitre, poursuit le chef, travaille en pleine harmonie, et grâce à cela, je suis convaincu que nous atteindrons au moins au niveau des orchestres d'hommes les plus réputés".

Le but de Thiede est avant tout éducationnel, il veut encourager les femmes à se faire valoir, tant par leurs aptitudes naturelles que par l'étude et l'effort soutenu.

Les répétitions se feront régulièrement et M. Thiede entend être très sévère à ce sujet. Qu'on n'oublie pas "qu'il porte les culottes", ajoute-t-il.

LA POLITESSE

La politesse est une qualité exquise, la qualité des gens bien élevés: on peut la trouver dans toutes les classes de la société et elle a été enseignée dans la famille.

L'absence de cette première éducation se corrige, mais difficilement, et on a vu des hommes intelligents, haut placés, qui n'ont jamais pu acquérir ces manières courtoises, aisées qui se prennent dans l'enfance et naturellement dans une famille de gens bien élevés.

La politesse est composée d'éléments si précieux que je n'hésite pas à la placer au nombre des vertus humaines.

C'est qu'être poli, c'est penser aux autres, se déranger pour les autres, s'oublier pour leur être agréable.

La politesse est donc à base de charité: les êtres très égoïstes ne sont polis que lorsque l'intérêt le leur commande.

Les personnes très polies ont du tact, de la délicatesse et une distinction innée qui ne tient pas toujours à la classe sociale, je le répète.

La politesse implique le respect pour les supérieurs, les égards pour les égaux, la bienveillance pour les inférieurs; aussi, a-t-on vu la politesse diminuer, chez nous, à mesure que diminuait le respect pour les parents, les supérieurs et les personnes âgées.

Un vieux monsieur d'une politesse raffinée me disait dernièrement: La génération montante, avec la permission des parents, est d'un sans-gêne qui confine à la barbarie!

Les parents sont donc en partie responsables de cet affaiblissement de la politesse que tout le monde déplore.

Oui, certainement, puisque, de toutes les influences, c'est toujours celle de la famille qui reste la plus puissante.

En face d'enfants grossiers, cherchez ce qu'ils ont vu et entendu à la maison: des discussions plus ou moins polies entre les parents, des taquineries et des critiques déplacées qu'ils se font mutuellement devant les enfants, des blâmes imprudents, exagérés et des remarques narquoises sur les personnes les plus respectables, l'habitude de critiquer et de juger les professeurs et les institutrices des enfants.

En faut-il plus pour effriter le respect et empêcher de créer l'état de supériorité, qui, plaçant les parents et les supérieurs très au-dessus des enfants, les force à les traiter autrement qu'ils traitent leurs camarades.

Il y a plus: les parents qui veulent que leurs enfants soient polis avec eux doivent l'être avec eux.

Alors, pas de ces impatiences et de ces emportements où ils perdent la mesure dans le ton et dans les paroles.

L'enfant nerveux et fier se révolte, surtout quand la réprimande est injuste, — et cela arrive souvent quand on se fâche, — il répond exactement sur le même ton: il imite l'exemple donné.

Après chaque scène de ce genre, soyez sûrs qu'il vous respecte moins, parce que vous n'avez pas su conserver le calme et la dignité qui lui en auraient imposé. Quand il aura cessé de vous respecter, il sera en voie de ne respecter personne.

Soyez calmes, que vos sévérités nécessaires ne soient pas des accès de mauvaise humeur et des crises de nerfs!

Ne supportez pas que l'enfant vous réponde grossièrement: reprenez-le chaque fois, avec fermeté et douceur, et exigez des excuses.

Il faut qu'il comprenne que son impolitesse avec vous est un manque de respect et que c'est grave. Avec patience et persévérance, enseignez-lui que la grossièreté avec les égaux et avec les inférieurs est laide, vulgaire et le fait de gens très mal élevés.

Vous ne cesserez pas de répéter les mêmes discours, de relever les mêmes rudesses de ton, de paroles et de procédés, persistez et donnez vous-même l'exemple de la plus parfaite politesse, et vous réussirez, et toute leur vie vos enfants auront des habitudes de politesse qui résisteront aux plus mauvaises influences, et il y en a tant!

C'est une oeuvre longue et difficile, parce que, minant votre influence, combattant votre exemple et vos enseignements, les compagnons du dehors leur apprennent le contraire et que l'air ambiant est rempli de microbes de sans-gêne et d'impertinence.

Dans les familles où l'on pratique scrupuleusement la politesse, la vie en commun est adoucie et facilitée: grâce à elle, il n'y a jamais de scènes bruyantes où se disent les paroles offensantes parfois inoubliables.

On rira peut-être de vos efforts pour rendre vos enfants polis, on vous dira que vous êtes vieux jeu. Laissez dire!

On sait ce que les anciennes moeurs ont donné de dignité et d'honneur à la famille, on voit ce que les nouvelles moeurs, le sans-gêne, l'insolence, l'universel manque de respect pour ce qui est respectable donnent actuellement: ce n'est pas pour rendre fiers ceux qui se piquent d'être nouveau jeu!

FADETTE.

Débrouillarde?

—Marie, avez-vous recousu le bouton de la veste de M. Jean?

—Ah! ben voilà, Madame, je l'ai cherché partout et je l'ai pas trouvé, alors j'ai bouché la boutonnière.

La Mode Pratique



Robe princesse

vraiment attrayante

Cette robe de ligne princesse a des détails inusités et un boléro qu'il vous sera facile de confectionner vous-même. Choisissez une teinte que vous puissiez porter tout l'été. Un boléro de nuance contrastante changera cette robe en une toilette toute nouvelle. Coton, toile ou rayonne "spun" conviendront parfaitement.

Style no 3274 pour grandeurs 12, 14, 16, 36, 38 et 40. La grandeur 16 demande 3 verges ¼ de tissu de 39 pouces pour la robe; ⅞ de verge pour le boléro à manches courtes.

Toute demande doit être adressée comme suit: Département de la Mode, LA LIBERTE, Winnipeg. Prière de mentionner exactement la grandeur du patron désiré et le numéro du modèle désiré. Ne pas demander des mesures autres que celles qui sont spécifiées. Inclure 15c. par patron (en monnaie seulement). La Liberté n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

Ces patrons sont en anglais seulement.

Ils ne sont pas échangeables.

Le Coin des Jeunes

Directrice: Mère-Grand

NOS AMIS LES OISEAUX

Mes chers Jeunes,

Nous voudrions vous intéresser de telle sorte à ce petit monde ailé que vous en fassiez votre étude favorite. Parmi les sciences naturelles, en est-il de plus attrayante que celle de ces fleurs volantes, les oiseaux?

Voici donc quelques détails glanés à vos intentions au cours de mes lectures.

Vous vous demandez parfois comment l'oiseau peut dormir perché? Les muscles des doigts sont disposés de telle sorte que le simple poids du corps les fléchit et leur fait serrer automatiquement la branche où ils se posent.

Le sang circule avec une telle vitesse chez l'oiseau que le pouls compte 110 à 160 coups à la minute. C'est ce qui assure à la gent ailée le degré de chaleur nécessaire pour résister au froid.

Trois ou quatre doigts munis d'ongles composent le pied des oiseaux. Par exemple, il y en a trois chez le Pic Arctique (Three-toed Woodpecker) et quatre chez le Moineau domestique.

Remarquez aussi que le plumage du père est presque toujours de nuances plus vives que celui de la mère.

Les oiseaux ont-ils des oreilles? Mais oui! Deux petites ouvertures placées à la partie supérieure du bec. En outre des deux paupières ordinaires, leurs yeux sont protégés par une troisième paupière qui se meut dans le sens transversal.

Tous les oiseaux sont munis de deux glandes secrétant un liquide onctueux. Ils lissent leurs plumes avec cette huile qui les protège contre l'humidité. Le plumage des oiseaux aquatiques (qui vivent dans l'eau) est même, grâce à cette matière huileuse, toujours sec.

Comment de si petits oiseaux peuvent-ils chanter si fort, vous demandez-vous? Cela est dû à la quantité d'air contenu dans le corps de l'animal et à son double organe vocal. L'oiseau a deux larynx. Les sons se produisent dans le larynx inférieur; c'est au larynx supérieur que les sons se modulent.

✦ ✦ ✦

Maintenant que vous connaissez tant de choses sur ce petit monde aérien, puis-je espérer que vous vous mettrez sans tarder à l'étude de cette science captivante: l'ornithologie?

Vous vous plaignez parfois, petits amis, de la monotonie de la vie à la campagne. Le Créateur n'a-t-il pas peuplé votre minuscule univers de choses merveilleuses? Vous passez au milieu d'elles, indifférents, sans y prêter attention...

Apprenez donc à regarder, à observer. Qu'à l'avenir les jolies fleurs qui tapissent nos prés, les milliers d'ailes qui sillonnent le ciel vous soient un plaisir, une curiosité. Celui qui aime la nature aime la vie, il la trouve belle et n'a pas l'air morose de gens qui trouvent tout mauvais dans un monde qu'ils enlaidissent.

MERE-GRAND.

L'ÎLE DES BOSSUS

(Suite et fin)

Jean, un superbe garçon originaire de Calais, est amené, par la tempête, dans une île inconnue. A sa grande surprise, il s'aperçoit que tous les habitants de cette île sont bossus, et considérent avec pitié son dos droit et sa taille fine.

—Où faut-il vous conduire maintenant? repris le voiturier.

—Dans un théâtre. A l'Opéra.

—Je regrette, monsieur, dit le cocher, mais je crois vous rendre service en vous conseillant de renoncer à ce spectacle.

—Vraiment? Et pourquoi?

—Notre "prima donna" est tellement sensible, monsieur, reprit le voiturier. Elle serait capable de se trouver mal.

—Mais pourquoi se trouverait-elle mal? En me voyant?

Le regard du cocher se posa avec insistance sur les épaules de Jean.

—Qu'est-ce que c'est que cette histoire! s'écria le jeune homme indigné. Voulez-vous me faire croire que je suis un infirme, ici?

—Je ne me serais jamais permis de le dire, fit le cocher avec une respectueuse impolitesse.

—Voyons, cocher, n'ennuyez pas ce pauvre homme, fit une voix auprès d'eux.

Jean tourna la tête, et se trouva en face d'un vieux philosophe, bossu également, qui le regardait avec attention.

—Ce n'est pas votre faute si vous êtes ainsi, et ce voiturier a l'air de vous en faire un grief; c'est mal de sa part, dit le philosophe.

—Mais, monsieur... commença Jean, que l'indignation étranglait.

Une jolie femme, bossue devant et derrière, vint à passer. Elle donna un coup d'oeil au philosophe et n'eut pour Jean qu'un regard de mépris et de dégoût.

—Que voulez-vous, mon pauvre monsieur, dit doucement le philosophe qui avait compris le dépit du jeune homme, au pays des bossus, les dos plats sont mal reçus. Il faut vous faire à ces regards, c'est la conséquence de votre infirmité. Cependant, celle-ci n'est peut-être pas incurable, je suis un peu médecin, et...

Mais Jean n'écoutait pas; il avait couru dans une boutique de cardeur de matelas, où il acheta deux gros paquets de laine; puis, du même pas rapide, il revint à l'auberge, s'enferma dans la chambre qu'il avait retenue, et, pendant deux heures, travailla mystérieusement.

Quand il sortit de sa chambre, sa silhouette était transformée. Entre ses épaules et sur sa poitrine, il portait deux bosses énormes.

—Quel beau garçon! fit en minaudant et en rougissant une vieille coquette.

Chacun des pas de Jean hors de l'auberge lui valut de semblables succès. A l'envi, on le regardait, on lui souriait. Le soir même, il alla à l'Opéra, et fut très lorgné.

—Qu'il est bossu! murmuraient avec admiration des voix féminines. On dirait Polichinelle!

Mais, malgré ces succès qui eussent dû flatter sa vanité, Jean restait froid et insensible. C'est qu'il songeait que tous ces regards s'adressaient à ce qui "paraissait" en lui, non à ce qui "était".

Dégoûté et chagrin, il se leva de son fauteuil et se dirigea vers la sortie du théâtre. Mais il dut se ranger pour laisser passer un groupe, escorté de gardes. C'étaient trois ou quatre dames en vêtements sombres, qui s'engouffrèrent rapidement dans une loge grillagée.

—Qui sont ces personnes? demanda-t-il à un de ses voisins.

—Vous ne savez pas? demanda celui-ci. Eh bien! mais c'est la princesse Mina, la fille de S. M. Pouf 1er.

—Une princesse? fit Jean, étonné. J'aurais cru plutôt avoir aperçu le cortège d'une coupable. Ses dames d'honneur l'ont jetée littéralement dans cette loge grillée.

—Elles ont bien fait, soupira le quidam. La princesse Mina est si laide, si infirme!

—Qu'a-t-elle donc? fit Jean. Est-elle le seul enfant du roi Pouf?

—Non, fort heureusement; le prince Paf, son frère, est l'orgueil du roi et de tout le peuple. Il n'a que quinze ans, mais il est aussi bossu que vous et moi; quant à la princesse, il parait qu'elle a le dos plat comme la main.

—Et... elle habite le palais? demanda Jean, pensif.

—Oh! non. Ce serait un spectacle trop attristant pour Leurs Majestés. Elle est logée dans cette grande maison de briques entourée de jardins, qui se trouve au bout de cette avenue.

Deux heures plus tard, Jean escaladait le mur du jardin princier.

Nul garde, nul chien ne l'empêchèrent d'entrer et de se promener librement à travers les allées. On sentait que la pauvre princesse était presque abandonnée. Si bien que, Jean poussa la porte d'un salon, il se trouva devant Mina, qui était là, sans gardes et sans suivantes.

La princesse, qui rêvait tristement, se leva de son siège avec surprise, à la vue de ce visiteur inconnu.

—Que voulez-vous? demanda-t-elle.

—Princesse, fit Jean, très ému par le visage charmant et la svelte silhouette qu'il avait devant les yeux, je vous ai entrevue, ce soir, à l'Opéra, et ce qu'on m'a dit de votre vie ici m'attriste profondement. Je suis étranger, ma noblesse n'est pas ancienne ni même, je crois, authentique, mais, si vous voulez me permettre de vous l'offrir, elle est à vous.

—Hélas! monsieur, dit Mina en soupirant, votre manque de noblesse n'aurait aucun inconvénient, mais... je ne suis pas bossue! acheva-t-elle dans un sanglot.

—Tant mieux, ma princesse, fit Jean, car si vous voulez bien me le permettre, je dépose à vos pieds mes bosses en même temps que mon coeur.

Il fit comme il disait, et ajouta d'un ton suppliant:

—Partons, partons tout de suite. Le vaisseau qui m'a amené s'apprête à lever l'ancre. Dans une heure, nous voguerons vers la France, vers Calais, ma ville natale, et nous oublierons l'île des Bossus!

La princesse ne se fit pas prier pour quitter une famille qui l'avait toujours traitée en étrangère. Elle s'en alla, joyeuse, au bras de Jean, pour une vie nouvelle.

Ils sont très heureux.

Jean, devenu échevin, étonne tout le monde par sa joyeuse philosophie. Il supporte les méchants, les vaniteux et les sots sans se plaindre, et sans se donner le ridicule de les combattre, car, ainsi qu'il aime à le répéter:

Au pays des Bossus, les dos plats sont mal reçus!

D'après Hégésippe MOREAU.

Un contemplatif

Le soir enveloppait le paysage d'un manteau paisible. Un garçon était sur le pont et un sourire heureux ensoleillait son joli visage. Derrière la colline, une lueur rouge teintait le ciel.

—Ah! petit bonhomme, dit un vieillard en passant, cela me fait plaisir de voir comme tu apprécies les beautés de la nature!

—Oui, je regarde depuis dix minutes, répliqua le garçon.

—Aimes-tu souvent admirer le coucher du soleil?

—Le coucher du soleil? dit-il dédaigneusement, ce n'est pas le coucher du soleil, c'est notre école qui brûle!

• • •

L'institutrice — A quand remonte la fondation de Rome?

Suzette — A la nuit du...

L'institutrice — Comment, à la nuit?...

Suzette — Bien sûr, puisqu'on dit que Rome ne s'est pas fait en un jour.

• • •

Les missionnaires mangés

—Maman, dit Toto, est-ce que les bons pères missionnaires vont au ciel après leur mort?

—Certainement, mon chéri.

—Et les méchants sauvages?

—Sûrement pas.

—Alors, maman, quand un cannibale mange un missionnaire, comment est-ce qu'ils s'arrangent?

• • •

Toilette

—Comment avez-vous fait, Pierrot, pour avoir des mains aussi sales?

—Je me suis lavé la figure, maman!

La Mode Pratique



Jolie robe de fillettes

Aussi fraiche que les marguerites ornant l'épaule, cette jolie toilette sera la préférée de votre fillette. Un boléro de nuance contrastante complètera ce coquet ensemble.

Style no 2606 pour grandeurs 8, 10, 12, 14 et 16 ans. La grandeur 8 demande 2 verges de tissu de 39 pouces pour la robe; ¾ de verge pour le boléro à manches courtes.

Adresser comme suit: Département de Travaux à l'Aiguille, La Liberté, Winnipeg.

Prière de mentionner exactement le patron désiré et le numéro du modèle choisi. Inclure 15 sous par patron (en monnaie seulement). La Liberté n'est pas responsable des lettres non reçues. Un délai de huit jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

Ces patrons sont en anglais seulement.

Joyeuse Fête

25 avril
Joyce Mason, Sainte-Anne.
26 avril
Gérald Tougas, Sainte-Anne, 7 ans.
27 avril
Gilbert Saint-Laurent, Saint-Pierre.
28 avril
Paul Tétreault, Sainte-Anne, 7 ans.
Raoul Desaulniers, Sainte-Elisabeth.
29 avril
Jean Turenne, Saint-Pierre.
Louis Frédette, Sainte-Elisabeth.
Olivier Frédette, Sainte-Elisabeth.
30 avril
Phyllis Kemp, Saint-Adolphe.
Lucien Morin, Saint-Malo.
1er mai
Pierre Saltel, Otterburne, 8 ans.
Joseph Montsion, Sainte-Rose-du-Lac.
Marcel Dion, Saint-Léon.

Il était un petit navire

Il était un petit navire (bis)
Qui n'avait ja, ja, jamais navigué. (bis)

Il entreprit un long voyage (bis)
Sur la mer Mé-Mé-Méditerranée. (bis)

Au bout de cinq ou six semaines (bis)
Les vivres vin-vin-vin-rent à manquer. (bis)

On tira z'à la courte paille (bis)
Pour savoir qui, qui qui serait mangé. (bis)

Le sort tomba sur le plus jeune (bis)
C'est donc lui qui, qui, qui fut désigné. (bis)

On cherche alors à quelle sauce (bis)
Le pauvre enfant-fant-fant serait mangé. (bis)

L'un voulait qu'on le mit à frire (bis)
L'autre voulait-lait-lait le fricasser. (bis)

Pendant qu'ainsi l'on délibère (bis)
Il monta sur sur sur le grand hunier. (bis)

Il fit au ciel une prière (bis)
Interrogeant-geant-geant l'immensité. (bis)

Mais regardant la mer entière, (bis)
Il vit des flots, flots, flots de tous côtés. (bis)

O sainte Vierge, ô ma patronne, (bis)
Cria le pau-pau-pauvre infortuné. (bis)

Si j'ai péché, vite, pardonne, (bis)
Empêche-les-les-les de me manger. (bis)

Au même instant un grand miracle (bis)
Pour l'enfant fut, fut, fut réalisé. (bis)

Des p'tits poissons dans le navire (bis)
Sautèrent par, par, par milliers. (bis)

On les prit, on les mit à frire, (bis)
Le jeune mous-mous-mousse fut sauvé. (bis)

Si cette histoire vous amuse, (bis)
Je vais vous la, la, la recommencer. (bis)

Une histoire de première communion

Souffrir avec patience

"Même les petits enfants peuvent souffrir avec patience. Sainte Rose de Lima n'avait encore que trois ans, lorsqu'un jour elle s'écrasa le pouce en fermant la porte. Cela faisait très mal, mais la petite Rose ne pleurait même pas. Elle se mordait les lèvres et cachait son pauvre doigt dans son tablier. Elle pensait que le bon Jésus avait souffert plus qu'elle, et ne voulait pas se plaindre. Rose était souvent malade, lorsqu'elle était petite, mais sa patience ne se démentit jamais. Il arriva que le médecin lui coupa un abcès, et lorsque la maman demandait à Rose si cela faisait très mal, l'enfant se contentait de répondre: Oui, un peu".

Il n'est pas étonnant que notre petite Jeanne, en écoutant la lecture de ces beaux exemples, résolut de les imiter.

Un jour, — elle avait à peu près 4 ans — elle raconta à sa maman que, la nuit, elle avait joué avec son Ange gardien: "Maman, disait-elle, qu'il était joli, avec des ailes toutes brillantes comme les écailles d'un poisson! Il s'est assis sur ma petite chaise. Mais moi, j'avais besoin de la chaise et je lui ai dit: "Levez-vous! La chaise est à moi et je veux m'asseoir. Vous pouvez chercher une autre chaise pour vous-même".

—Mais, Jeanne chérie!... intervint la maman.

—Il s'est levé, maman. Il m'a obéi en tout. Ah! comme je l'aime! comme il était beau! Mais, maman, était-ce bien gentil de ma part de le faire se lever, et de l'obliger à me céder la chaise?

Bien sûr que ce n'était pas gentil du tout, petite Jeanne! J'espère que ta maman te l'aura fait comprendre. Mais chez toi, si petite encore, c'était de l'égoïsme inconscient dont tu n'étais pas responsable. Nous qui sommes plus grands et qui n'avons pas cette excuse, sommes-nous plus gentils pour les autres?

A partir de sa quatrième année, Jeanne commença à se préparer à la 1ère Communion. Et dès l'âge de cinq ans, elle demanda la permission de communier. Mais le prêtre le refusa. L'année suivante, pour faire plaisir à Jeanne, la maman revint à la charge, mais sans plus de succès. "Le Père a dit que tu dois attendre un peu. La Petite Thérèse avait onze ans quand elle a fait sa première Communion". Cet exemple adoucit quelque peu la déception de l'enfant, mais elle continua à soupirer après le Pain des Anges. Enfin elle obtint gain de cause, et le grand jour fut fixé en la fête de l'Ascension, 13 mai 1926. Pour se préparer, Jeanne se servait du même livre que la Petite Thérèse. Comme Elle, Jeanne voulut préparer une crêche pour l'Enfant Jésus avec des fleurs de lis. Elle y mit tout son coeur et elle arriva à 500 sacrifices et 700 oraisons jaculatoires pour le jour de sa première Communion.

Restait une difficulté, la confession! — "Dis-moi, maman, faut-il que je fasse un péché avant de me confesser? Je n'ai jamais fait un péché!" — Prudemment la mère répondit: "Tu n'as qu'à dire cela au prêtre au confessionnal; il t'aidera". De nouveau, en apprenant son acte de contrition, l'enfant eut le même scrupule: "Maman, si je dis cela lorsque je vais à confesse, ce sera un mensonge, parce qu'il faut dire: Oh! mon Dieu! je suis triste de Vous avoir offensé. Et maman, je vous l'ai dit; je n'ai rien fait. Si je pensais qu'une chose est péché, je ne la ferais certainement pas!"

Voilà comment Jeanne était disposée la veille de sa première Communion. Ah! si nous pouvions avoir toujours la même innocence du coeur! Comme nous profiterions mieux de nos Communions! Si tous les enfants devaient craindre de dire un mensonge en récitant l'acte de contrition, nous n'aurions pas besoin de faire une croisade de prières et de sacrifices pour la sauvegarde de leur innocence! Chers enfants, méditons souvent cette parole de Jeanne: "Si je savais qu'une chose est un péché, je ne la ferais sûrement pas".

Père EUSEBE, SS. CC.

—(Le Mot d'ordre des Tharsicius du S.-C.).

"J'attendrai"

Paulette, cinq ans, pleure à chaudes larmes pour une petite écorchure qu'elle vient de se faire en tombant, pendant que sa mère recevait une visite.

—Veux-tu te taire, Paule. Que va penser cette dame en t'entendant pleurer ainsi?

Paule, cessant de crier:

—Oui, maman, j'attendrai que cette dame soit partie.

Aux Jeunes Naturalistes

Une Toile d'Araignée

Laide, peu élégante, honnie de tous et crainte de beaucoup (surtout du sexe féminin...), l'araignée semble un paria parmi les petits animaux.

Son corps velu et en forme de fève difforme, amanché de huit grandes pattes, la fait ressembler à une poulpe minuscule. C'est déjà bien assez pour expliquer son peu de popularité.

Mais pourquoi lui jeter ainsi la pierre? Comme toutes les créatures, elle a aussi ses grandes qualités. Et, de fait, parmi les autres insectes ingénieux, habiles et travailleurs, elle se classe bien au premier rang avec l'abeille et la fourmi. Qu'on songe un instant, à son art parfait de tisserand, et on excusera nombre de ses défauts; on lui accordera même beaucoup d'attention. Si vous le permettez, nous allons lui faire, en effet, cet honneur.

Ne nous occupons pas, si vous le voulez bien, de l'araignée domestique, qui tend ses fils dans nos armoires, etc. Considérons plutôt l'araignée de nos jardins, que nous verrons, à l'oeuvre, dans le tissage merveilleux de sa toile aérienne.

Cette toile est pour cette dernière ce qu'est le filet pour le pêcheur: c'est son gagne-pain, presque unique. Aussi, notre tisserand est-il admirablement constitué pour cette confection.

Ses filières, placées à la partie postérieure de son corps, sont très curieuses à examiner au microscope. On n'y trouve qu'une "masse d'un fluide foncé, épais et visqueux". Mais c'est cette substance qui, sortie par des tubes infiniment petits, se transformera, sous la traction des pattes en forme de peignes, en une fine cordelette de soie. Il faudrait plus de cent de celle-ci, pour égaler la grosseur d'un cheveu!

Sa toile, cependant, ne sera construite qu'avec ce fil ténu. Il faudra, vraiment, un art véritable pour tisser d'une manière aussi merveilleuse. Car ce filet pourra non seulement se balancer sous la brise et ployer sous les efforts du vent sans se rompre, mais souvent même vaincre le poids de la pluie et la violence des orages. Les bestioles qui y donneront de la tête, y resteront "happées comme une aiguille sur un aimant". Au vrai, qui contesterait la beauté féerique de cette toile, surtout quand, le matin, de fines gouttelettes de rosée pendent le long des fils comme autant de perles brillantes?

Le tissage de ce réseau peut se faire, cependant, en moins d'une heure! C'est un spectacle peu banal que de voir alors l'araignée de nos jardins à l'oeuvre.

Aussi, si vous voulez me tenir compagnie, amis du Coin, nous allons suivre ensemble les quatre phases principales de cette construction magistrale. Supposons donc, pour la circonstance, que nous sommes en été, dans un jardin fleuri; c'est le soir, car notre ouvrière ne travaille que dans les ténèbres; la lune jette une pâle lueur, mais suffisante pour voir distinctement.

Ne faisons pas de bruit. Tiens, la voici... là, au bout de cette branche... Le "spectacle" va commencer.

Rodolphe F.

(A suivre)

—(L'Echo du bas Saint-Laurent).

Amusons-nous

Acrostiche

•	I	•	E
•	M	•	R
•	O	•	E
•	E	•	E
•	C	•	U
•	S	•	R
•	A	•	E

—Un modeste employé des Postes.
—Ce qu'il apporte.

Réponse:

(F)	I	(L)	E
(A)	M	(E)	R
(C)	O	(T)	E
(T)	E	(T)	E
(E)	C	(R)	U
(U)	S	(E)	R
(R)	A	(S)	E

Définitions

1. Quand on l'a assez vu à la voile, on peut le manger avec plaisir.
2. Coquillage des pays chauds, dont on se couvre la tête avec utilité.
3. Une calamité qu'on tient à la main pour battre le blé sur l'aire.

Réponse: (1) Ris, (2) Casque, (3) Fléau.

Pluck et les Insectes

Editions Rodolphe VINCENT — Par Odette FUMET-VINCENT



1. Pluck, de sa cachette, assiste au bavardage de deux commères Araignées-des-Champs.
2. L'une prend l'air en haut de la tour qu'elle s'est construite, pour couronner son logis souterrain.
3. La seconde, sur le terrain même où elle se promenait avec sa marmaille sur le dos (selon son habitude et celle de ses soeurs), s'est arrêtée pour parler à sa voisine.



1. Tout à coup, un léger bruit de pas se fait entendre... l'araignée mère de famille se dissimule derrière une touffe d'herbe, tandis que la propriétaire de la tour, se met à l'affût.
2. Alors, à découvert sur l'herbe verte, s'avance tout doucement, sans méfiance, la silhouette brune d'un grillon.
3. Pluck avance un peu la tête et reconnaît le grillon, chez lequel il se rendait, mais oui, c'est bien M. Grillon; il ne redoute pas du danger qui le guette...

Autour de la Ferme

LA COOPERATION

par GERARD FILLION, L.S.C.
secrétaire général de l'U.C.C.

Vingt-troisième leçon

L'avenir du mouvement coopératif

Personne n'a la faculté de prévoir l'avenir du mouvement coopératif qui se développe dans le Québec depuis quelques années avec un entrain merveilleux. Il est une chose certaine toutefois, c'est que le coopératisme est établi chez nous pour y rester, dans les centres urbains comme dans les milieux ruraux. Aucune force, pas même celle de l'Etat, n'a la puissance de le faire disparaître. Les propos haineux et mensongers qu'on commence déjà à tenir sur son compte sont autant de coups de fouet qui avivent l'ardeur de ses apôtres. Il est d'ailleurs pour le présent la seule solution concrète et immédiatement accessible au problème social, le seul remède que cultivateurs et ouvriers peuvent prendre en toute confiance, parce qu'il a fait ses preuves dans tous les pays du monde et que partout il s'est avéré efficace.

L'épanouissement du mouvement coopératif tient à deux conditions essentielles que nous tâcherons d'analyser brièvement.

1.—L'éducation du peuple.

Le coopératisme est essentiellement un mouvement de masse. Il repose sur la conviction de ses adhérents et la propagande constante au moyen de l'éducation. Il est inutile de penser à organiser une coopérative avant d'avoir fait l'éducation des futurs sociétaires; il est également téméraire de tenter de maintenir une coopérative dans la bonne voie sans faire auprès de ses membres un travail constant d'éducation. L'expérience des pays où la coopération se pratique depuis longtemps le démontre d'une manière certaine.

"Comment gagnez-vous de nouveaux adhérents, demandait-on à M. Albin Johanson, gérant général de la Coopérative Centrale de Consommation de Suède?

"Au moyen d'un travail constant d'éducation, répondit-il. La Coopérative Centrale a un service d'éducation qui donne chaque année un grand nombre de cours abrégés d'une semaine ou plus. Nous organisons des cours pour les gérants, les commis, les directeurs, les vérificateurs, les contremaitres et autres employés. N[illegible]nnons également des cours par correspondance qui sont suivis chaque année par 8,000 personnes, soit individuellement, soit en groupes. Nous organisons des cercles de coopérateurs qui ont pour fonctions d'étudier et de faire de la propagande".

"Notre propagande emploie le cinéma sur une grande échelle. Certains films racontent l'histoire de notre mouvement coopératif, d'autres montrent nos usines coopératives au travail. Nous avons également notre journal coopératif, qui pénètre au foyer de tous nos membres. Nous avons organisé les femmes, la jeunesse. Notre travail d'éducation est constant et systématique".

Il n'en va pas autrement dans les autres pays. Dans un feuillet publié par la "Central Co-operative Wholesale" du Wisconsin, on peut lire le paragraphe suivant:

"Les coopératives ne peuvent réussir pleinement à moins qu'une bonne proportion de leurs membres comprennent réellement la coopération, c'est-à-dire son histoire, ses principes, ses méthodes. Les fausses coopératives prennent naissance dans les milieux où les gens ne comprennent pas. Seules les personnes qui connaissent les principes coopératifs sont capables de bâtir une bonne société coopérative. Il est nécessaire de faire constamment l'éducation des membres".

Le moyen le plus efficace et le plus économique d'entretenir le feu sacré de la coopération dans le peuple, c'est le cercle d'étude. Là-dessus encore les témoignages ne font pas défaut. Dans sa brochure intitulée: La Coopération, M. H.-H. Hannam, secrétaire des United Farmers of Ontario, écrit:

"Dans l'est de la Nouvelle-Ecosse, on reconnait très généralement que le succès remarquable du programme coopératif est dû dans une large mesure au fait que, pendant sept ans dans sept comtés, 1,100 équipes d'étude ont été fondées et qu'elles ont fonctionné en tenant une séance par semaine d'octobre à avril".

Kawaga, le grand coopérateur japonais, confirme cette idée par son témoignage. A quelqu'un qui lui demandait: "Que faut-il faire d'abord pour promouvoir l'idée coopérative?" Kawaga répondit: "Organiser des cercles d'étude".

A la lumière de l'expérience de tous les pays, nous pouvons conclure 1° que la coopération peut difficilement progresser chez nous sans une vaste campagne d'éducation; 2° que le moyen le plus efficace de faire cette éducation c'est le cercle d'étude.

2.—L'esprit de justice sociale et de charité chrétienne.

Quelqu'un a dit — n'est-ce pas le regretté Pie XI — que "la société actuelle est dans un état permanent de péché mortel". La loi de la libre concurrence prônée par le libéralisme économique a conduit aux pires excès. Toute l'activité économique est organisée uniquement en vue du profit, sans égard au facteur humain. Le patron jette ses ouvriers sur le pavé aux premiers signes de crise; la concurrence sans borne force les patrons, même s'ils sont parfaitement honnêtes, à faire travailler leurs ouvriers à des salaires de famine. La liberté sans restriction a fait naître une nuée d'intermédiaires qui reçoivent pour leurs services souvent plus cher que ne retire de son produit le cultivateur et qui font payer au consommateur des prix exagérés.

Notre régime économique est ainsi bâti que l'homme le plus honnête est forcé malgré lui de faire des accrocs à la justice sociale s'il veut survivre à la concurrence effrénée qui lui est faite.

La coopération, avec les autres mesures nécessaires comme les lois du juste salaire, les allocations familiales, les caisses de compensation pour les accidents du travail, etc., contribue à rétablir la justice dans la société.

Il faut donc que nos coopérateurs comprennent que le but ultime de la coopération n'est pas l'enrichissement individuel; elle tend plutôt à procurer à tout le monde un peu plus de bien-être, à relever le niveau de vie de la masse. En résumé, la coopération, c'est le chemin le plus direct vers la pratique de la justice sociale entre les hommes.

Cette justice sociale, qui tend à une répartition équitable des biens, des droits et des devoirs entre les hommes ne peut être atteinte sans la pratique de la charité chrétienne.

"Aimez-vous les uns les autres" ne cessait de redire l'apôtre bien-aimé, saint Jean. C'est la grande loi de la charité chrétienne.

La coopération, c'est l'application dans le domaine économique du précepte de la charité. Que les hommes cessent de se déchirer comme des loups affamés. Ce que vous ne pouvez pas faire seul, faites-le à deux; ce que vous ne pouvez pas faire à deux, faites-le à trois. En appliquant cette loi simple de l'effort collectif, rien ne vous résistera, vous viendrez à bout des plus durs travaux.

Le libéralisme économique a remis en vigueur la loi du talion qui servait de règle de vie aux païens: Oeil pour oeil, dent pour dent. La coopération a pour devise: chacun pour tout, tous pour chacun, qui correspond à la formule chrétienne: "Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-mêmes".

En d'autres termes, la coopération cherche à remplacer dans les relations humaines la lutte pour la vie par l'amour pour la vie.

QUESTIONNAIRE

1.—L'éducation constante des membres est-elle nécessaire au progrès du mouvement coopératif?
2.—Le cercle d'étude est-il un bon moyen de promouvoir l'éducation coopérative?
3.—La coopération tend-elle à faire pénétrer dans la masse l'esprit de justice sociale?
4.—La coopération est-elle conforme au précepte de la charité chrétienne?

Feuillets spéciaux relatifs à la culture en temps de guerre

On ne cesse, depuis l'ouverture des hostilités, d'insister sur l'importance de la production agricole dans la part que le Canada prend à la guerre, et de recommander l'adoption de toutes les mesures qui peuvent tendre à améliorer la qualité des produits agricoles et à maintenir la production au point nécessaire.

Le Ministère fédéral de l'Agriculture s'est efforcé de fournir aux cultivateurs des renseignements susceptibles de les aider dans la conduite de leurs travaux, et l'Office du ravitaillement en produits agricoles a publié toute une série de feuillets spéciaux pour le temps de guerre, contenant des renseignements utiles, pratiques et au point, sur les procédés de culture et le traitement des produits de la ferme.

Les feuillets suivants, en langue française et anglaise, sont maintenant prêts pour la distribution.

No 2.—La conduite du rucher au printemps.
No 3.—Abeilles en paquets.
No 6.—Le soja.
No 7.—La production du lait pur.
No 15.—L'amélioration des pâturages pour produire plus d'herbe.
No 20.—L'emploi de fourrages annuels.
No 21.—Les récoltes de menus grains dans l'Est du Canada.

On peut obtenir des exemplaires de ces feuillets spéciaux de la série de production en temps de guerre en s'adressant au Bureau de publicité et d'extension, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

Les boites de fromage doivent être conformes aux règlements

On appelle encore une fois l'attention des fabricants de fromage et de boites de fromage au Canada sur les règlements qui gouvernent la construction des boites de fromage pour le commerce d'exportation. Les spécifications pourvues par les règlements établis en application de la Loi de l'industrie laitière sont devenues exécutoires le 1er mai 1939, mais n'ont pas été appliquées entièrement en 1939; on permettait encore cette année là l'exportation de fromage dans des boites dont les fonds mesuraient moins de cinq huitièmes de pouce d'épaisseur; c'était afin de donner aux manufacturiers qui avaient de gros stocks de boites non conformes aux spécifications, l'occasion d'écouler ces stocks.

En ce qui concerne les exportations présentes et futures de fromage, M. J. F. Singleton, directeur adjoint du Service des marchés au Ministère fédéral de l'Agriculture, fait remarquer qu'il est indispensable qu'à l'avenir toutes les boites contenant du fromage pour l'exportation, quelle que soit la province où le fromage est fabriqué, soient conformes sous tous les rapports aux spécifications pourvues sous les règlements, sinon il sera interdit d'exporter ce fromage.

Les buts principaux des spécifications sont les suivants: Les boites cylindriques employées comme contenants pour le fromage doivent être faites de bois parfaitement séché, les fonds, dessus et dessous, ne doivent pas avoir moins de cinq huitièmes de pouce d'épaisseur; les cercles et les bandes pas moins d'un cinquième de pouce d'épaisseur, les cercles doivent chevaucher aux joints d'au moins cinq pouces et être fixés par des crampons ou des clous posés à un pouce d'espacement et fermement rabattus à l'intérieur; les bandes doivent être clouées aux fonds, un clou de chaque côté de chaque jointure, et des clous supplémentaires à espacement d'au plus quatre pouces; les bandes du fond ne doivent pas avoir moins d'un pouce et demi de large et les bandes du dessus pas moins de 3 pouces de large et les couvercles doivent s'ajuster étroitement.

Deux Allemands, bons nazis, viennent d'écraser sous leur auto, un superbe cochon qui traversait la route.

Malgré sa répugnance, l'un d'eux se décide à aller faire des excuses au paysan, propriétaire de la bête.

Quelques instants après, il revient ébahi, les bras chargés de victuailles.

—Je n'y comprends rien. En entrant j'ai crié en saluant: "Heil Hitler, le cochon est mort..." Et tout le monde s'est précipité vers moi, avec des cris de joie!

La plus grande ferme à dindons de l'Angleterre produit 6,000 oiseaux par an. Aux Etats-Unis la plus grande entreprise de ce genre fonctionne sur une base coopérative, elle maintient 118,000 sujets reproducteurs sur 13 fermes conduites par 19 jeunes couples mariés. En 1939 elle a produit plus de 640,000 dindons.

Comment se fait l'essai des semences dans les laboratoires du gouvernement

Le Canada est le seul pays du monde où l'on ait établi des qualités ou "catégories" spécifiques pour toutes les semences; il y a trois catégories pour chaque espèce de semence. Ces catégories sont réglées par la Loi des semences, laquelle est appliquée par la Division des produits végétaux, du Ministère fédéral de l'Agriculture, qui maintient huit laboratoires d'essai de semence à travers le Canada. Tous les laboratoires emploient les mêmes procédés pour faire l'essai et se basent sur les mêmes types modèles, de sorte que la catégorie de la semence a exactement la même valeur dans toutes les provinces.

Tous les échantillons de semence que les cultivateurs envoient au laboratoire sont soumis aux mêmes essais rigoureux, et l'on sait exactement à quoi s'en tenir au sujet de leur qualité. Si la semence ne remplit par les conditions exigées pour la pureté, la faculté germinative et la qualité, elle est rejetée. Pour commencer, on numérote l'échantillon et celui-ci est connu simplement par ce numéro; l'analyste ignore d'où il vient et qui l'a cultivé. Cet échantillon est ensuite mis dans un mélangeur actionné par l'électricité qui le brasse pour en rendre toutes les parties aussi uniformes que possible. On pèse ensuite soigneusement sur des bascules délicates des quantités spéciales de semence au moyen de loupes pour en enlever les graines de mauvaises herbes et les semences d'autres variétés. Aucune machine ne peut remplacer la main et l'oeil de l'homme dans ce travail, et tout ce que l'on trouve dans un échantillon est marqué sur une carte qui accompagne la semence dans tous les autres essais auxquels elle est soumise au laboratoire.

Ils sont nombreux les instruments et les machines dont on se sert pour faire l'essai des semences. L'un d'eux appelé "diaphanoscope" diffuse une vive lumière à travers les échantillons de semence, qui permet de distinguer les semences saines de celles qui ne sont que des balles vides. Une autre machine fait passer un courant d'air réglé à travers l'échantillon et ce courant d'air emporte toutes les graines pauvres et légères à travers un tube de verre, ne laissant que les graines saines à examiner. Disons en passant qu'il est assez difficile de distinguer entre les spécimens parfaits et imparfaits dans certaines petites graines comme les paturins et les agrostides.

La faculté germinative est un détail des plus importants et l'on se sert aussi d'un instrument spécial pour la déterminer. On emploie pour chaque essai un nombre précis de semences. A défaut d'appareils modernes les semences sont comptées à la main, mais on a aujourd'hui dans les laboratoires les mieux outillés, une plaque opérant par succion qui ramasse 100 graines et les dépose à espacements égaux sur du papier buvard ou du papier tournesol, prêtes à être examinées. D'autres semences sont essayées dans du sable, et toutes sont développées dans des germoirs où la température et l'humidité sont réglées. Quatre lots de chaque échantillon sont examinés, chaque lot pendant quatre jours différents, jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la limite de temps. On prend alors la moyenne et tous les détails sont marqués sur la carte.

Il y a des semences qui se refusent à germer tant qu'elles n'ont pas été refroidies, aussi les laboratoires sont pourvus de réfrigérateurs spéciaux où ces semences peuvent être refroidies avant d'être mises dans les germoirs. Lorsque les semences ont été essayées pour la pureté et la faculté germinative on les remet avec les cartes au classificateur. Si les résultats des premiers essais sont conformes au type modèle, le classificateur examine les échantillons pour la qualité et l'apparence. S'il est satisfait de cet examen, alors il décide de la catégorie dans laquelle la semence doit être mise et le cultivateur reçoit un certificat de catégorie. Ces catégories sont 1, 2 et 3. Les numéros 1 et 2 sont en majorité. Il y a très peu de graines de la catégorie numéro 3 au Canada.

Réhabilitation des punaises

Le traitement des morsures de serpents venimeux par ingestion de punaises n'est sans doute pas susceptible d'un grand avenir, mais il n'en vaut pas moins la peine d'être signalé.

En effet, M. Luong, médecin indochinois à Quangngai (Annam), a envoyé à la Société médico-chirurgicale d'Indochine (section de Hanoï) six curieuses observations relatives à l'emploi des punaises en médecine sino-annamite et que nous signalons naturellement à titre uniquement documentaire.

L'usage des punaises comme produit antivenimeux est assez répandu, mais tenu caché, en milieu annamite; c'est une recette de famille que les dépositaires ne tiennent pas à divulguer.

Les punaises employées sont des punaises ordinaires de lit; on capture les plus grosses et on les laisse dessécher dans un récipient quelconque. A défaut de punaises desséchées, on peut faire avaler des punaises récemment capturées, après avoir eu soin de les écraser entre les doigts.

La posologie courante est de trois punaises prises en une fois avec une gorgée d'eau. Dans un cas de morsure du pied par serpent venimeux, chez un homme de quarante ans, la quantité a été de six punaises. En dix heures, l'oedème du pied s'est affaissé, les douleurs se sont calmées.

C'est dans une atmosphère sèche que le miel se conserve le mieux

C'est un fait d'observation commune que le miel exposé pendant quelques jours à une atmosphère humide se couvre d'eau à la surface. C'est parce qu'il absorbe l'humidité de l'air, et c'est là une considération importante dans la conservation de ce produit. Les contenants que l'on emploie généralement, à couvercle vissé ou pressé, n'empêchent pas l'absorption d'eau dans une atmosphère très chargée d'humidité. On sait que le miel conservé dans une atmosphère sèche perd un peu de son humidité, tandis qu'il en absorbe au contraire dans une atmosphère humide. Cette perte d'humidité n'affecte aucunement la conservation du miel tandis que l'augmentation de la teneur en eau tend à créer des conditions favorables pour le développement des levures provoquant la fermentation et, par conséquent, la décomposition du miel.

Presque tous les miels contiennent des levures, qui deviennent actives dès que la proportion d'eau dépasse un certain point, dit M. C. A. Jamieson, de la Division de l'apiculture du Service des fermes expérimentales fédérales. En général, les miels blancs se conservent plus longtemps que les miels de couleur foncée parce que ces derniers sont récoltés vers la fin de l'été et au commencement de l'automne, alors que les conditions de maturation ne sont pas aussi favorables et par conséquent, ce miel contient plus d'eau.

Un moyen d'empêcher la fermentation est la pasteurisation, qui consiste à chauffer le miel jusqu'à une certaine température, à laquelle toutes les levures sont détruites. Malheureusement, le matériel nécessaire pour pasteuriser de grandes quantités de miel coûte cher et ce moyen est hors de la portée de la plupart des apiculteurs. On agira sagement en conservant tout le miel dans une chambre où l'atmosphère est généralement sèche afin d'éviter des pertes.

Légumes sur les fermes des prairies

Les recherches scientifiques de ces dernières années ont mis en lumière le rôle très important que jouent les légumes dans la nourriture de l'homme et tous les derniers renseignements connus sur les légumes et les meilleurs modes de culture sont donnés dans une publication intitulée "Légumes pour les fermes des Prairies". On y trouve des renseignements complets sur le genre de légumes à cultiver, sur la façon de les cultiver pour obtenir les plus beaux légumes dans l'Ouest. Ce bulletin qui a été écrit par W. R. Leslie, régisseur, et W. Godfrey, premier jardinier, Station expérimentale fédérale de Morden, Man., est publié par le Ministère fédéral de l'Agriculture. On peut en avoir des exemplaires gratuitement en s'adressant au Bureau de publicité et d'extension, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa.

Quelques principes essentiels dans l'élevage des poussins

La vie normale et utile de la poule de ferme au point de vue de la ponte est si courte que le cultivateur est dans la nécessité de remplacer un grand nombre de ses oiseaux tous les ans s'il veut maintenir sa basse-cour sur une base économique, dit M. W. T. Scott, éleveur en chef de la station expérimentale fédérale de Harrow, Ont. S'il a pour pratique d'acheter des poussins d'un jour d'un couvoir et de les élever lui-même, alors l'éleveur doit fournir de bonnes poules pondeuses. Si l'élevage n'est pas bien conduit, les poussins sont rabougris, la mortalité est forte et il y a une perte que l'on ne peut pas remplacer entièrement, car les poussins que l'on achète tard se développent trop tard, les poulettes pondent de petits oeufs et pondent peu en automne et en hiver, alors que les prix sont les plus élevés.

C'est une mauvaise pratique que de mélanger les poussins de différents âges, et comme les éleveuses ne peuvent servir pour plus de deux couvées que dans des conditions très favorables de température, il faut avoir le matériel nécessaire pour loger, sans qu'ils soient entassés, au moins une moitié des poussins, sinon tous. Les premières éclosions exigent la chaleur de l'éleveuse pendant sept ou huit semaines, et il est toujours dangereux de céder à la tentation de faire de la place pour la deuxième éclosion en sortant la première de l'éleveuse avant qu'elle soit bien emplumée. Une baisse subite de température peut occasionner un refroidissement, suivi par la pneumonie et une mortalité excessive.

Quel que soit le soin que l'on apporte à l'élevage et la qualité du matériel dont on se sert, on n'arrivera pas à élever des poussins vigoureux et profitables s'ils ont hérité d'une pauvre vitalité et d'une tendance aux maladies. On ne peut pas non plus élever avec profit des poussins qui ont souffert au cours de l'élevage. Les principes essentiels pour réussir sont les suivants: stock de bonne qualité, bonne cabane sèche, sans courant d'air, bon système de chauffage, litière propre et suffisamment de nourrisseurs automatiques "à l'épreuve du gaspillage" pour accommoder au moins 75 pour cent du total des poussins que l'on nourrit à la fois. Quand on tient une température de 95 à 100 degrés au bord du capuchon, une bonne pâtée de premier élevage toujours devant les poussins, de l'eau propre à boire, une trémie de gravier et un peu de verdure succulente, on ne devrait avoir aucune difficulté à bien élever les poussins.

Guérison radicale

Clemenceau, sur la fin de sa vie, se promenait dans son pays de Vendée. Il croise en chemin le médecin du pays qui portait son fusil de chasse en bandoulière.

—Hé! docteur, lui dit le Tigre, où donc allez-vous comme cela?

—Voir un malade, monsieur le Président.

—Et vous avez besoin d'un fusil pour le tuer? De mon temps, les médecins avaient plus de savoir-faire.

Au restaurant

Le client: Garçon, cette soupe est drôle.

Le garçon: Eh bien! monsieur, pourquoi ne riez-vous pas?

Latin de cuisine

Un bon cultivateur avait un fils qui faisait ses études au lycée. Voulant le remettre aux travaux champêtres, il fit l'expérience suivante. Il conduisit l'enfant dans la cour de la ferme:

—Voudrais-tu m'apprendre, dit-il en montrant le fumier, comment on dit ça en latin?

—Le fumier?... Fumus, papa.

Décidément, Dédule était bien tombé.

—Et ça? continua le fermier en montrant ses mains.

—Les mains?... Manus, papa.

—Alors, fit le père, c'est facile, le latin?...

—Oh! oui, papa, c'est très facile: il suffit de mettre "us" à la fin de tous les mots.

—Ah! bien... Alors, cette fourche que je ramasse?

—La fourche?... Fourchus, papa.

—Parfait... Et... ce char?

—Toujours la même chose, papa: char... charus.

—Merci de ta leçon, mon fieu... Je n'ai pas appris le latin pendant deux ans, mai j'en sais assez pour ce que j'ai à te dire.

"Tu vas donc prendre le fourchus avec les manus, tu mettras le fumus sur le charus, et tu n'iras plus à l'écolus".

Cours de grain fourni par

James Richardson & Sons Ltd.

1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG TEL. 93 [illegible]

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur
PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

Avril	Lundi 15	Mardi 16	Mercredi 17	Jeudi 18	Vendredi 1[illegible]	Samedi 20
BLE						
Nord No 1	89¼	89¾	89½	90½	90½	90⅝
Nord No 2	87¼	87⅝	87⅝	88⅝	88⅛	88⅝
Nord No 3	85	85⅝	85⅛	86½	86	86⅛
No 4	81½	82	81⅝	82⅝	82⅝	82⅝
No 5	78¼	78¾	78⅝	79⅝	79½	79⅝
No 6	74	74⅝	74⅛	75⅛	75	75⅛
Fourrage	70	70⅝	70⅛	71⅛	71	71⅛
Sur voie net	88⅝	89¼	88⅞	89⅞	89⅝	90⅛
No 1 Durum	85	85⅝	85⅛	86⅛	86	86⅛
No 2 Durum	82	82⅝	82⅛	83⅛	83	83⅛
No 3 Durum	80½	80⅞	80⅝	81⅝	81½	81⅝
Inférieur Nord 1	87	87½	87¼	88⅛	88¼	88⅝
Inférieur Nord 2	85	85⅝	85 ⅝	86⅝	86¼	86⅛
Inférieur Nord 3	83	83⅝	8[illegible]⅛	84⅛	84	84⅛
Charbonneux 1	84¼	84⅝	84½	85⅛	85½	86⅛
Charbonneux 2	82¼	82⅝	82⅝	83⅝	83½	84¼
Charbonneux 3	80	80⅝	80⅛	81⅛	81	81⅝
Rej. Nord 1	82½	83	82⅝	83⅝	83⅝	83⅝
Rej. Nord 2	81¼	81⅝	81⅝	82⅝	82½	82⅝
Rej. Nord 3	79	79⅝	79⅛	80⅛	80	80⅛
Printemps 1	79	79⅝	79⅛	80⅛	80	80⅛
Printemps 2	76	76⅝	76⅛	77⅛	77	77⅛
Printemps 3	73	73⅝	73⅛	74⅛	74	74⅛
AVOINE						
C.W. No 2	39⅛	39 ⅛	39⅛	39⅝	39⅝	39½
C.W. No 3	37½	37½	37½	38⅛	38	37⅝
Fourrage No 1	36⅝	36⅝	37	37⅝	37⅛	37⅝
Fourrage No 2	34½	34½	35	35⅝	35½	35⅝
Fourrage No 3	31½	31½	32	32⅝	32½	32⅝
Sur voie net	38⅝	38⅝	38¾	39⅝	39⅝	39⅛
ORGE						
6 rangs	51⅛	51⅝	51¼	52	51⅝	51⅝
Fourrage No 1	50⅝	51⅛	51¼	51⅝	51½	51⅝
Fourrage No 2	49⅛	50⅝	50⅝	51¼	51	50⅝
Fourrage No 3	49⅛	49⅝	49⅝	50¼	50	49⅝
Sur voie net	52⅛	52⅝	52½	53	52⅝	52⅝
LIN						
C.W. No 1	231½	232⅛	233⅛	234⅛	233	230⅝
C.W. No 2	229½	230	231	231⅝	230⅝	228½
C.W. No 3	222½	223	224	224⅝	223⅝	221½
C.W. No 4	207½	208	209	209⅝	208⅝	206½
Sur voie net	230⅝	231½	232½	233⅛	232⅝	230¼
SEIGLE						
C.W. No 2	70⅛	70⅝	70⅛	71⅛	71	70⅝
C.W. No 3	65⅝	65⅞	65⅞	66⅞	67	66⅝
C.W. 2 rej.	62	62⅛	61⅞	62⅝	62⅝	62⅝
C.W. No 4	60¼	60⅝	60⅛	61⅛	61¼	60⅝
Ergot rej. X	57¼	57⅝	57⅛	58⅛	58¼	57⅞
Sur voie net	69½	69⅝	69⅝	70⅛	70⅛	69⅞

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Mai	90	90⅝	90⅛	91⅛	91	91⅛
Juillet	91⅝	91⅝a⅝	91⅝	92⅝a⅝	92⅝	92⅝a⅞
Octobre	93	93⅝	93⅛	94⅝	94½	94⅝
AVOINE						
Mai	39½	39½	39½	40⅛	40	39⅝
Juillet	38⅛	38½	38⅛	38⅝	38½	38½
Octobre	36⅝	36⅝	36⅝	36⅞	36½	36½
ORGE						
Mai	53⅛	53⅝	53½	54	53⅝	53⅝
Juillet	52⅛	53	52⅞	53½	53	52⅝
Octobre	51	51⅝	51⅛	51⅝	51⅝	51⅝
LIN						
Mai	232½	233	234	234⅝	233⅝	231½
Juillet	234⅝	234	235	237	235⅝	234
Octobre	231	231⅛	232⅛	235	233	231⅛
SEIGLE						
Mai	70⅞	70⅞	70⅝	71⅛	71⅛	70⅝
Juillet	71⅝	72⅛	71⅝	72⅝	72⅝	72¼
Octobre	72½	72⅝	72⅝	73⅝	73⅛	73½

Feuilleton de "La Liberté"

Le Masque de Feu

Grand Roman d'Aventures et d'Amour

par

Maurice Boué et Edouard Aujay

NUMERO 11

(Suite)

D'un côté, ce couloir aboutissait à un escalier qui menait au jardin d'hiver: l'homme noir n'aurait pu fuir par là san être vu.

De l'autre côté, le couloir rejoignait une longue coursive parallèle au grand axe du navire. Quand Estérac parvint au coude, il chercha en vain le mystérieux personnage. Celui-ci était invisible.

—Manqué pour cette fois! Nous nous retrouverons, grommela le jeune homme.

Il revint vers la cabine d'Harold Barrow. Il constata que l'Anglais était immobile. Il semblait reposer calmement, délivré enfin de l'infernale hantise.

Il s'approcha doucement, afin de le couvrir; mais il recula aussitôt. Harold Barrow offrait un visage révulsé où se lisaient la terreur et la souffrance.

Estérac l'appela:

—Comment vous sentez-vous, mon ami?

N'obtenant pas de réponse, il se pencha sur le malheureux. Il remarqua que ses traits se détendaient et qu'une pâleur livide succédait à la rougeur de la fièvre.

Une infinie compassion envahit l'âme d'Estérac. Fraternellement, il prit la main de son compagnon et il constata qu'elle était inerte et froide.

Harold Barrow était mort.

Une fois de plus, la prédiction fatale s'était réalisée.

XI

Le filet fatal se resserre

Le récit que fit Estérac de la mort de Barrow causa une forte émotion à bord. Le commandant, le commissaire, et surtout le docteur, commencèrent à moins douter qu'il y eût réellement "quelque chose" qui dépassait la compréhension humaine.

Le jeune diplomate avait été profondément affecté par la fin tragique de l'Anglais. Qu'on ne croie pas, cependant, que le jeune homme tremblât davantage pour lui. Certes, il sentait de plus en plus se resserrer le filet fatal de la mort.

Puisque le hasard avait voulu qu'il prît place sur le navire, en même temps qu'une autre des victimes du pharaon, il ne doutait pas qu'il serait une cible facile à atteindre. Aussi bien, le danger n'effrayait pas Estérac.

"S'il veut m'abattre sur le bateau, il faut qu'il se presse, songeait le jeune homme, car, dans trois jours, nous touchons Marseille!"

Il acceptait avec résignation un dénouement qu'il ne pourrait sans doute éviter.

Depuis que, par une nuit dont chaque minute lui était resté gravée dans la mémoire, on lui avait tué Nadia, Guy d'Estérac ne se sentait plus retenu sur terre.

"Et Betty?..." disait une voix intérieure. Oui, Betty est charmante. Il aurait pu l'aimer, peut-être, s'il n'avait pas connu Nadia. Mais Nadia, en mourant, avait emporté son coeur dans la tombe.

Le lendemain, on immergea Harold Barrow, alors que le navire passait par le travers de Malte.

Et la vie continua à bord, marquée seulement par une sorte de légère angoisse sur les traits de ceux qui, par leurs fonctions, s'étaient trouvés mêlés à cette tragédie.

On avait recherché l'homme à la lévite parmi les passagers et on ne l'avait par retrouvé. L'énigme restait entière.

En dehors de la déclaration de Guy d'Estérac, il y avait les traces de sang. De toute évidence, quelqu'un avait été blessé, qui ne s'était pas fait connaître, et l'on pouvait admettre avec assez de vraisemblance que cet être-là pouvait être le même que celui dont Estérac avait aperçu la silhouette dans l'entrebâillement de la porte, quelques minutes avant que mourût l'Anglais.

Le soir de ce même jour, le secrétaire d'ambassade fit une découverte qui, pour être d'un autre genre, n'en était pas moins troublante. Il trouva, sous sa porte, un billet ainsi conçu: "Prends garde! Veille! Et tais-toi!"

Au-dessous de ces mots était dessiné le fameux serpent enroulé sur lui-même!...

Du coup, toutes les hypothèses sur l'adversaire qui s'était manifesté pour la première fois dans la Chambre du roi se trouvaient quelque peu bouleversées.

Jusqu'ici, Estérac présumait que, des menaces, on passerait aux actes. En analysant logiquement les termes dont s'était servi son correspondant anonyme, le jeune diplomate arrivait à la constatation toute naturelle que, seule, une personne amie pouvait l'avertir du danger, afin qu'il pût l'éviter: Prends garde! Veille!

D'autre part, l'injonction impérative: tais-toi! qu'il avait reçu illustrée d'un portrait de jeune femme, dans la pyramide de Giséh, lui était renouvelée.

Estérac voyait dans ce fait une nouvelle forme de la sollicitude qu'on lui portait.

Deux questions auxquelles il ne pouvait répondre découlaient de ces constatations: qui donc était cette personne qui veillait sur lui, et quel était le danger dont on parlait implicitement?

Une réponse partielle fut fournie une heure plus tard, à la seconde de ces questions. Sortant de la salle à manger, Estérac descendait dans sa cabine. Il lui fallait longer de bout en bout le couloir dans lequel Harold Barrow avait tiré des coups de revolver contre un ennemi inconnu.

Soudain Estérac entendit un sifflement. Fort heureusement, il se retourna et, ce faisant, quitta la ligne qu'il suivait dans la coursive. A peine avait-il retourné la tête, qu'un objet lumineux passait devant ses yeux et qu'avec un bruit mat un poignard effilé venait s'enfoncer dans la paroi.

Sans le mouvement impulsif qui l'avait fait regarder en arrière, Estérac eût, sans aucun doute, été frappé par l'arme. Une fois encore, il s'élança dans l'espoir de retrouver l'ennemi, mais ce fut peine perdue....

Le diplomate rentra dans sa cabine, s'arma d'un revolver et attendit.

✦ ✦ ✦

Guy d'Estérac écrivait à son cousin Louis de Marcigny, pour que la lettre lui fût remise "en cas d'accident".

Il ne voulait pas adresser cette missive à sa mère pour ne pas l'effrayer.

"Il faut, disait-il, que je me fasse de plus en plus à l'idée de la mort. Je ne dois plus douter qu'elle me frappera comme elle a fauché les autres profanateurs.

"Je suis étonné, pourtant, d'avoir été épargné jusqu'à ce jour. Mes malheureux compagnons de la Chambre du Roi n'avaient pourtant rien fait de plus que moi, bien au contraire. J'étais le promoteur de l'expédition. Je sens, confusément, que deux puissances sont en présence, qui luttent, l'une pour me frapper, l'autre pour me défendre.

"C'est la seconde qui a triomphé dans la pyramide. C'est elle encore qui me demande d'être discret. Serat-elle longtemps la plus forte? Je crains que non et je ne serais pas surpris si, brusquement, j'étais vaincu.

"Si le malheur voulait que je succombasse avant de rentrer en France, je te confie la mission d'apprendre, avec tous les ménagements possibles, toute la délicatesse dont tu es capable, la nouvelle tragique à ma pauvre mère.

"Je n'ai pas peur, mais, pourtant, je voudrais être plus vieux de quarante-huit heures. Il me semble que si je parvenais sain et sauf à Marseille, j'aurais plus de chance d'échapper à l'emprise impitoyable...."

Mais l'Adversaire semblait avoir les mêmes préoccupations de temps que Guy d'Estérac, et il voulait, eûton dit, en finir avant l'arrivée en France.

Remonté sur le pont, un peu avant minuit, le jeune homme s'aperçut qu'un individu le surveillait. Il le laissa faire, puis, brusquement, fit volte-face. Mais l'autre disparut derrière la cabine du télégraphiste, s'évanouit, comme par enchantement, sans laisser de trace.

"Le cercle fatal se resserre....", pensa Guy d'Etérac.

Il lui répugnait d'alerter les autorités du navire. On avait ri des hallucinations du malheureux Barrow et sans doute le classerait-on dans la même catégorie que celui qui, maintenant, dormait au fond de l'eau, quelque part, là-bas, vers Malte...

Du pont inférieur, où sa promenade nocturne le mena, Estérac fit une autre découverte. Sa cabine était éclairée, alors qu'il était certain d'avoir éteint la lumière en sortant!

Il remonta vivement, descendit en courant l'escalier intérieur et ouvrit la porte en se jetant de côté pour esquiver le coup qu'on aurait pu lui porter.

Manoeuvre inutile: il n'y avait personne dans la cabine.

Il est difficile de dépeindre l'état physique et moral dans lequel se trouvait Estérac.

Jadis, son père lui avait conté les affres dans lesquelles se débattirent les premiers pionniers de la colonisation au Soudan, affres qu'on avait nommées d'un terme général et qui "parlait": la soudanité.

Cela commençait après quelques jours de marche dans le désert pierreux. La chaleur, la solitude, l'épouvantable réverbération du soleil, sur les cailloux blancs, le manque d'eau, transformaient peu à peu les hommes, qui, pour un mot, passaient sans motif de la gaieté la plus folle au désespoir le plus déprimant et finissaient, si l'on n'y veillait pas, par se suicider.

Le jeune homme se sentait pris par une espèce de soudanité, une sorte de folie lancinante provoquée par une tension excessive des nerfs, et aussi par une colère qui ne pouvait s'extérioriser contre l'ennemi lâche et retors qui frappait dans l'ombre sans se montrer.

Il n'y avait pas à se le dissimuler, le dénouement paraissait proche. Estérac décida de ne pas dormir cette nuit-là. Au fond, sans trop s'en rendre compte, il suivait à la lettre les instructions du message: il prenait garde, il se taisait et il veillait.

Le mouvement du pont annonça le quart de minuit; puis, peu à peu, tout s'endormit sur le navire.

Le jeune homme lisait dans un fauteuil, tout en fumant des cigarettes, afin de ne pas succomber au sommeil.

Soudain, il ressentit une gêne étrange, cette sensation intraduisible qui nous fait deviner que quelqu'un est derrière nous à notre insu et nous regarde avec insistance.

Estérac se retourna brusquement. Il n'y avait personne dans la cabine et il n'entendit aucun bruit, soit dans le couloir, soit sur le pont-promenade du dessus.

Ayant allumé une nouvelle cigarette, il reprit sa lecture.

Mais, au bout de très peu de temps, il éprouva la même sensation de gêne à la nuque et, cette fois, ayant fait une rapide volte-face, il vit, dans l'ovale du vasistas placé au-dessus de la porte, deux yeux qui fixaient sur lui un regard perçant et magnétique, le même regard que le pauvre Harold Barrow comparait à celui du serpent cherchant à fasciner sa proie.

Et, chose étrange, devant la force de ce regard, Estérac, un instant, fut sans volonté. Il ressentait l'effet de cet effluve magnétique; il devinait qu'un inconnu cherchait à l'hypnotiser et, pendant quelques secondes, il fut incapable de réagir contre cette force.

Mais soudain, par un effort de sa volonté tendue, il se dégagea, s'ébroua, saisit son revolver, bondit vers la porte et l'ouvrit. Une fois de plus, il ne vit personne.

Dans le court espace de temps qu'il avait mis à franchir la distance qui le séparait de l'entrée de la cabine, l'inconnu avait donc pu sauter à terre et disparaître. Mais où s'était-il réfugié?

Dans la cabine d'en face ou dans une des cabines voisines? C'était possible, mais peu probable, car Estérac connaissait de vue les occupants et aucun d'eux ne possédait le faciès ricaneur et diabolique de l'homme aux yeux de feu.

Déprimé par cette lutte contre le mystère, Guy d'Estérac remonta sur le pont, aspirer la fraicheur de la nuit. Un des seconds affichait le bulletin de quart, et celui-ci annonçait que, sauf incident, le navire accostait à la Joliette à la fin de l'après-midi, assez tôt pour permettre aux passagers qui le désireraient de prendre le rapide du soir pour Paris.

La Joliette!... Marseille!... Vivrait-il encore quand la vigie les annoncerait? Qui triompherait dans cette bataille sournoise entre lui et l'Inconnu?

L'officier s'approcha d'Estérac.

—Belle nuit, n'est-ce pas, Monsieur? Et belle traversée!

—En effet, lieutenant, répondit-il. Vous préférez cela, vous aussi?

—Naturellement. Mais dans quelques heures, aussitôt pied à terre, nous aurons perdu le souvenir des quelques tracas de ce voyage.

—Oui.... laissa tomber lugubrement Estérac.

Comme il aurait voulu pouvoir, ainsi que ce marin insouciant, saluer avec joie la terre de France!

L'officier n'insista pas, devant l'air sombre de ce passager.

Déjà l'aube pointait. Le personnel du restaurant et des cuisines préparait le petit déjeuner. Estérac se fit servir du café très fort et, quelque peu ragaillardi par ce chaud breuvage, redescendit chez lui, pour faire ses ablutions.

Ce n'est que longtemps après être rentré dans sa cabine qu'il découvrit, sur la table, une enveloppe contenant un objet assez épais. Il retourna le pli avant de l'ouvrir, puis il s'y décida.

Ce ne fut pas sans étonnement qu'il constata que l'enveloppe contenait un anneau d'or. En examinant celui-ci, il constata que, sur le large chaton, était gravé le signe qui, jusqu'ici, avait accompagné les menaces de l'inconnu: le serpent enroulé sur lui-même.

A cette bague, un papier était joint sur lequel étaient écrits, en français, ces mots:

"Seigneur,

"Cet anneau est un talisman. Il peut te sauver la vie. Porte-le ostensiblement et tais-toi!"

Le mystère se compliquait. La force occulte qui, en Egypte, avait protégé Guy d'Estérac, l'avait-elle rejoint sur le bateau, à l'heure même où il paraissait bien que la force adverse allait triompher?

Une fois de plus, le jeune homme se posa la question: "Qui donc est cette personne qui s'acharne à vouloir me sauver?"

Estérac examina de nouveau l'anneau d'or, puis, se décida à se le passer au doigt. Il ne risquait pas grand'chose à suivre le conseil de son correspondant anonyme.

Fait étrange, il se sentit réconforté par la présence de la bague talismanique.

Il se félicita, d'ailleurs, d'avoir obéi à l'injonction de l'inconnue. Soit que son ennemi fût las de le poursuivre en vain, soit que, réellement, la bague lui valût la protection de puissances supérieures, l'adversaire ne se manifesta plus.

Toute la journée, Estérac évolua sur le navire sans plus rien craindre; il se mêla aux autres passagers, retrouva graduellement la joie de vivre, et il fut heureux, comme, dans la nuit, il avait souhaité l'être, lorsque la vigie annonça la terre de France!

Troisième partie

LA PRINCESSE DU MYSTERE

I

Une autre inconnue encore...

—Mon cher, disait Louis de Marcigny, le ministre m'a fait promettre de t'amener, ce soir, à l'Elysée.

—A l'Elysée? Et pourquoi faire?

—Il y a un bal diplomatique. J'ai annoncé au patron ton arrivée. Tes hauts faits ont étonné et ému un tas de gens, le président lui-même. Alors, tu seras l'attraction de la soirée.

—Merci beaucoup, mais je ne me sens aucun goût pour ce genre de publicité.

—Tu as tort. Un mouvement est en préparation. La Feuillade a transmis des notes élogieuses sur ton compte et, si tu y mets un peu du tien, tu pourrais bien, à bref délai, recevoir un avancement....

—Mérité! Allons! dis-le, mon ambitieux cousin.

—Est-ce un mal que d'être ambitieux pour les siens? Tu acceptes, n'est-ce pas? Va passer ton bel habit brodé. Je viendrai te prendre à ton hôtel à huit heures et demie.

Guy d'Estérac, au débarquement de Marseille, avait rejoint rapidement Châlons. Prévenue par un télégramme de l'arrivée de son enfant, la vieille maman avait accueilli son fils comme on le devine.

Si le jeune homme n'avait été que très sobre de détails sur les événements auxquels il avait été mêlé en Egypte, les journaux avaient appris à Mme d'Estérac les dangers qu'avait courus son fils, et elle n'en était que plus joyeuse de le revoir vivant auprès d'elle.

Après quelques jours de repos et de flânerie dans la maison familiale, Guy d'Estérac avait décidé de partir pour Paris. Il devait une visite de courtoisie à ses chefs et, plus encore, à son cousin Louis de Marcigny.

En s'habillant pour la réception présidentielle, le jeune diplomate s'efforçait de se remémorer par le détail les faits sur lesquels on allait, ce soir-là, le questionner. Toute réflexion faite, il ne lui déplaisait pas de se mêler aux personnages officiels qui seraient les hôtes du président de la République.

Un peu en avance sur l'heure fixée, Louis de Marcigny vint rejoindre son cousin, puis les deux hommes partirent, en auto, pour l'Elysée. Durant le trajet, Marcigny interrogea l'ex-officier.

—Alors, mon cher Guy, heureux d'être entré dans la carrière?

—Je te l'ai écrit et je te dois une énorme gratitude.

—Ne parlons pas de cela.

—Parlons-en, au contraire. Tu sais les raisons qui m'avaient poussé à quitter l'armée? Sans la diversion que m'a apportée ma nouvelle profession, je serais mort.

—Mais je ne comprends plus. N'es-tu pas venu en congé pour régler avec ta mère une question de mariage?

—Je suis, en effet, parti du Caire dans ce but. Depuis....

—Tu aurais rencontré un objet plus digne de ta flamme?

—Ne raille pas. Je n'ai rencontré que mes souvenirs, et ceux-là sont bien plus tenaces au coeur que tout amour nouveau.

—Ne nous attendrissons pas, nous arrivons.

Une longue file de voitures encombraient le faubourg Saint-Honoré, en attendant leur tour de pénétrer sous la voûte du palais resplendissant de lumière.

Sur le perron, des officiers de la maison du président, en grande tenue, accueillaient les invités du chef de l'Etat.

C'était un spectacle magnifique. Les hommes, en uniformes chamarrés que rehaussaient les taches multicolores des grands cordons, des cravates de commandeurs ou de brochettes de croix — ou bien en strict habit noir sur lequel tranchait la blancheur du plastron; les femmes, en toilettes de soie, parées de diamants et de perles, évoluaient dans les salons en attendant l'ouverture du cercle diplomatique.

—Une bande à la manière de Chicago qui ferait irruption ici!... souffla Estérac à l'oreille de son cousin.

—Rassure-toi, les précautions sont prises. La Sûreté générale veille.

Lorsque le président eut fait son entrée, les présentations commencèrent, durant lesquelles beaucoup de gens voulurent connaître Guy d'Estérac. Ainsi que le lui avait dit son cousin, il était "l'attraction" du jour.

La tragique destinée de lord Carnavon et de quelques-uns de ses compagnons excitait la curiosité générale, et l'on espérait recueillir des détails inédits de la bouche d'un de ceux qui avaient participé aux fouilles.

Vers dix heures, le bal commença.

Un orchestre de virtuoses dissimulés dans une galerie lança sur la foule les mélodies à la mode. Tous les "espoirs" de la diplomatie firent fox-trotter l'assistance féminine, durant que, dans les coins, les ambassadeurs et les ministres chevronnés, tout en suivant l'évolution des couples, se livraient à d'abstraites spéculations sur le sort des pays danubiens, la question du jour.

Guy d'Estérac s'efforçait d'animer une femme maigre et raide — celle d'un ministre sud-américain — lorsque, tout à coup, il reçut un choc au coeur. Près de lui, au bras d'un des officiers d'ordonnance du président, venait de passer une jeune femme divinement belle, en qui il avait cru reconnaître la sphinge du Caire!

Heureusement, la danse prenait fin. Ayant remis la sèche ambassadrice aux soins de son mari, Estérac put partir à la recherche de celle qu'il venait d'apercevoir. Il la retrouva non loin du buffet, acceptant des mains de l'officier une coupe glacée. Marcigny passait. Il le héla:

—Louis, dis-moi donc qui est cette jeune femme en robe de satin blanc, qui rit aux fadaises de ce capitaine d'artillerie?

—Tu as une dent contre les artilleurs?.... C'est une princesse égyptienne, la princesse Isis.

—Elle est bien belle!

—Comme la déesse dont elle porte le nom. Mais tu parais médusé?

—Je crains qu'elle ne disparaisse. Je t'expliquerai plus tard. Pour moi, c'est une apparition de rêve.

—Mâtin! Mais rassure-toi, elle est bien vivante. Ce n'est ni une illusion de tes yeux éblouis, ni un fantôme — charmant, j'en conviens. Si tu veux tout savoir, elle est à Paris, depuis quelques jours et sous la garde du ministre d'Egypte.... Je te laisse, le patron m'appelle.

Estérac s'éloigna aussi et continua à observer la jeune femme.

Tant de coïncidences le déroutaient. La belle princesse — puisque princesse elle était — pouvait-elle être la même femme qui, au Caire, vivait dans l'arrière-boutique du vieux marchand du Khân-Khalili? Fallait-il admettre que celle qui était là, ce soir, couverte de bijoux, fût celle qui lui était apparue dans l'échoppe de la citadelle?

Le hasard se plaisait à accumuler les mystères. Après la jeune femme du Caire qui ressemblait à s'y méprendre à la pauvre Nadia, il mettait en présence d'Estérac une troisième personne qui ressemblait aux deux autres. Tout cela tenait de la fantasmagorie, sauf, pourtant, que tout pût s'expliquer par une pensée qu'Estérac venait d'avoir.

Le jeune diplomate résolut de tout tenter pour connaître le mot de cette énigme.

La princesse était seule maintenant et l'orchestre préludait pour une valse. Brûlant ses vaisseaux, Guy d'Estérac vint s'incliner devant la belle Egyptienne et l'invita.

Elle n'hésita qu'une seconde et se leva, se laissant emporter par le rythme berceur d'une mélodie viennoise.

Maintenant qu'il la tenait enlacée dans le souple balancement de la valse, il pouvait se convaincre de la ressemblance frappante qu'offrait la jeune femme avec Nadia. C'était le même regard si doux, le même sourire candide et jusqu'à la même tristesse mystérieuse qui ombrait le front.

Il osa parler le premier:

—Ne me trompé-je pas, altesse, dit-il. Il me semble vous avoir vue déjà?

Comme elle avait souri sans répondre il insista:

—Ne serait-ce pas au Caire?

—C'est possible, répondit-elle, quoique je sorte peu là-bas. Je voyage beaucoup et je suis rarement en Egypte.

La voix était toute semblable à celle de Nadia, et aussi l'accent un peu chantant qui perçait malgré la pureté de la langue.

Une question brûlait les lèvres d'Estérac. Mais pouvait-il, sans commettre une indélicatesse impardonnable, demander à la jeune femme: "Ne serait-ce pas dans la boutique du vieux Carchemish que je vous ai rencontrée? Il y avait là une personne aussi belle que vous-même et qui vous ressemblait".

Une princesse dans le bazar du Khân-Khalili!

—Mon insistance vous paraîtra peut-être puérile, altesse, dit-il encore. Mais peut-on oublier....

—Oublier?....

—Votre beauté quand on vous a vue.... Et je regrette de ne pouvoir dire où?

Elle ne satisfit pas cette curiosité. Un sourire gentiment railleur errait sur ces lèvres. C'était la sphinge muette qui, par son mutisme même, décourageait les indiscrets.

On ne pouvait deviner les réactions qui se produisaient derrière ce front fermé. C'étaient, du moins, les impressions du jeune diplomate. Peut-être, au fond, se trompait-il et l'aspect énigmatique de l'Egyptienne n'était-il qu'un mirage créé par son imagination?

La valse se termina sur un dernier tourbillon et Estérac reconduisit la princesse Isis, sans avoir pu percer le mystère de cette ressemblance ou de cette identité.

Il usa encore d'un stratagème:

—Si j'osais, dit-il, je vous demanderais si vous connaissez cette bague, Altesse.

Il montrait l'anneau d'or au serpent.

L'épreuve serait décisive et il était décidé à abandonner tout espoir si elle niait l'avoir jamais vue. Le coeur battant, il attendit la réponse qui fut telle qu'il l'espérait.

—Cette bague? Mais oui, je la connais.

Estérac faillit pousser un cri de joie.

—Ah! dit-il, je vais donc savoir enfin pourquoi elle m'a été envoyée.

La princesse leva les yeux vers ceux du jeune homme. Il y lut une sorte de tristesse. "Pourquoi me questionnez-vous?" semblait dire le regard de velours. Mais, secouant la tête, la jeune femme répondit.

—Je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire?

—Cependant.... Cet anneau m'a été apporté par une main inconnue, à une heure grave où je pouvais désespérer de tout. On me recommandait de voir en lui un talisman tout puissant. Et vous me dites, altesse, que vous connaissez cette bague mystérieuse?

—Je m'explique, répliqua-t-elle en souriant toujours. Je connais cet anneau, en effet, ou mieux, j'ai vu plusieurs anneaux de ce genre. Ils sont portés par les membres d'une société secrète égyptienne. Je n'en sais pas davantage et, surtout, je ne connais rien de l'anneau que vous portez. Il faut croire que celui qui vous l'a donné vous portait grand intérêt, puisque....

Comme elle marquait un temps d'arrêt, il paya d'audace:

—Personne, dit-il, ne m'a présenté à vous ce soir, altesse.... Guy d'Estérac, attaché à la légation du Caire.... Je voudrais.... — mais me le pardonnerez-vous? — vous supplier de m'accorder un entretien confidentiel.

La jeune femme ne parut ni surprise ni alarmée de cette demande. Elle lisait dans les yeux d'Estérac un tel désarroi, un tel besoin de lui parler sans témoin, qu'elle accorda le rendez-vous.

—Je ne serai pas libre demain avant quatre heures. Venez à l'hôtel Britannique, place Vendôme. Je vous y attendrai. Mais ne demandez pas la princesse Isis. Vous ferez appeler ma femme de chambre Aoussa. Elle aura des ordres et vous amènera jusqu'à moi.

—Je serai exact au rendez-vous, altesse, promit Estérac, et je suivrai scrupuleusement vos recommandations.

—Alors, à demain!

Elle lui tendit une main fine et blanche qu'il baisa avec ferveur. De toute la soirée, il ne revit pas la princesse et le bal lui sembla morne, malgré la foule qui s'y pressait.

A la sortie de l'Elysée, les deux cousins, peu pressés de se coucher, partirent à pied pour Montparnasse, afin de passer une heure dans un cabaret artistique.

—Eh bien! demanda Louis de Marcigny, tu as dansé avec ta princesse?

(A suivre)